

5^e mille.

D^r

UNIV. OF ARIZONA

840.903 G953

Guilbert, Charles/L'envers du genie mn



3 9001 03836 8992

BERT

L'ENVERS DU GÉNIE

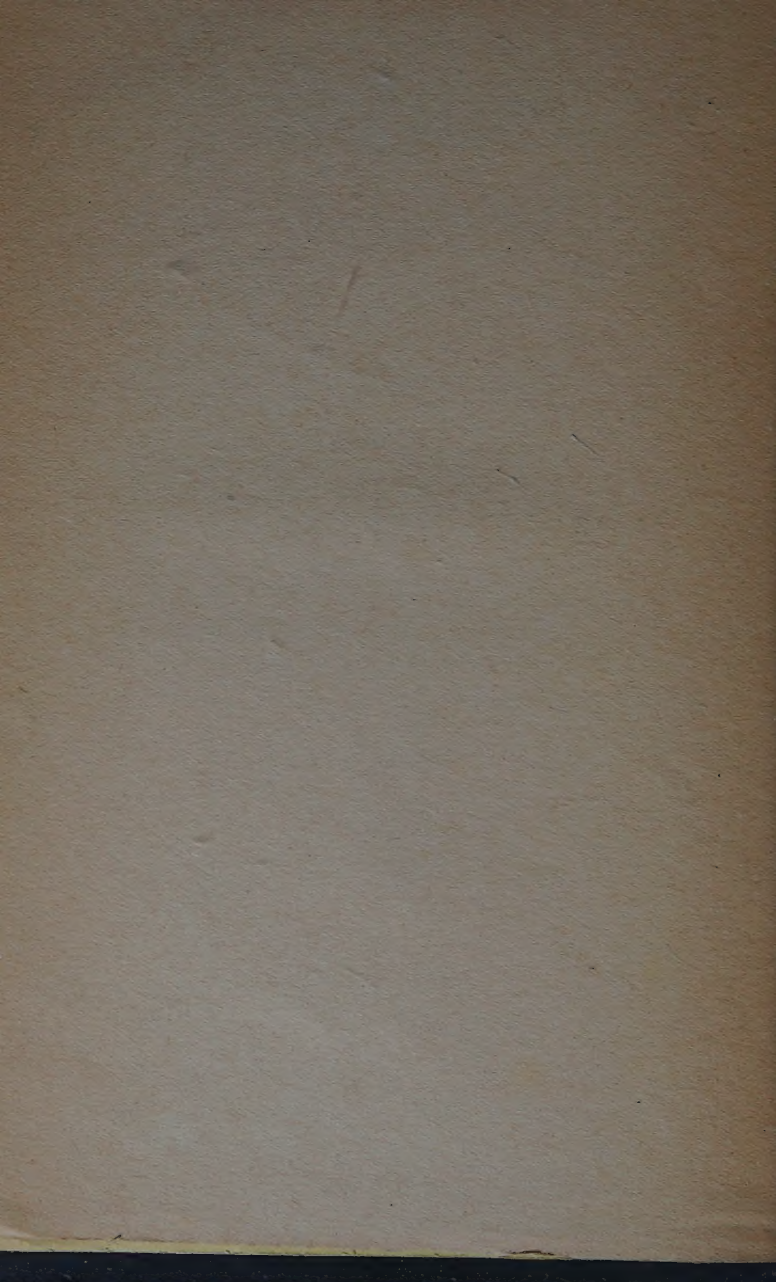
PRÉFACE DE

G. DE LA FOUCHARDIÈRE



ALBIN MICHEL, ÉDITEUR

PARIS — 22, RUE HUYGHENS, 22, — PARIS



L'ENVERS DU GÉNIE

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE :

L'illusion du Merveilleux. (*Préface du Professeur Bernheim*).

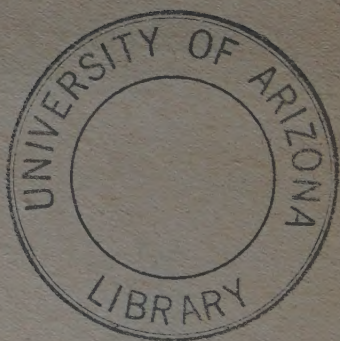
D^r CHARLES GUILBERT

L'ENVERS DU GÉNIE

PRÉFACE DE
G. DE LA FOUCHARDIÈRE



ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS — 22, RUE HUYGHENS, 22 — PARIS



Droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous pays.
Copyright 1927 by Albin Michel.

840.903

6953

A mon ami

GEORGES DE LA FOUCHARDIÈRE.

64/65-8

PRÉFACE

J'ai pour mon ami, Charles Guilbert, une espèce d'admiration terrifiée.

Charles Guilbert est un type qui voit à travers les personnes.

Radiologue des hôpitaux, il exerce sur l'anatomie humaine une perspicacité supérieure et qui, aux siècles de foi, eût paru surnaturelle au point de le livrer au bourreau. Placé devant son écran et percé de ses rayons, le patient ne peut rien avoir de caché pour lui : le docteur Guilbert découvre d'un coup d'œil les lésions intimes de son organisme, les vices de construction de son ossature. Et il retrouve la pièce de monnaie qu'il a avalé par mégarde et qui est logée dans un repli de sa tuyauteerie.

Or, la clientèle du docteur Guilbert vient de

s'enrichir de cinq personnages fort distingués qui sont dans le Larousse.

Avec un recul de quelques lustres, le docteur Guilbert a entrepris de voir à travers Alfred de Musset, Baudelaire, Rollinat, Verlaine et Gérard de Nerval, puis de fixer la diathèse de chacun de ces messieurs, et, les ayant vus jusqu'à l'âme, de poser un diagnostic original.

Le Larousse nous présente Alfred de Musset comme le Poète des Nuits; et les gens mieux informés chuchotent que le baron Dudevant lui dut par le canal de sa femme (plus connue en littérature sous le nom de George Sand), une magnifique cocularité.

Baudelaire est connu comme responsable des Fleurs du mal, dont tout le monde parle, mais que peu de gens ont lu.

On sait que Verlaine fut poète et mourut à l'hôpital, ce qui fut un châtiment approprié à la tradition poétique.

Rollinat écrivit des vers qui manquaient de gaieté et Gérard de Nerval se pendit à une grille où il se balançait encore le lendemain matin.

Ainsi, le public connaît les effets, mais il ignore les causes.

Charles Guilbert a entrepris de nous révéler les causes des Nuits, des Névroses et des Fleurs du mal, du fait divers dont Gérard de Nerval fut le triste héros, des dégâts constatés par le confrère qui

fit l'autopsie de Verlaine, et de la singulière attitude de la Muse qui, statufiée sur la place du Théâtre-Français, semble dire à son poète : « Allons, Alfred, un peu de courage... Tu rendras à la maison ».

Alfred de Musset était dypsomane, ce qui veut dire poivrot, en langage populaire.

Baudelaire était opiomane, morphinomane, et s'il ne prisait pas encore la coco, il ne dédaignait pas le haschich.

Gérard de Nerval prenait des muffées sensationnelles.

Verlaine était dypsomane et pédéraste par surcroît.

Quant à Rollinat, comme vous l'apprendrez, il était intoxiqué par inhibition ou par catalyse, ce qui est un phénomène morbide plus fréquent que vous ne pensez.

* * *

Un préjugé respectable veut que le siège du génie soit dans la boîte crânienne.

Un grain de phosphore dans le cerveau et voilà un homme intelligent.

Deux grains de phosphore : c'est un génie.

Trois grains de phosphore : c'est un fou.

Mais s'il y a deux grains et demi? Le génie et la

folie ne sont pas inconciliables. Le même écrivain, le même artiste peut cumuler; ça se voit; ça s'est vu...

Ça se tient dans le cerveau. Mais ça peut venir de l'estomac ou de plus bas. C'est le doping littéraire. Alors, le génie peut prendre un caractère d'intoxication; le talent peut avoir les symptômes d'une maladie. L'écrivain ou l'artiste peut être un élu des paradis artificiels... ou un hypersensuel génital... ou un possédé du tréponème pâle.

L'excitant est parfois presque inoffensif : M. de Balzac buvait trop de café (je dis trop de café, parce qu'il a écrit trop de bouquins). Maupassant aima trop les femmes; le grand Alphonse Daudet aima la femme une fois de trop.

Pour d'autres, l'excès ou l'égarement fut d'une nature plus grave...

Mais attention, Guilbert!... Vous savez mieux que moi que parmi les malades, il y a des simulateurs.

* * *

Car il y des maladies à la mode en littérature.

A l'âge du romantisme, un poète devait avoir au moins un poumon attaqué, et un romancier devait être neurasthénique : Werther, Chatterton, le Jeune Malade.....

A l'époque de Kean (désordre et génie) il devint de bon goût de se saouler en vers. Musset eut de nombreux disciples, qui burent dans son verre ; et le Quartier Latin vit de fameux pochards dont Bibi-la-Purée fut le prototype. Or, Bibi-la-Purée, quand il était saoul, disait : « Je suis un type dans le genre de Verlaine. »

Thomas de Quincey et Baudelaire lancèrent des drogues plus néfastes.

Mais rien ne fut plus éclatant que le succès d'Oscar Wilde, qui mit la pédérastie à la mode... Ah ! L'étrange généalogie !... Oscar Wilde engendra Jean Lorrain... Jean Lorrain engendra Marcel Proust... Marcel Proust engendra André Gide... André Gide engendra Maurice Rostand, Maurice Rostand engendra un tas de petits crétins qui sont persuadés que pour avoir du talent ou tout au moins du succès, ils doivent commencer, si j'ose dire, par élargir le cercle de leurs connaissances.

Cependant, je ne veux pas prétendre que Verlaine ne fut pas un véritable pédéraste, sincère, convaincu et apostolique.

De même que Musset et Nerval furent de vrais et loyaux poivrots.

De même que Baudelaire fut un véritable intoxiqué... (seul, Rollinat, disciple de Baudelaire, s'intoxiqua par persuasion et par mimétisme).

Car les clients du docteur Guilbert sont des chefs

d'école... des chefs d'école à la manière de Socrate et à qui un gouvernement moral eût fort sagement donné la ciguë.

* * *

Charles Guilbert a voulu voir au travers de ces illustres clients... et sa thèse, appuyée sur des observations cliniques et sur des documents inédits, offre un intérêt étrange et passionnant.

L'œuvre est expliquée par l'homme qui l'a produite. L'homme est expliqué par le vice qui l'a mené, fouaillé, éperonné, comme un démon impur par une nuit de sabbat.

Ainsi, l'œuvre de Musset, l'œuvre de Baudelaire, l'œuvre de Rollinat, l'œuvre de Verlaine et les gestes de Gérard de Nerval sont éclairés d'un jour nouveau et bien curieux lorsqu'on a lu les commentaires de Charles Guilbert.

Guilbert a écrit, en somme, une série de préfaces indispensables à qui veut comprendre et pénétrer des génies qui peut-être furent des monstres, peut-être des martyrs, certainement des hommes douloureusement humains.

Pourquoi ai-je accepté d'écrire une préface inutile à cette série de brillantes préfaces?...

Peut-être, afin d'avoir un prétexte pour affirmer ma profonde affection à Guilbert, qui fut comme

*mon frère dévoué aux heures difficiles de ma vie
soigna mon corps malade et sut voir à travers
mon cœur blessé.*

Non, après tout, cette préface n'était pas inutile.

G. de La FOUCHARDIÈRE.

INTRODUCTION

Quand un mot est sans signification, il devient une source d'erreurs qui sont transmises, combattues, puis reprises, sans que de ce conflit d'idées puisse jaillir la vérité. Tel le mot inspiration appliqué à l'exaltation intellectuelle ou sentimentale qui préside à la création poétique.

Reprenant l'hypothèse fort ancienne du démon, de la muse, l'Abbé Brémond, de l'Académie française, fait de l'inspiration poétique une sorte de possession divine, analogue à l'extase du mystique.

Au point de vue psycho-physiologique, qui est un point de vue un peu médical, ce rapprochement est heureux, à condition toutefois de laisser de côté l'intervention divine.

Une impression psychique, pour la pauvre machine humaine, tend toujours à se traduire par un acte physique. Si la réalisation de cet

acte ne suit pas toute impression intellectuelle ou sentimentale, c'est que d'autres idées existent dans la conscience qui sont en quelque sorte freinatrices. Mais que l'impression soit puissante au point de masquer toute autre idée, elle devient le véritable démon intérieur qui agit selon la formule de l'individu. Chez le mystique, l'idée de Dieu donne une extase toute passive parce qu'elle ne peut s'exprimer que par l'anéantissement de l'être devant l'infini. Chez le poète, elle chante un langage plus humain parce qu'elle exprime des sentiments humains.

L'inspiration poétique n'est donc que l'extériorisation de sentiments et d'idées et non point la possession par quelque puissance surnaturelle, muse, dieu ou démon.

Cette exaltation touche parfois au délire, mais elle ne saurait se comparer au délire des ivresses toxiques; elle crée, tandis que la dernière paralyse.

Il suffirait de mettre en parallèle l'insanité, le vide des ivresses et la perfection de pensée et de forme d'un Baudelaire pour démontrer que celles-ci n'ont pu être inspirées par celles-là. L'ivresse déforme les perceptions ou les idées; elle ne les crée point.

Baudelaire lui-même, dans les *Paradis Artificiels*, dit toute sa désillusion de poète au sujet de ces nirvanahs d'apothicaires. Plus que Th. Quincey qui s'attarde avec complaisance

sur des délices regrettées, Baudelaire analyse et s'attache à faire la part, dans ces joies factices, de la surenchère de l'imagination délirante. En sorte qu'il chante bien moins la magie des ivresses qu'il n'en précise le peu d'élévation, le point de départ généralement banal et ne met en garde contre les dangers de l'accoutumance.

« Si encore, écrit-il, au prix de sa dignité, de son honnêteté, de son libre arbitre, l'homme pouvait en tirer de grands bénéfices intellectuels, en faire une espèce de machine à penser, un instrument fécond ? C'est une question que j'ai souvent entendu poser et j'y répons. D'abord, le haschich ne révèle rien à l'individu que l'individu lui-même. Il est vrai que cet individu est pour ainsi dire cubé et poussé à l'extrême et, comme il est également certain que la mémoire des impressions survit à l'orgie, l'espérance de ces utilitaires ne paraît pas, au premier aspect, tout à fait dénuée de raison. Mais, je les prierai d'observer que les pensées dont ils comptent tirer un si grand parti ne sont pas réellement si belles qu'elles ne paraissent sous leur travestissement momentané et recouvertes d'oripeaux magiques. Elles tiennent de la terre plutôt que du ciel et doivent une grande partie de leur beauté à l'avidité avec laquelle l'esprit se jette sur elles. Ensuite, cette espérance est un cercle vicieux : admettons un instant que le haschich donne ou du moins augmente le génie, ils ou-

blient qu'il est de la nature même du haschich de diminuer la volonté et qu'ainsi il accorde d'un côté ce qu'il retire de l'autre, c'est-à-dire l'imagination sans la faculté d'en profiter. »

Et après avoir comparé les effets du haschich et de l'opium, « l'un séducteur paisible, l'autre démon désordonné », il fait, d'après Edgar Poë, un tableau saisissant de l'écrivain s'acharnant à revêtir ces fumées plus qu'immatérielles, inexistantes, dans la précision du verbe, véritable travail de Sysiphe. « Réfléchir infatigablement de longues heures, l'attention rivée à quelque citation puérile sur la marge ou dans le texte d'un livre, rester absorbé la plus grande partie d'une journée dans une ombre bizarre, s'allongeant obliquement sur la tapisserie ou sur le plancher, s'oublier une nuit entière à surveiller la flamme droite d'une lampe ou les braises d'un foyer, rêver des jours entiers sur le parfum d'une fleur, répéter d'une manière monotone quelque mot vulgaire jusqu'à ce que le son, à force d'être répété, cessât de présenter une idée quelconque, telles étaient celles des plus communes et des moins pernicieuses de mes aberrations mentales. »

Cette inertie intellectuelle est la caractéristique de l'abus des excitants; elle est tellement incompatible avec la fécondité nécessaire à l'auteur que tous les écrivains qui en usèrent cessèrent pendant les crises de toxicomanie de produire tout travail.

Reste enfin la joie sans mélange de ces ivresses, fêtes de l'imagination, délices d'un homme dieu, inutiles peut-être, mais procurant, en tout cas, des jouissances subjectives si profondes. Baudelaire encore les réduit à leur simple proportion.

L'opium provoque une excitation désordonnée de la mémoire, les idées, les images se succèdent sans suite, s'épanouissent et disparaissent sans que la volonté puisse intervenir dans leur évocation. Le haschich, de son côté, intensifie et déforme les sensations, et la magnificence que l'esprit leur prête momentanément n'est que l'excitation même. Deux fumeurs, écrit le docteur Regnault, déploraient devant nous cette paresse qui les empêchait de fixer les conceptions merveilleuses données par l'opium; nous avons sténographié l'exposé des théories, projets ou inventions qu'ils élucubraient entre quelques pipes. Le lendemain, revenus à l'état normal, dépouillés de leur optimisme et de leur mégalomanie, ils ont reconnu que leurs plus belles conceptions de la veille étaient fort médiocres; l'un d'eux, plein de dépit, se jugeant même sévèrement : « Mais c'est stupide », dit-il.

Ces visions, ces sensations, portées au paroxysme, sont loin d'être, du reste, toujours agréables. Elles prennent parfois la forme de cauchemars dont l'horreur est d'autant plus grande que sous l'influence des toxiques, l'esprit, dans son délire, en envisage toutes les faces, en

fouille tous les recoins, découvre d'autres horreurs imprévues.

La béatitude n'existe donc, au vrai sens du mot, que dans la période du « Kief » : « c'est une béatitude calme et immobile, une résignation glorieuse ». De telle sorte que les hallucinations merveilleuses, cette fécondité intellectuelle, cette supériorité morale qui incline vers l'indulgence, ne sont que des phases de transition conduisant au bonheur suprême : « *L'ivresse de l'anéantissement.* »

Perceptions reçues, sensations éprouvées, aspirations vers l'Idéal, tels sont les matériaux que le génie façonne. A l'heure de la rêverie, ces sensations, ces idées passent devant la conscience comme des gouttelettes de rosée qu'un rayon de soleil fait un instant scintiller, et l'inspiration les réunit en un ensemble harmonieux.

L'œuvre d'un poète n'est donc que l'expression, la formule de sa pensée intime. Elle ne peut être émouvante que si elle traduit des sensations, des sentiments dont il a lui-même vibré. Un écrivain ne peut s'inspirer de la formule d'un autre sans être inférieur non seulement à cet autre, mais encore à lui-même. Ainsi Rollinat, chansonnier des névroses, pauvre imitateur de Baudelaire, fut-il inférieur au poète des Brandes, parce qu'il ne pouvait faire sienne, malgré la ferveur de son admiration, une pensée étrangère,

une formule en même temps si opposée à sa vie quiète des champs.

Des œuvres et de la vie de quelques poètes, nous avons cherché à définir l'idée qui domina leur personnalité. Gérard de Nerval associa ses préoccupations métaphysiques et les souvenirs de sa jeunesse dans une obsession qui absorba sa vie même. Chez Baudelaire, l'amertume de l'incompris, du blasé de la vie, enferme l'inspiration dans les arabesques « d'un pessimisme un peu contourné parfois comme les convulsions de la désespérance ». La muse de Musset fut l'amour, non point l'amour d'une femme, mais l'amour d'une féminité idéale. Verlaine, attiré par toutes les objectivités mêla, aux images de sa rêverie, les sensations de l'heure présente, si bien que ses poèmes ont tantôt l'éclairage d'un ciel de printemps, tantôt sont assombris comme un ciel de pluie. Et, par opposition, Rollinat ne fut réellement un grand poète qu'en oubliant les névroses pour chanter les paysages et paysans de son Berry natal.

De leur œuvre on pourrait rapprocher leur ivresse; on pourrait dire que l'alcoolisme de Musset n'a rien de comparable à celui de Verlaine. Entre les dîners du poète *des Nuits*, les parties du « lion » des Provençaux et les amusements un peu crapuleux de l'ami de Rimbaud, il y a toute la distance qui sépare un gentilhomme soucieux de son rang quand même et le « Choulette »

dévoyé, sans souci du qu'en dira-t-on, sinon sans remords, de sa déchéance. L'obsession de Gérard de Nerval n'eut aucun point de comparaison avec celle de Rollinat. Cela démontrerait encore que les paradis artificiels ne créent rien.

S'ils y eurent recours, c'est que l'exaltation de la création est fugace, c'est que du rêve au réveil l'opposition est parfois si brutale qu'elle devient douloureuse, c'est que jamais la vie n'est un poème et que ceux qui l'ont idéalisée ont cherché ailleurs l'oubli de la réalité et l'anesthésie de leur « spleen ».

Acoquiné à l'étroite raison, il faut se garder de juger et de condamner ceux qui, glânant les fleurs du rêve, se sont laissé tenter par un parfum étrange ou l'illusion d'un parfum.

GÉRARD DE NERVAL

Quelques mois avant la mort de Gérard de Nerval, Alexandre Dumas écrivait de lui : « C'est un esprit charmant et distingué, comme vous avez pu en juger, chez lequel un certain phénomène se produit qui, par bonheur, nous l'espérons, n'est sérieusement inquiétant ni pour lui, ni pour ses amis. De temps en temps lorsqu'un travail quelconque l'a fortement préoccupé, l'imagination, cette folle du logis, en chasse momentanément la raison ; alors la première reste seule toute-puissante dans ce cerveau nourri de rêves et d'hallucinations ni plus ni moins qu'un *fumeur d'opium du Caire* ou un *mangeur de haschich d'Alger*... » Pour quelques critiques ces derniers mots expliquent l'étrange mysticisme de Nerval, les visions et les « rêves » qu'il se complait à décrire, et sa fin lamentable. Ils en firent une victime de l'opium et son nom figura sur la liste des génies littéraires qui puisèrent leur inspiration dans les fumées de la divine drogue, à côté de Quincey, Baudelaire,

Barbey d'Aurevilly. Dans ses voyages en Orient n'eût-il point été surprenant qu'un poète romantique n'eût pas goûté les joies du « paradis artificiel » ?

Rien n'est moins justifié cependant. Il est impossible, en effet, dans les écrits que cette vie romanesque inspira, de trouver une indication sur l'abus ou simplement l'usage qu'il put faire de l'opium. Ni Théophile Gautier, ni Champfleury, ni Bell, ni Paul de Saint-Victor, n'y font la moindre allusion.

Son activité physique est en contradiction avec cette opinion. Gérard parcourut, à pied presque toujours, tous les grands chemins de l'Europe, errant de l'Allemagne à l'Italie, de Constantinople au Caire et en Judée. A Paris, il travaillait « en marchant de ce pas ailé, pareil à celui de l'autruche soulevée de terre et que le meilleur cheval arabe suivait à peine ». Pour l'opiomane, au contraire, le moindre effort musculaire est le prétexte d'une fatigue accablante, « les mouvements deviennent lents, incertains et l'inaction va progressant avec la dépression organique, conséquence de l'usage habituel de la drogue ».

Les hallucinations de Nerval n'ont rien de la rêverie du fumeur d'opium. Ses visions sont actives, si l'on peut dire, reliées entre elles, au point de faire de toute son œuvre et de sa vie un roman dont sa mort est le dénouement. Elles

sont heureuses souvent, mais à mesure que s'affirme le déséquilibre mental, elles deviennent funèbres et angoissantes. L'opiomane n'assiste guère qu'à une sorte de mise en scène plus ou moins féerique de ses idées mémorielles; elles vont, reviennent, s'évanouissent suivant les caprices des lourdes volutes bleues, et la volonté demeure impuissante à en diriger la fantaisie; aussi n'aboutissent-elles jamais à l'obsession. Gérard de Nerval, au contraire, n'a jamais été la proie que de ses seules idées métaphysiques, tous ses rêves s'y rapportent.

Enfin les littérateurs qui usèrent de l'opium sont, comme Baudelaire et Quincey, des prosélytes maladifs. Soit pour en vanter les joies paradisiaques, ou sous prétexte de mettre en garde contre les dangers et les souffrances de l'intoxication, ils se plaisent à décrire d'une façon pittoresque les sensations subjectives de leur ivresse. De Nerval n'en dit pas un seul mot.

Qu'il ait accidentellement, comme Gautier et bien des romantiques, goûté par curiosité des toxiques modificateurs intellectuels, la chose, pour n'être pas démontrée, reste cependant possible. Mais cela n'eut aucune influence ni sur sa vie, ni sur son œuvre. Il faut chercher la cause de sa triste fin dans la tournure de son caractère, dans le mysticisme occultiste auquel il s'est adonné dès sa jeunesse, et si son obsession devint morbide il ne serait pas juste de

l'attribuer seulement aux extravagances de sa bohème romantique.

Suivre la lente évolution de l'idée métaphysique vers la folie, c'est résumer toute cette existence romanesque, c'est en même temps analyser et commenter presque entièrement l'œuvre de l'écrivain.

I

Gérard de Nerval passa dans la vie emporté dans un rêve continu, sans jamais toucher la réalité la plus directe : « Quelquefois, raconte Gautier, on l'apercevait au coin d'une rue, le chapeau à la main, dans une sorte d'extase, absent évidemment du lieu où il se trouvait, ses yeux étoilés de lueurs bleues, ses légers cheveux blonds, déjà un peu éclaircis, faisant comme une fumée d'or sur un crâne de porcelaine la coupe la plus parfaite qui ait jamais enfermé une cervelle humaine, gravissant les spirales de quelque Babel intérieur. Quand nous le rencontrions ainsi absorbé, nous avions garde de l'aborder brusquement, de peur de le faire tomber du haut de son rêve comme un somnambule qu'on réveillerait en sursaut se promenant les yeux fermés et profondément endormi sur le bord d'un toit. »

Et dès l'âge où il commença à penser, Gérard vécut ainsi quelque rêve intérieur. Privé tout jeune de sa mère qui succomba lors de la retraite de Russie où elle avait suivi son mari, abandonné de son père, le chirurgien major Labrunie (1), retenu d'abord par ses occupations à l'armée et qui, plus tard, ne pardonna jamais à son fils de s'adonner aux lettres au lieu de suivre la profession médicale, Gérard n'eut jamais cette douce intimité de la famille où l'échange de confidences et le terre à terre de la vie quotidienne sont le correctif nécessaire des rêvasseries de l'enfant ou de l'adolescent solitaire. Plus tard, il fut certes entouré d'affections nombreuses et des plus sincères, mais c'était un homme alors sur lequel l'échange d'idées ne pouvait guère influencer la tournure d'esprit. A ses amis, il donna beaucoup de lui-même, et il n'en reçut qu'une sympathie impuissante.

Élevé chez son oncle à Montagny, il trouva dans les livres abandonnés du vieux philosophe les principes de la métaphysique cabalistique de mode au XVIII^e siècle, dangereuse pour un esprit neuf et néfaste quand une pointe de scepticisme ne vient en modérer l'attrait. « Ayant fureté, dit-il, dans le grenier de la maison, jusqu'à découvrir des livres entassés

(1). Gérard prit le nom de Nerval pour se conformer à l'habitude romantique.

et oubliés, la plupart attaqués par les rats, pourris et mouillés par les eaux pluviales passant par les intervalles des tuiles, j'y ai, tout jeune, puisé une nourriture indigeste et malsaine pour l'âme et plus tard mon jugement eut à se défendre contre ces impressions primitives. » Cette littérature ne cessa jamais cependant de l'intéresser et parmi les papiers qu'il semait de-ci de-là au hasard des visites à ses amis ou de ses pérégrinations nocturnes, on a retrouvé une liste d'une quarantaine de livres qu'il se proposait d'étudier et au hasard des titres on y relève : *Hermès, Le Mémorial fatidique, Horoscopes, Lettres cabalistiques, Mauvais œil, Prophéties diverses*, etc. (1).

Le pays de Kobolts, des gnomes et des fées Lorelys, les montagnes du Hartz où se donnaient rendez-vous toutes les sorcières de l'Univers, la patrie de Faust, l'Allemagne mélancolique comme les grands bois qui la couvrent et nua-geuse comme les brumes qui y cachent le ciel, devait avoir pour lui un attrait particulier. Il la parcourut en tous sens. Sur les bancs du collège, il traduisit le *Faust* de Goethe et il écrivit plus tard des « souvenirs d'Allemagne » où il laisse déborder son enthousiasme.

Puis en Orient, ce berceau des religions, qui toutes « contiennent une parcelle de vérité »,

(1) ARVÈDE BARINE.

où pour les initiés il faut chercher la clef de la grande cabale et de l'occultisme, il rêva sur le mystère, les initiations et les rites antiques : « Gérard de Nerval « s'y pénétra » de l'esprit des légendes, où chaque mot est un symbole, on peut même dire qu'il garda certains sous-entendus d'initiés, certaines formules cabalistiques, qui feraient croire par moment qu'il parle pour son propre compte (1). »

Dans son voyage d'Italie, il s'attarde longuement sur les ruines du temple d'Isis à Herculanium et y écrit une reconstitution des cérémonies liturgiques du culte de la grande déesse égyptienne.

Partout et dans toutes les circonstances de son existence, il s'adonna ainsi avec passion à ce qui lui rappelait ses lectures d'enfant, parce que, sans doute, aussi, cela était en conformité avec sa pensée toujours tournée vers l'irréel et le « surnaturel ».

(1) TH. GAUTIER.

II

Un événement sans importance vint, dès sa jeunesse, donner un corps à ses rêveries philosophiques. Pendant les vacances qu'il passait chez son oncle quand il était écolier à Paris, il ébaucha le roman dont toute sa vie ne fut que l'intrigue.

Par inclination, il vivait dans la société des filles.

Un jour il était allé danser sur l'herbe. Quand ce fut son tour d'entrer dans la ronde, on enferma avec lui une belle demoiselle venue du château d'Ermenonville se mêler aux paysannes. Elle était grande et blonde, on la disait de sang royal. « Nos tailles étaient pareilles, écrit-il. On nous dit de nous embrasser, et la danse et le chœur tournaient plus vivement que jamais. En lui donnant ce baiser, je ne pus m'empêcher de lui serrer la main. Les longs anneaux roulés

de ses cheveux d'or effleuraient mes joues. De ce moment un trouble inconnu s'empara de moi. Pour être admis dans le jeu, il fallait chanter. Adrienne chanta une de ces anciennes romances pleines de mélancolie et d'amour, qui racontent toujours les malheurs d'une princesse enfermée dans sa tour par la volonté de son père qui la punit d'avoir aimé... A mesure qu'elle chantait, l'ombre descendait des grands arbres et le clair de lune naissant tombait sur elle seule, isolée de notre cercle attentif... Elle se tut et personne n'osa interrompre le silence. La pelouse était couverte de faibles vapeurs condensées qui déroulaient leurs blancs flocons sur la pointe des arbres. Nous pensions être en paradis. Je me levai enfin, courant au parterre du château où se trouvaient des lauriers plantés dans de grands vases de faïence peints en camaïeu. Je rapportai deux branches qui furent tressées en couronne et nouées d'un ruban. Je posai sur la tête d'Adrienne cet ornement dont les feuilles lustrées éclataient sur ses cheveux blonds, aux rayons pâles de la lune... Adrienne se leva, développant sa taille élancée, elle nous fit un salut gracieux et rentra en courant au château (1). »

Jamais Gérard ne la revit. Aux vacances suivantes, il apprit qu'elle avait pris le voile et

(1) *Les Filles de feu.*

quelques années plus tard qu'elle était morte, mais il ne cessa d'aimer cette « fleur de la nuit éclosse à la pâle clarté de la lune, ce fantôme rose et blond, glissant sur l'herbe, à demi-baignée de vapeurs blanches ». Dans toutes les femmes, il rechercha cette image, et sa croyance en la transmigration des âmes lui fit considérer comme une possibilité le rêve d'atteindre Adrienne sous une autre forme.

Peu à peu cet espoir devient une presque certitude et la folie se dessine. Se dédoublant en quelque sorte, l'écrivain analyse avec une justesse étonnante cette évolution de la rêverie et permet au lecteur de suivre pas à pas les péripéties de ce roman étrange dans *Sylvie*, les *Voyages en Orient*, et surtout cette nouvelle inachevée dont on retrouvera les derniers feuillets sur son cadavre, *Le Rêve et la Vie*.

Gérard de Nerval ne connaissait point encore la fin prématurée d'Adrienne quand il rencontra Jenny Colon (Aurélia). Il ne pouvait donc songer encore à une réalisation miraculeuse de sa théorie de la transmigration. Dans l'actrice cependant, il n'aima que le souvenir de la jeune fille d'Ermenonville. « Elle avait pour moi toutes les perfections, elle répondait à tous mes enthousiasmes, à tous mes caprices... Un jour, tout me fut expliqué : cet amour avait son germe dans le souvenir d'Adrienne. La ressemblance d'une figure se dessinant avec une

netteté singulière. Aimer une religieuse sous la forme d'une actrice, et si c'était la même? »

Le Rêve commençait; par un sursaut de la raison, il essaya de lui substituer la réalité de la vie. Près d'Adrienne, mais à un plan si reculé que ce n'était qu'une pâle esquisse, une image se dessinait : Sylvie, la douce compagne de ses jeux d'enfant. Ce n'était certes pas la fille « de sang royal » « couronnée de lauriers », mais son souvenir évoquait l'autre. Le soir où il manifesta son admiration pour Adrienne, Sylvie pleura; c'est par elle qu'il apprit la vocation religieuse de son idole, et que, plus tard, il devait apprendre sa mort, aussi joue-t-elle un rôle important dans ce roman étrange.

Par une de ces décisions brusques dont il était coutumier, le jour même où il comprit qu'en Jenny il aimait Adrienne, il partit pour Montagny. La jolie dentellière fut tout heureuse de revoir le « Parisien » et avec quelle joie elle quitta ses fuseaux pour revivre pendant quelques jours les charmantes années écoulées. Mais le « fantôme blond et rose » se glissa bientôt entre eux. Un soir, au retour d'une longue excursion, Gérard pénétra avec le frère de Sylvie dans les ruines de l'Abbaye de Chaalis. « Dans la chapelle, le maître du logis faisait représenter un mystère. Il vit monter de l'abîme « un esprit tenant en main une épée flamboyante, il convoquait les autres à venir admirer la gloire du

Christ. Cet esprit, c'était Adrienne transformée par le costume comme elle l'était par sa vocation... En me retraçant ces détails, j'en suis à me demander s'ils sont réels ou si je les ai rêvés... » Et son compagnon lui-même, un peu ivre de vin et harassé par cette longue marche, ne put le renseigner, car il s'était lourdement endormi.

Le lendemain, il interrogea Sylvie; un peu impatientée, elle lui répondit : « Adrienne, encore, mais puisqu'elle est morte peu de temps après son entrée au couvent ! » Gérard comprit que c'était le moment de ressaisir la réalité, il allait fixer sa vie, acheter la maison de son oncle... mais au moment de faire part de ses projets à son amie, l'expression lui manqua et l'arrivée inopinée du frère de Sylvie et d'un jeune balourd qu'il appelle le « grand frisé », vint interrompre sa déclaration. Le lendemain, il partait pour l'Italie. Quand il revint à Montagny, quelques mois plus tard, il trouva Sylvie à la sortie d'un bal, c'était la fête du village, le « grand frisé » l'accompagnait. Son amie d'autrefois était devenue gantière, mais aussi quelque peu prétentieuse, elle citait Walter Scott et « phrasait » les opéras à la mode au lieu de chanter simplement les vieilles chansons qu'il aimait tant. Dégue sans doute par la première visite du « Parisien », elle songeait au « solide », lui déclare-t-elle. Peut-être l'eût-il, malgré tout,

associée à sa vie, quand il apprit ses fiançailles avec le jeune paysan. « Sylvie m'échappait par ma faute, mais la revoir un jour avait suffi pour relever mon âme, je la plaçais désormais comme une statue souriante dans le temple de la sagesse. »

Ce temple n'était qu'un édifice bien léger et bâti sur le sable. Au retour d'un voyage en Allemagne, il fut présenté à Jenny Colon, dont il avait voulu rester inconnu, malgré son attirance pour elle. Brave fille, sans doute, elle songeait elle aussi au solide et fut incapable de comprendre les amours surnaturelles de Gérard.

Hanté de plus en plus du souvenir d'Adrienne, il voulut, au cours d'une tournée où il accompagnait la jeune artiste, lui faire avouer qu'elle était bien Adrienne. Il fit seller un cheval et la conduisit devant le château d'Ermenonville et dans le décor de son rêve, il lui confia l'origine de son amour. Jenny se fâcha : « Vous ne m'aimez pas lui dit-elle, vous attendez que je vous dise que la comédienne est la même que la religieuse. Vous cherchez un drame, voilà tout, et le dénouement vous échappe. Allez, je ne vous crois plus. » Et quelques jours après, lui montrant un jeune premier tout ridé qui l'enveloppait de ses assiduités, elle lui dit brutalement : « Celui qui m'aime, le voilà. »

Gérard « affecta la joie et l'insouciance, il courut le monde, épris de la variété et du

caprice ». Jenny, de son côté, épousa un flûtiste et mourut vers 1842. Mais elle est devenue l'Aurelia de son roman ; idéalisée, elle synthétise en quelque sorte tout son amour surnaturel, tour à tour et simultanément, Adrienne et Jenny. C'est autour de cette personnalité fantomatique qu'évoluera sa folie.

Une autre incarnation d'Adrienne fut Salema, la fille d'un cheik Druse qu'il rencontra dans son voyage en Orient. « Elle avait des cheveux d'or, des traits où la blancheur allait au dessin pur de ce type aquilin qui, en lui comme chez nous, a quelque chose de royal... La femme idéale que chacun poursuit dans ses rêves s'était réalisée... L'aiguille de la destinée avait changé de place, il fallait la fixer... » Ce n'était pas Jenny, mais l'Adrienne affinée qu'il avait couronnée de lauriers. Il demanda sa main au cheik son père. Il la lui refusa par raison de religion. Mais Gérard était franc-maçon, non pas franc-maçon politique, mais de ceux qui considèrent cette secte comme détentrice des traditions occultistes et de la religion des Templiers. Il montra un diplôme couvert de signes cabalistiques et le père lui accorda la main de sa fille.

Il ne devait point encore fixer la destinée, il crut voir des augures funèbres dans la rencontre d'un escarbot, puis dans une fièvre qu'il contracta. De Constantinople, il écrivit au cheik Druse pour reprendre sa liberté.

Une dernière fois, il crut retrouver la vaine image. Il était assis un jour sous une treille avec un de ses amis, « une femme vint chanter près de notre table, et je ne sais quoi dans la voix usée, mais sympathique, me rappela Aurélia. Je la regardai : ses traits n'étaient pas sans ressemblance avec ceux que j'avais aimés ; on la renvoya, je n'osais la retenir, mais je me disais : « Qui sait si son esprit n'est pas dans cette femme ? »

Les utopies cosmogoniques qui font de l'univers une unité immense, dont chaque individualité n'est qu'une parcelle de forme instable, la théorie de la transmigration et les rêves poétiques dont il broda ses croyances occultistes établirent peu à peu une confusion mentale, ou plutôt, de ses amours successives, son imagination créa un être idéal, impersonnel et chimérique, il en fut hanté et son rêve devint sa vie et fit sombrer sa raison.

III

Pour transformer une simple tournure d'esprit en folie délirante, des rêveries poétiques autant que philosophiques en hallucinations obsédantes, il fallait qu'une cause physique provoquât le déséquilibre cérébral. Gérard de Nerval ne connut de toute sa vie qu'une règle de conduite : la fantaisie la plus imprévue, il incarna en quelque sorte la bohème romantique, et il ne fallut point chercher la cause déterminante de la maladie ailleurs que dans la dépression organique qu'amenèrent les fatigues et les veilles répétées.

Ce blond rêveur n'avait cependant rien de byronien dans l'attitude, ce n'était point le lion à la barbe d'ébène, à la crinière en cascade dont la tenue excentrique tendait moins à réaliser un idéal artistique qu'à former, avec la correction empesée de la bourgeoisie de 1830, un contraste méprisant. « Il s'habillait de la façon la plus

simple, la plus invisible pour ainsi dire, comme quelqu'un qui veut passer dans la foule sans être remarqué. Il portait l'été des vêtements d'Orléans noir et l'hiver un paletot bleu foncé auquel on avait recommandé de ressembler à tout le monde. »

Dans la publication de ses productions littéraires, par une sorte d'opposition même avec le caractère de ses amis, il semble n'avoir qu'un but : fuir l'éclat de la renommée et il dissimule en quelque sorte la plupart de ses articles, de ses nouvelles dans des journaux sans lecteurs et sous les pseudonymes les plus divers.

Nerval ne fut guère romantique que par sa bohème et par ses amitiés. Quelle sympathie sincère cependant ses amis des « cénacles » expriment à son égard chaque fois que son nom tombe sous leur plume : « Ce bon Gérard »... « Jamais homme n'a mieux mérité cette épithète. Il semblait vraiment qu'on l'obligeait en lui demandant un service. Il vous remerciait presque d'avoir pensé à lui, et il partait aussitôt, allant de l'Arc de Triomphe de l'Étoile à la Bastille pour proposer l'article d'un camarade sans argent ou s'informer du motif qui le faisait rester si longtemps sur le marbre. »

Th. Gautier raconte encore comment de Nerval organisa la lutte contre le « pompiérisme classique » qui pouvait compromettre le succès d'*Hernani*, lors de la première représentation.

« Un matin, Gérard de Nerval vint nous faire une de ses rapides visites dont il avait l'habitude, où, comme une hirondelle familière, entrant par la fenêtre ouverte, il voltigeait autour de la chambre, poussant trois petits cris et ressortait bientôt... De ses poches plus encombrées de bouquins, de brochures, de carnets, que celles de Coline de la *Vie de Bohême*, il tira une liasse de petits carrés de papier rouge timbré d'une griffe mystérieuse inscrivant au coin du billet le mot espagnol « *hierro* » voulant dire fer.

« Nous ne croyons pas avoir éprouvé de joie plus vive en notre vie que lorsque Gérard, détachant du paquet six carrés de papier rouge, nous les tendit d'un air solennel en nous recommandant de n'amener que des hommes sûrs. »

Au début de sa carrière littéraire, un petit héritage lui permit de s'installer avec quelque confort dans un appartement de la place du Carrousel; il abattit les cloisons pour en faire une pièce unique, mais spacieuse. Il la garnit de meubles anciens et d'objets d'art dont il emporta quelques épaves dans la mansarde qu'il occupa plus tard. C'est là qu'il habita quelque temps avec Arsène Houssaye et le peintre Rogier. « Quel heureux temps ! on donnait des bals, des soupers, des fêtes continues, on jouait de vieilles comédies » où l'on invitait les voisins, attachés de ministère, futurs ministres

plénipotentiaires et même le commissaire de police.

Dans la journée, Théophile Gautier venait rejoindre les trois amis. « Le vieux salon du Doyenné, décoré par les soins de tant de peintres depuis devenus célèbres, retentissait de rimes galantes, traversées souvent par les rires joyeux ou les folles chansons des Cydalises. Le bon Rogier souriait dans sa barbe du haut d'une échelle où il peignait une Neptune qui lui ressemblait ! Puis les deux battants de la porte s'ouvraient avec fracas : c'était Théophile. Il cassait en s'asseyant un vieux fauteuil Louis XIII. On s'empressait de lui offrir un escabeau gothique et il lisait à son tour les premiers vers, pendant que Cydalise I ou Lorry, ou Victorine, se balançait nonchalamment dans le hamac de Sarah la blonde, tendu au travers de l'immense salon. »

De toutes les anecdotes émaillant les souvenirs de cette cordiale amitié, nous retiendrons celles-là seulement qui peuvent mettre en lumière la lente désorganisation de la santé de Nerval. Lui-même nous raconte quel traitement il imagina pour rétablir Gautier souffrant, et ce, avec un tel succès qu'il lui conféra à son dire l'immortalité dès ici-bas.

« Le Théophile, écrit-il, a toujours passé pour gras... En remontant plus haut dans mes souvenirs, je retrouve Théophile maigre. Je l'ai vu un jour, étendu sur un lit, long et vert, la

poitrine chargée de ventouses... Nous avions des idées nouvelles d'hygiène que nous communiquâmes aux parents. Les parents comprirent, chose rare, mais ils aimaient leur fils. On renvoya le médecin et nous dîmes à Théo : « Lève-toi et viens boire. » Depuis ce temps-là, Théo refleurit.

« Ce qui réussissait le plus à son tempérament, c'était certaine préparation de cassis sans sucre, que ses sœurs lui servaient dans d'énormes amphores de grès de la fabrique de Beauvais... Lorsque nous nous communiquions nos inspirations poétiques, on faisait, par précaution, garnir la chambre de matelas afin que le paroxysme dû quelquefois au Bacchus du cassis, ne compromît point nos têtes aux angles des meubles. »

Ni les fumées du cassis, ni la gaieté du vin vidé de compagnie dans une coupè macabre faite du crâne d'un tambour de la grande armée et d'une poignée de commode, n'auraient suffi à constituer pour Nerval une diathèse alcoolique. Elles eussent suggéré de spirituelles équipées ou inspiré quelque poème d'un lyrisme échevelé, sans avoir d'autres conséquences. Malheureusement, Gérard était essentiellement noctambule. Pour occuper le vide des veillées et pouvoir séjourner dans les cabarets des Halles, ou chez les restaurateurs où il se plaisait, il était nécessaire, même sans le moindre désir, d'user encore

des boissons fermentées. Et jusqu'à son dernier jour, il fit ainsi de la nuit le jour, errant de-ci, de-là, au gré de son caprice. « Si j'étais préfet de police, écrit-il, au lieu de faire fermer les boutiques, les théâtres, les cafés, les restaurants à minuit, je paierais une prime à ceux qui resteraient ouverts... »

Le mystique qu'était Nerval goûtait sans doute, avec intensité, les beautés de la nuit. Les étoiles se font alors visibles et plus proches pour parler au poète. L'ombre estompe la trop brutale réalité, les nécessités triviales de l'existence sont un instant suspendues, la vie y est plus belle parce que se reposent alors ceux dont la lutte opiniâtre en fait toute la laideur. A la lumière artificielle tout prend un reflet doré, le vin est plus pétillant, la bière plus blonde et les femmes plus jolies. La nuit, c'est un peu d'irréel ouatant la vulgarité.

Pour le mystique, c'est le règne de l'au-delà, le noctambule vit plus proche des gnomes qui s'éveillent et des esprits qui errent, et pour le désespéré qu'il fut vers la fin de sa vie, les ténèbres voilent de tristesse les gaités trop éclatantes, on souffre mieux la nuit parce qu'aucune pudeur ne force à cacher les larmes.

Nuits de Paris, pimpantes comme un sourire, ou lugubres comme la misère et le crime, comment un rêveur tel que Gérard de Nerval n'en eût-il point savouré le charme avec passion !

C'est lui-même encore qui nous guide dans ses pérégrinations nocturnes. Parfois, il remontait, après minuit, vers Montmartre et se réfugiait dans les carrières. Mais c'était moins pour y dormir que pour y rencontrer un auditoire complaisant à ses rêveries cosmogoniques. Généralement, il restait dans Paris, errant de la rue de Rivoli aux Halles, quittant le café des Aveugles ou le Bal des Chiens, où il regardait danser les grisettes, pour entrer à la société lyrique des troubadours, dont il avait surpris le mot de passe, entendre quelques auteurs interpréter leurs œuvres.

Mais les Halles surtout eurent toute sa prédilection. Il en aimait le pittoresque. Ballotté au gré de sa fantaisie et de sa badauderie, il s'attachait « aux Charniers, où il rêvait sans doute aux poètes du XVIII^e siècle, qui venaient y souper en pourpoint de soie et épée au côté » quand leur manquaient les invitations dans le grand monde. Chez le père Niquet, il se trouvait parfois mêlé à une société si hétéroclite, que pour se ménager quelque sympathie dans la place, il dut un jour offrir un verjus à une chiffonnière qui se trouvait être une ancienne Merveilleuse, ayant eu Paris à ses pieds, du moins elle le disait, et Gérard dut aimer le croire. N'eût été même le plaisir d'entendre cette antique beauté lui narrer ses splendeurs d'autrefois, la générosité était en la circonstance, simple prudence ; car la clientèle du

père Niquet était si mêlée, que le tenancier, peu soucieux d'appeler le guet chaque fois qu'un conflit éclatait entre deux noctambules attablés, avait imaginé tout un système de conduite d'eau, permettant de doucher les batailleurs et même d'inonder la salle jusqu'à ce que « les plus enragés demandent grâce ».

Et chacune de ces stations s'arrosait ainsi de bière, de poiré, de cidre ou de verjus, si bien que sans être dypsomane par goût comme Hoffmann, Edgar Poë ou Verlaine, Gérard de Nerval arrivait à s'alcooliser d'une façon très appréciable.

L'un des songes qu'il raconte avoir eu à Meaux, après une soirée passée avec un phénomène, « très jolie femme ayant pour chevelure une toison de mérinos marron clair », le manager-danseur de la troupe et le basson de l'orchestre, est bien l'un de ces cauchemars provoqué par l'excitation de la veille et aussi par l'usage immodéré de la bière de Mars.

«... Des corridors sans fin, des escaliers où l'on monte, où l'on descend, où l'on remonte et dont le bas trempe toujours dans une eau noire, agitée par des roues, sous d'énormes arches de ponts, à travers des charpentes inextricables. Monter, descendre ou parcourir des corridors, et cela pendant plusieurs éternités... J'aimerais mieux vivre au contraire.

« Voilà qu'on me brise la tête à grands coups de marteau, qu'est-ce que cela veut dire? »

Autour de lui s'abat une nuée de gnomes.

« Et les petits gnomes chantaient ainsi :

« Profitons de son sommeil. Il a eu bien tort de régaler le saltimbanque et d'absorber tant de bière de Mars en octobre, à ce même café de Mars avec accompagnement de cigares, de cigarettes, de clarinettes et de basson.

« Travaillons, frères, jusqu'au point du jour, jusqu'au chant du coq, jusqu'à l'heure où part la voiture de Dammartin et qu'il puisse entendre la sonnerie de la cathédrale où repose l'aigle de Meaux.

« Décidément la femme mérinos travaille son esprit non moins que la bière de Mars et les foulons du pont des Arches. Notre Parisien est encore jeune.

« Travaillons, frères, pendant qu'il dort. Commençons par lui dévisser la tête, puis, à petits coups de marteau, nous descellerons les parois de ce crâne philosophique et biscornu.

« Pourvu qu'il n'aille pas se loger dans une des cases de son cerveau l'idée d'épouser la femme à la chevelure de mérinos ! Nettoyons d'abord l'occiput et le synciput, que le sang circule plus clair à travers les centres nerveux qui s'épanouissent au-dessus des vertèbres.

« Le moi et le non-moi de Fichte se livrent un terrible combat dans cet esprit plein d'objectivité. Si seulement il n'avait pas arrosé la

bière de Mars de quelques punchs offerts à ces dames...

« Travaillons, frères, travaillons, la boîte osseuse se nettoie, le compartiment de la mémoire embrasse déjà un certain nombre de faits. La causalité, oui, la causalité le ramènera au sentiment de la subjectivité. Prenons garde qu'il ne s'éveille avant que notre tâche soit finie.

« Le malheureux se réveillerait pour mourir d'un coup de sang que la Faculté qualifierait d'épanchement au cerveau et c'est nous qu'on accuserait là-haut. Dieux immortels, il fait un mouvement, il respire avec peine. Raffermissons la boîte crânienne d'un dernier coup de foulon, oui, de foulon. Le coq chante, l'heure sonne : il en est quitte pour un mal de tête, il le fallait. »

IV

Après ces nuits agitées, il allait dormir quelques heures sur le canapé de Théophile Gautier ou d'un autre de ses amis et jamais chez lui. Puis, sa badauderie et sa fantaisie le faisaient errer à nouveau dans les rues de Paris.

« Pas un cercle entourant quelque chanteur ou marchand de cirage, pas une rixe, une bataille de chiens où il n'arrête sa contemplation distraite. L'escamoteur lui emprunte toujours son mouchoir qu'il a quelquefois et la pièce de cent sous qu'il n'a pas toujours. L'abordez-vous ? le voilà charmé d'obtenir un auditoire à son bavardage, à ses systèmes, à ses interminables dissertations, à ses récits de l'autre monde. Il vous parlera des *omni re scibili et quibusdam aliis* pendant quatre heures et ne s'arrêtera qu'en apercevant que les passants font cercle et les garçons de café font leur lit.

Il attend encore qu'ils éteignent le gaz. Alors il faut bien partir... A minuit, tout le monde pense avec terreur à son portier. Quant à son portier, il a déjà fait son deuil du sien, il ira se promener à quelques lieues seulement ou à Montmartre... » (de Nerval).

Brusquement, il disparaissait et il entreprenait un voyage à Rotterdam, à Munich, à Naples ou à Constantinople, sans sou ni maille, ayant appris des chemineaux à voyager sans dépenser.

« Il savait si bien, écrit Houssaye, ne pas avoir le sou, n'avoir pas de feu ni de lieu, n'avoir pas de gîte, errer, vagabonder, son corps faisait comme son aimable esprit, il se laissait aller tout droit ou de côté, peu lui importait, pourvu qu'il allât. »

On en arrive à se demander comment ce chemineau des lettres pouvait assembler ses idées et leur donner la forme aimable et très étudiée qui caractérise son style.

« Il travaillait en marchant et de temps à autre, il s'arrêtait brusquement, cherchant dans une de ses poches profondes un petit cahier de papier cousu, y écrivait une pensée, une phrase, un mot, un rappel, un signe intelligible seulement pour lui et refermant le cahier, reprenait sa course de plus belle. »

Aussi ne fallait-il lui demander aucune exactitude. M. Buloz vint un jour l'arracher à la devanture d'un marchand d'oiseaux où il rêvas-

sait au langage des rossignols. Il l'emmena à la Revue et le mit sous clef jusqu'à ce qu'il eût terminé l'article attendu. C'était toujours à l'instant même de la donner qu'il rédigeait la page promise : « Il tirait de ses poches une petite bouteille d'encre, des plumes, des bouchons de papier couverts de notes, toute une bibliothèque de livres, de brochures, et se mettait en devoir d'écrire.

« Il travaillait avec acharnement jusqu'à ce que l'arrivée de quelque connaissance le forçât à prendre la fuite. De là il entrait au café d'Orsay, s'installait à une table et déployait tout son matériel. A peine avait-il écrit quelques lignes qu'un ami se dressait devant lui et entamait une longue conversation. Gérard reprenait son mobilier de poche et repartait. » (Champfleury).

Dans son désordre, il égarait la moitié des feuillets rédigés, qu'il laissait sur la table d'un ami, ou perdait dans ses pérégrinations, et si ses amis ne s'étaient employés à sa mort à lui édifier pieusement un monument littéraire, bien peu de ses œuvres, dispersées au hasard de la route, ou publiées sous des pseudonymes variés, ne seraient arrivées jusqu'à nous.

C'eût été un grand dommage, car Nerval est une figure singulière de l'époque romantique, ce serait une erreur de dire de l'école, car, romantique, il le fut aussi peu de style que d'allure.

« Le style du XVIII^e siècle lui suffit pour rendre

tout un ordre d'idées fantastiques et singulières... l'étrangeté la plus inouïe se revêt chez lui des formes pour ainsi dire classiques. » (T. Gautier).

La première partie de son œuvre, publiée dans sa jeunesse, ses souvenirs d'Allemagne et son voyage d'Orient se ressentent peu de l'obsession qui le tint toute sa vie ; on y voit cependant une tendance à la rêverie et un amour exagéré des légendes mystiques. Si bien que Gautier a pu en dire : « Il sait souffler dans le cor enchanté d'Achim, d'Arnin et de Clément Breulano, et s'il s'arrête au seuil d'une hôtellerie pour boire la bière de Munich, la chope devient dans ses mains la coupe du roi de Thulé.

« Les Kobolts sont sortis devant lui des fentes du rocher du Hartz et les sorcières de Brooken ont dansé autour du jeune poète français qu'elles prenaient pour un étudiant d'Iéna, la grande ronde du Walpurgis nachtaum. »

La formule un peu particulière de ces travaux n'aurait guère suffi à expliquer ni sa tournure d'esprit ni la forme de sa folie. Les *Filles de feu*, suite de nouvelles composées pendant les intervalles de crises, sont au contraire de véritables monographies de son délire. Dans une sorte de dédoublement mental, il scrute et dépeint les sensations, les idées et les hallucinations pathologiques. C'est la raison analysant la folie.

Par un phénomène psychologique curieux, sorte de confusion mentale, peut-être, il ne

semble pas toujours se rendre compte exactement des fictions littéraires dont il enveloppait encore la peinture étrange de ses hallucinations vécues.

Dans le souci de faire savoir, après son premier internement, qu'il avait recouvré l'intégrité de ses facultés mentales et pour excuser peut-être la bizarrerie de ses inventions, il écrivit à Alexandre Dumas, dans la préface des *Filles de feu* :

« Il est certains conteurs qui ne peuvent inventer sans s'identifier aux personnages de leur imagination... l'on arrive, pour ainsi dire, à s'incarner dans le héros de son imagination, si bien que sa vie devient la vôtre et qu'on brûle des flammes factices de ses ambitions et de ses amours.

« ... J'ai cru tout à coup à la transmigration des âmes; le XVIII^e siècle était plein de ces illusions. Rappelez-vous ce courtisan qui se souvenait d'avoir été sofa sur quoi Schahabaham s'écrie avec enthousiasme : « Quoi ! vous avez été sofa ! mais c'est fort galant... et, dites-moi, étiez-vous brodé ? »

« Moi, je m'étais brodé sur toutes les coutures. Du moment que j'avais cru saisir la série de toutes mes existences antérieures, il ne me coûtait pas plus d'avoir été prince, roi, mage, génie et même dieu. »

Dans cette explication qui tendrait à faire

croire qu'il n'écrit pas ses propres impressions et que la tournure personnelle de Sylvie, Aurélia et les autres, ne sont que des fictions littéraires, perce encore la croyance mystique en la transmigration des âmes, si forte qu'elle a obscurci jusqu'au sens critique.

Les « broderies » de l'imagination ont fait place déjà aux arabesques capricieuses de la folie et en dehors comme pendant les crises, nous retrouvons l'obsession de ses idées mystiques.

V

La folie de Nerval, un peu semblable à ces cauchemars de l'excitation alcoolique, comme le rêve des gnomes cité plus haut, laisse subsister dans le cerveau obscurci une lueur de raison qui lui permet d'être le meilleur observateur de son délire. Et dans l'intervalle des crises, les hallucinations passent à un plan reculé, son intelligence ne leur attribue, sans doute, aucune objectivité, mais elles n'en persistent pas moins, sa rêverie s'en nourrit, les recherche, espérant y trouver la preuve de ces utopies métaphysiques, tout en comprenant l'inanité de ces sortes de témoignage.

Il y a en Gérard de Nerval deux êtres : le philosophe au « cerveau bicornu » qui conçoit des théories étranges et les rêve en poète, et l'écrivain critique averti du déséquilibre morbide, qui l'analyse, le scrute avec autant de

sûreté que pourrait le faire une autre intelligence parfaitement saine. Ces alternances, ou plutôt cette simultanéité d'hallucination délirante et de lucidité raisonnante, lui donnèrent une telle sensation du dédoublement de la personnalité que le visionnaire l'objectiva, la matérialisa en quelque sorte. Plusieurs fois, Gérard se trouva dans ses rêves face à face avec son double.

Un soir, il se vit suivant deux de ses amis qui étaient venus le réclamer au poste et à son réveil il se retrouva avec surprise sur son lit de camp : Je frémis, dit-il, en me rappelant la tradition bien connue en Allemagne, qui dit que chaque homme a son double et que lorsqu'il l'aperçoit, sa mort est proche. L'ayant vu de nouveau, il se demande « quel est cet esprit qui est en lui et en dehors de lui ». Il en fait le frère mystique des légendes orientales.

Il ne faudrait pas voir en ceci une forte image littéraire, ni même l'expression d'une croyance occultiste, c'est la sensation objectivée que de Nerval éprouva quand un esprit étrange, déformation fantastique de lui-même, prit par instant la place de sa personnalité raisonnante pour s'incarner peu à peu en lui.

Ce fut lentement, insidieusement que la rêverie devint le délire et rien ne pouvait, même pour ses intimes, signaler la folie naissante : « Ce ne fut d'abord, dit Gautier, qu'un état où l'âme plus exaltée et plus subtile perçoit des rapports

invisibles, des coïncidences non remarquées et jouit de spectacles échappant aux yeux matériels. » Peu à peu ces visions de l'esprit devinrent des hallucinations réelles, mais elles « étaient si heureuses, si éblouissantes, que l'on se demandait s'il fallait le plaindre ou l'envier. »

Le déséquilibre mental ne resta pas subjectif, il se traduisit bientôt par des actes. Un matin, après une nuit sans doute passée aux Halles, où il avait fait cette acquisition, il se promena dans le Palais-Royal en traînant un homard vivant au bout d'un ruban bleu, et même après son retour à la raison, il lui fut impossible de concevoir que l'on pût critiquer cette manière de faire : « En quoi, écrit-il, un homard est-il plus ridicule qu'un chien, qu'un chat, qu'une gazelle, qu'un lion ou tout autre bête dont on se fait suivre ? J'ai le goût des homards qui sont tranquilles et sérieux, savent les secrets de la mer, n'aboient pas et n'avalent pas les monades des gens comme les chiens, si antipathiques à Goethe, qui n'était pourtant pas fou. »

On l'interna à la Maison Blanche, où il resta de mars à octobre 1841. Dans la première partie d'*Aurélia*, qui parut quelques semaines avant sa mort, il décrit les visions heureuses, pour la plupart, de cette première période de la folie. Elles se rattachèrent toutes au roman de son amour, et à ses croyances sur la transmigration des âmes.

La survivance des esprits et leurs vies successives supprimèrent dans son esprit la notion du temps. Il assista dans ses hallucinations à l'existence simultanée des différentes générations de sa famille réunies dans la maison d'un de ses grands-oncles. C'est celui-ci qui devient son conducteur dans l'au-delà. Une vision le mène devant une cité souriante et une femme à la taille élancée comme l'Adrienne d'Ermenonville, le guide à travers la ville spirituelle. De ces rêveries, il conserva la certitude de l'immortalité. « C'est donc vrai, dit-il, que nous sommes immortels et nous conservons ici les images du monde que nous avons habité; quel bonheur de songer que tout ce que nous avons aimé existera toujours autour de nous. » Et dans la hâte de vivre ce rêve d'éternité, il exprime pour la première fois sa lassitude de l'existence : « J'étais bien fatigué de la vie. »

Bien que ni dans ses conversations, ni dans ses écrits, Gérard de Nerval n'ait jamais manifesté ouvertement l'intention d'une mort volontaire, le drame de la rue des Vieilles-Lanternes ne fut que la conséquence d'une idée qui s'était insinuée dans ce cerveau malade, bien des années auparavant. Se sentait-il appelé dans l'au-delà par ceux qu'il avait aimés dans ce monde? eut-il la lassitude d'une vie qu'il espérait reprendre sous une autre forme? ou désespéra-t-il de jamais

atteindre la vaine image qui s'évanouissait quand il croyait la toucher? Il y eut sans doute un peu de toutes ces raisons dans sa détermination suprême?

Il rapporte une vision où il eut un premier appel vers la mort. Malgré le mariage de Jenny Colon, il avait conservé quelque relation avec elle, et il préparait même à son intention le livret d'un drame, la *Reine de Saba*, où il destinait à son amie le rôle principal. Un soir, longeant le bassin des Tuileries, il crut voir les poissons sortir de l'onde et le prier de les suivre en lui disant que la reine de Saba l'attendait. « Je ne les suivis pas, dit-il, mais j'eus alors la certitude de la transmigration des âmes. »

Depuis sa sortie de la maison de santé jusqu'à son second internement, sa raison resta toujours quelque peu chancelante. Dans le dessein de prouver à tous son complet rétablissement, il partit pour l'Orient et chaque fois qu'il ne se sentit pas sûr de lui-même, il entreprit quelque long voyage. En réalité, la guérison était loin d'être complète. Dans une lettre envoyée à Alexandre Dumas, quelque temps après son retour à la vie ordinaire, il écrivait en effet :

« Quel malheur qu'à défaut de la gloire, la société actuelle ne veuille pas toutefois nous permettre l'illusion du rêve continuel... Au

fond j'ai fait un rêve très amusant, j'en suis même à me demander s'il n'était pas plus vrai que ce qui me semble seul naturel et explicable aujourd'hui, mais comme il y a ici des médecins et des commissaires qui veillent à ce que l'on n'étende pas le champ de la poésie aux dépens de la voie publique, on ne m'a laissé sortir et vaquer parmi les gens raisonnables que lorsque je suis convenu bien formellement d'avoir été malade, ce qui coûtait beaucoup à mon amour-propre et à ma véracité. »

Les visions ne cessèrent de l'obséder, elles prirent peu à peu une forme lugubre, en rapport, sans doute, avec l'incertitude dans laquelle il était depuis quelque temps du sort de Jenny Colon. Une nuit, dans une rue sombre, il rencontra une femme au teint blême, au visage décharné. En levant les yeux, il lut au-dessus de la porte devant laquelle il passait un numéro correspondant à son âge, ce fut une sorte de pressentiment. Rentré chez lui, il vit en rêve un être démesuré qui se maintenait péniblement dans l'espace. Il tomba enfin au milieu de la cour obscure en froissant ses ailes le long des toits et des balustres. Ce fut ainsi qu'il eut la certitude de la mort d'Aurélié.

Quelques jours plus tard une patrouille l'arrêtait au moment où il attendait, les bras étendus, que son âme montât dans une étoile « parce qu'il s'était préparé à cette ascension en dis-

persant autour de lui ses habits terrestres ».

Sa bohème devint un désordre et une incurie qui contribuèrent à aggraver son état de santé. Champfleury raconte :

— J'ai vu Gérard à l'Artiste : il n'avait pas dépensé 50 francs en deux mois.

— Vous avez donc crédit quelque part, Gérard ?

— Non, je mange une flûte pour mon déjeuner et je dépense douze sous pour mon dîner.

Il prétend que cette nourriture lui donne bon sommeil, des rêves agréables et que la nuit lui sert de jour.

Gérard entraîne son ami chez la blanchisseuse :

— Je voudrais mon linge, dit-il.

Son linge se composait d'une chemise. Il passa dans la chambre voisine, afin d'en changer, et Champfleury remarque que la chemise portée par Gérard n'a pas de col et qu'une manche est déchirée du haut en bas :

— Tu donnes cela à ta blanchisseuse ?

— Oh ! répond-il, cette chemise a l'air en mauvais état. Eh bien, la blanchisseuse me respecte beaucoup à cause de cette chemise... Elle est en toile. J'aurais une douzaine de chemises en calicot neuf, qu'elle n'aurait pas les mêmes égards pour moi.

Le glas de la mort sonne de nouveau à ses oreilles, il passait sur la place de la Concorde et

il se dirigea vers la Seine avec l'intention d'en finir, « mais quelque chose m'empêchait, écrit-il, d'accomplir mon dessein. Les étoiles brillaient au firmament. Tout à coup, il me sembla qu'elles venaient de s'éteindre toutes à la fois... La nuit éternelle était arrivée. Je pensais que la terre était sortie de son orbite et qu'elle errait dans le firmament comme un vaisseau démonté se rapprochant et s'éloignant des étoiles qui grandissaient et diminuaient tour à tour ». Et dans ce cataclysme universel, une seule pensée revient lancinante, l'impossibilité de terminer une traduction que Heine lui a demandée et dont il a touché le prix à l'avance.

Dix jours après la publication de *Sylvie* dans la *Revue des Deux-Mondes*, la raison sombra de nouveau, il provoqua un scandale dans la rue — on le conduisit à la Charité : « Je parvins, écrit-il, à me débarrasser de la camisole de force et vers le matin je me promenai dans les salles. L'idée que j'étais devenu semblable à un dieu et que j'avais le pouvoir de guérir me fit imposer les mains à quelques malades et, m'approchant d'une statue de la Vierge, j'enlevai la couronne de fleurs artificielles pour appuyer le pouvoir que je me croyais. Je marchais à grands pas, parlant avec animation de l'ignorance des hommes qui croyaient pouvoir guérir avec la science seule et, voyant sur une table un flacon d'éther, je l'avalai d'une gorgée. Un interne,

d'une figure que je comparai à celles des anges, voulut m'arrêter, mais la force nerveuse me soutenait et, prêt à le renverser, je m'arrêtai, lui disant qu'il ne comprenait pas ma mission. »

Pendant cette période, son délire évolue vers le scrupule et l'angoisse. C'est toujours Aurélie qui en est la cause. Dans son hallucination, il a revu son double, il s'apprête à épouser son amie, et il assiste aux préparatifs de la fête. Plein de fureur pour ce qu'il considère comme une infâme trahison, il se répand en paroles violentes et provoque un scandale... dans le royaume d'outre-tombe.

« Qu'avais-je fait ? J'avais troublé l'harmonie de l'univers magique... J'étais maudit, peut-être, pour avoir voulu percer un mystère redoutable en offensant la loi divine. Je ne devais attendre que colère et mépris. »

Une seconde fois, Aurélie est perdue.

« Tout est fini, tout est passé. C'est moi maintenant qui dois mourir sans espoir. Qu'est-ce donc que la mort, si c'était le néant. Plût à Dieu ! Mais Dieu lui-même ne peut pas faire que la mort soit le néant. »

Rejeté du monde magique, il se tourne vers le ciel chrétien. Comme dans l'abbaye de Chaalis, Adrienne le prend par la main et le conduit vers Jésus. Mais, une sorte de confusion s'établit dans ses rêveries métaphysiques, la

Vierge est souvent Isis et toujours la femme déifiée. Jésus est quelque peu Osiris, et, à tout cela, se mêlent des réminiscences de la légende d'Odin et de Freya.

Devant la gravité de son état, le docteur Blanche l'installa dans ses meubles à la maison de santé. Il écrivit cependant quelques lettres empreintes de sagesse. « La prolongation de mon séjour est due à certaines bizarreries qu'on avait cru remarquer dans ma conduite. Fils de maçon et simple louveteau, je m'amusaïs à couvrir les murs de figures cabalistiques et à prononcer où à chanter des choses interdites aux profanés : mais on ignore ici que je suis compagnon égyptien (refik). »

En juillet 1854, il rentre à Paris ; le 8 août, on l'internait à nouveau. Cette fois, son délire prend plus nettement la forme d'un délire alcoolique ; il est atteint de la manie de la persécution. Il accuse le docteur Blanche, pour lequel il avait toujours manifesté une affection des plus vives, la terre et le ciel, de le poursuivre de leur haine. Il supplia si bien ses amis de le délivrer, que ceux-ci l'écoutèrent et, en octobre, il errait à nouveau dans Paris.

C'est alors qu'il mit en ordre, en quelque sorte, les souvenirs de son délire. Il écrivit la première partie : *Le Rêve et la Vie*, « les rapports avec les milieux, les circonstances, les accidents, les antériorités, les souvenirs de la veille et du

rêve. En janvier, elle parut dans la *Revue de Paris* ». (Th. Gautier.)

Le 20 du même mois, Gautier et Ducamps causaient dans les bureaux de la *Revue*. Gérard entra : il portait un habit si chétif que j'eus le frisson en le voyant. Je lui dis :

— Vous êtes bien peu vêtu pour affronter un froid pareil.

Il me répondit :

— Mais non, j'ai deux chemises et rien n'est plus chaud.

Il refusa un paletot que Gautier lui offrait en assurant que le froid était tonique, et il leur fit admirer un cordon qu'il disait être la ceinture que porta M^{me} de Maintenon quand elle fit représenter *Esther* à Saint-Cyr.

Le 24, il est arrêté dans une rafle de bohémiens, dans un cabaret des Halles, où il travaillait. A ses amis, qui viennent le reconnaître, il confia : « Croyez-vous que c'est à peine si je puis écrire vingt lignes par jour, tant les ténèbres m'envahissent. » La ceinture de M^{me} de Maintenon était devenue la jarretière de la reine de Saba.

Le 25, il gelait à 18° au-dessous de zéro, il se pendit la nuit, rue des Vieilles-Lanternes, avec la jarretière de la reine de Saba, utilisant pour sa mort même ce qu'il croyait une matérialisation de son rêve.

« La rue des Vieilles-Lanternes, une noire cou-

pure entre les hautes maisons lépreuses, une grille d'égout, sinistre soupirail de l'enfer, un escalier aux marches calleuses, un barreau rouillé où pend un reste de lacet, tout ce sombre poème de fétidité et d'horreur, tel était le théâtre préparé pour ce drame du désespoir. Ce coupe-gorge du vieux Paris, conservé comme par fatalité au milieu des splendeurs de la civilisation et qui, Dieu merci, a disparu... Un froid matin de janvier, cette abominable ruelle fut témoin de cette agonie solitaire. Au fond de l'étroite fissure, un pâle rayon faisait luire sur la place du Châtelet la renommée d'or de la Fontaine comme un vague symbole de gloire..., sur la plate-forme de l'escalier voletait et sautillait en sombre livrée de croque-mort, un corbeau privé dont le croassement lugubre semblait adresser au suicidé un appel qui fut entendu, hélas ! Qui sait si le noir plumage de l'oiseau, son cri funèbre, le nom patibulaire de la rue, l'aspect épouvantable du lieu, ne parurent pas à cet esprit depuis si longtemps en proie au rêve, former des concordances cabalistiques et déterminantes et si, dans l'âpre sifflement de la bise d'hiver, il ne crut pas entendre une voix chuchoter : C'est là !... » (Th. Gautier.)

Dans ses poches, on trouva les feuillets inachevés du *Rêve et la Vie*, le dénouement qui n'en fut jamais écrit, « la plume étant brisée », fut en réalité la fin même de Gérard de Nerval.

Il mourut d'être « allé trop loin dans ces hauteurs qui donnent le vertige ». Les « portes d'ivoire qui le séparaient du monde invisible » se refermèrent sur lui un soir que les gnomes ne purent nettoyer son cerveau trop obscurci de rêveries métaphysiques.

BAUDELAIRE

I

Plus de soixante ans se sont écoulés depuis la mort de Baudelaire, les critiques ont succédé aux notices biographiques. Jean Moréas, le dernier des écrivains sur qui l'influence baudelairienne fut indéniable, comme Verlaine, Mallarmé, Huysmans, est mort depuis douze ans bientôt. Et le poète des *Fleurs du Mal* reste toujours pour les défenseurs d'une moralité qu'il ne voulut, certes, pas attaquer une sorte de Satan ironique pontife de tous les vices, émule du divin marquis. Sa muse leur apparaît une quelconque sorcière ivre de vin, de haschich et d'opium. Baudelaire reste, en un mot, l'être énigmatique et quelque peu légendaire qu'il se plut à « poser ». Et de sa vie, de ses lettres, de ses chagrins, de sa mort même, la pudibonderie sentencieuse tire une morale facile : il ne fut que la victime des

délices qu'il célébra, de la perversité qu'il chanta.

Prévoyant sans doute, dans son amitié, les discussions violentes que susciterait l'œuvre de son ami, Théophile Gautier défend par avance Baudelaire d'avoir abusé des modificateurs intellectuels : « Qu'il ait essayé une ou deux fois du haschich comme expérience physiologique, cela est possible et même probable, mais il n'en a pas fait un usage continu, ce bonheur acheté à la pharmacie et que l'on emporte dans la poche de son gilet lui répugnait d'ailleurs. »

Malgré cette dénégation précise dont s'emparèrent quelques ennemis du poète pour affirmer que les paradis artificiels étaient une surenchère littéraire, Baudelaire fut un toxicomane indéniable. Il le devint par dilettantisme, désir d'inconnu, recherche de l'étrange, et il retourna au poison pour « tuer le temps » et secouer le lourd ennui qui accabla son existence.

« Dans ce monde étroit et si plein de dégoût, un seul objet me sourit : la fiole de laudanum, une vieille et terrible amie, comme toutes les amies, hélas ! féconde en caresses, mais aussi en trahisures... » Dans sa correspondance privée, on retrouve maintes phrases montrant qu'il ne renonça jamais complètement au laudanum. Il ne semble cependant pas y avoir puisé le bonheur et la volupté décrite par Farrère.

L'opium ne fut pour lui qu'un « oasis d'ennui dans un désert d'horreur ».

S'il y revint vers la fin de sa vie, ce fut, comme Coleridge, pour lui demander un soulagement aux douleurs qui le harcelaient.

Il goûta à toutes les ivresses. Du haschich, qu'il essaya au club de l'hôtel Pimodan, où il demeurerait, il ne semble pas avoir borné l'usage à des expériences en commun. Car il préparait lui-même le dawánesk. Il en donne la formule dans *les Paradis artificiels* et, au moment de la publication de ce travail, on trouve dans sa correspondance avec son éditeur, Poulet Malassis, la trace des pourparlers avec un pharmacien, qui ne sont point dénués d'intérêt.

Ce commerçant, inventeur d'une spécialité de la confiture verte, désirait être cité dans une note. « Vous me dites, écrit Baudelaire à son éditeur, qu'il faut que le pharmacien prenne de suite, en échange de son nom imprimé dans une note d'une tournure scientifique, deux cents exemplaires. Croyez-vous qu'il soit digne de vous et de votre maison de se conduire ainsi. » Après avoir hésité à renvoyer la note à la fin du volume, il y renonça. « Une terreur me prend au sujet de la note pharmaceutique, il suffit de la malveillance de quelque méchant bougre, dans quelque sale journal, pour vous créer des embarras. »

Le délicat, le dandy, que fut Baudelaire, ne

méprisa même pas les joies grossières du vin, ce paradis populaire. Il ne se grisa pas, sans doute, mais il en usa avec un manque de modération qui fait écrire à sa mère : « Je suis impressionnée d'apprendre le goût ignoble que Charles a pour le vin. Il me semble que j'en suis humiliée. Que cela lui ressemble peu ! que c'est canaille ! »

Jamais satisfait, il chercha des ivresses inédites et, dans les notes qu'il laissa après sa mort, on trouva le projet d'une nouvelle sur la ciguë irlandaise. Mais d'avoir butiné sur toutes ces fleurs vénéneuses, il n'eut, en réalité, de passion exclusive pour aucune d'elles. Son goût morbide fut une maladie de la volonté, une recherche de l'introuvable, ce ne fut jamais l'impérieuse nécessité de l'accoutumance. Baudelaire a demandé à l'opium, au haschich, cet oubli momentané, cette illusion transitoire de l'arrêt, du repos. Dans la « chambre double », des poèmes en prose, il définit d'une façon imagée comment il s'évade momentanément, grâce au laudanum, des trivialités de « la vie, de l'insupportable, de l'implacable vie » et de l'abri misérable de sa médiocrité.

D'après l'opposition vigoureuse qu'il trouve entre ce bain de paresse « aromatisé de regret et de désir », et le découragement qui l'étreint au réveil devant la brutalité du temps qui a repris sa « dictature » entre la chambre tiède et parfumée et le taudis sans feu où l'on respire le

« ranci de la désolation », on pourrait définir la béatitude de son ivresse, une trêve dans la lutte, l'oubli du présent, comme il l'écrit ailleurs, l'oasis dans le désert, béatitude dont la rançon était au réveil une aggravation dans la tristesse, due à la paralysie de la volonté et de l'énergie par le toxique. La vie ne lui ayant accordé nulle jouissance positive, il voulut augmenter « la dose d'opium naturel que chaque homme porte en soi, incessamment sécrétée et renouvelée » et obtenir du moins une satisfaction négative. Ne pouvant atteindre la « tulipe noire » ou le « dahlia bleu » de son idéal, il chercha à ne point voir la tristesse de la réalité.

N'en déplaise cependant aux défenseurs des joies procurées par les paradis artificiels, pour qui Baudelaire est le dieu réalisant, dans une œuvre étincelante, l'apogée de l'intellectualité factice et des ivresses grandiloquentes, les œuvres du poète ne doivent rien au vin, pas plus qu'au haschich ou à l'opium, elles sont le reflet d'une individualité anormale peut-être, nostalgique, orgueilleuse, étrange en tout cas, pour laquelle la vie fut amère, sans répit et sans joie. Il la prit en haine et vit alors toute chose « sous l'angle particulier de son pessimisme ».

« Il aime à suivre l'homme pâle, crispé, tordu, convulsé par les passions factices et le réel ennui moderne à travers les sinuosités de cette madrepore qu'est Paris, à le surprendre dans ses

malaises, ses angoisses, ses misères, ses prostrations et ses excitations, ses névroses et ses désespoirs. Comme des nœuds de vipères sous un fumier qu'on soulève, il regarde grouiller les mauvais instincts naissants, les ignobles habitudes paresseusement accroupies dans la fange. »

« Si un bouquet se compose de fleurs étranges aux couleurs métalliques, au parfum vertigineux, dont le calice, au lieu de rosée, contient d'âcres larmes ou des gouttes d'aqua tofana, il peut répondre qu'il n'en pousse guère d'autres dans le terreau noir et saturé de pourriture comme le sol de cimetière des civilisations décrépites où se dissolvent parmi les miasmes méphitiques les cadavres des siècles précédents. Sans doute les vergiss-mein-nicht, les roses, les marguerites, les violettes, sont des fleurs plus agréablement printanières, mais il n'en croît pas beaucoup dans la boue noire des pavés des grandes villes. » (Th. Gautier.)

Ce ne fut point pour s'attirer le succès facile d'une curiosité malsaine qu'il traita des sujets considérés généralement comme en dehors du domaine de la poésie. Il y dédaigna le lubrique et l'obscène et il sut très habilement éviter la laideur malpropre. Ce fut le besoin d'abord de se singulariser. Puis, entraîné par le goût de l'obstacle, il joua la difficulté d'extraire la beauté là où l'on ne voyait communément que l'horreur.

Dans le désir de ne point fréquenter les sentiers déjà battus par d'autres, il outra l'aversion romantique du classicisme et il osa ce que nul avant lui n'avait osé et n'aurait pu tenter sans avoir son talent particulier.

II

Baudelaire avait la manie, enfantine parfois, de vouloir provoquer l'étonnement. Dans son œuvre, il chercha à stupéfier par les titres et l'audace du sujet. Et cette pensée quelque peu surprenante, il l'habilla avec la même affectation maniérée qu'il apportait dans sa tenue.

Au moment où les artistes, les écrivains, tout ce qui n'était point le « bourgeois » ou le classique affectait une mise excentrique, où la violence des tons et l'absence du linge s'alliaient à une forme inédite : vêtement allant du pourpoint rouge de Gautier au débraillé fantaisiste de Petrus Borel, Baudelaire recherchait une élégance impeccable, aussi peu romantique que peu classique, mais d'où était rigoureusement bannie toute faute de goût. C'est un parfait dandy que présente Th. Gautier, aussi maniéré dans sa tenue qu'affecté dans sa conversation.

« Il avait, écrit-il, les cheveux coupés très ras et du plus beau noir; ses cheveux, faisant des pointes régulières sur le front d'une blancheur éclatante, le coiffaient comme d'un casque sarrazin; les yeux couleur de tabac d'Espagne avaient un regard spirituel, profond et d'une pénétration peut-être un peu trop insistante. Quant à la bouche, meublée de dents très blanches, elle abritait sous une légère et soyeuse moustache ombrageant son contour, des sinuosités mobiles, voluptueuses et ironiques comme les figures peintes par Léonard de Vinci. Le nez fin et délicat un peu arrondi, aux narines palpitantes semblait subodorer de vagues parfums lointains; une fossette vigoureuse accentuait le menton comme le coup de pouce final du statuaire; les joues rigoureusement rasées contrastaient par leur fleur bleuâtre que veloutait la poudre de riz avec les nuances vermeilles des pommettes. Le cou, d'une élégance et d'une blancheur féminine, apparaissait dégagé, partant d'un col de chemise rabattu et d'une étroite cravate en madras des Indes et à carreaux. Son vêtement consistait en un paletot d'une étoffe noire lustrée et brillante, un pantalon noisette, des bas blancs et des escarpins vernis, le tout méticuleusement propre et correct, avec un cachet voulu de simplicité anglaise...

« Charles Baudelaire appartenait à ce dandysme sobre qui râpe ses habits avec du papier

de verre pour ôter l'éclat endimanché et tout battant neuf si cher au philistin et si désagréable au gentleman...

« Contrairement aux mœurs un peu débraillées des artistes, il se piquait de garder les plus étroites convenances et sa politesse était excessive jusqu'à paraître maniérée. Il mesurait ses phrases, n'employait que des termes les plus choisis et disait certains mots d'une façon particulière comme s'il eût voulu les souligner et leur donner une importance mystérieuse. Il avait dans la voix des italiques et des majuscules initiales.

« La charge très en honneur, à Pimodan, était méprisée de lui, mais il ne s'interdisait ni les paradoxes, ni l'outrance. D'un air très simple, très naturel et parfaitement détaché, comme si c'était un lieu commun à la Prudhomme, sur la beauté ou la rigueur de la température, il avançait quelque axiome sataniquement monstrueux ou soutenait avec un sang-froid de glace quelque théorie d'une extravagance mathématique, car il apportait une méthode rigoureuse dans le développement de ses folies...

« On peut dire de lui que c'était un dandy égaré dans la bohème, mais y gardant son rang et ses manières et ce culte de soi-même qui caractérise l'homme imbu des principes de Brummel. »

Cette affectation de politesse XVIII^e siècle, il la tenait de son père, ami de Cabanis et de

Condorcet, commensal des Praslin, qui lui en inculqua tout jeune les rigoureux principes. Jointe à ses plaisanteries funèbres, à ses paradoxes elle contribua à former au poète une personnalité qui fit un contraste avec son milieu et presque avec son époque.

On ne pourrait citer toutes les anecdotes que ses mystifications ou ses paradoxes susciterent, il suffit d'ailleurs de relever celles qui soulignent sa tournure d'esprit.

Un jour, rapporte M. Claretie, il allait corriger des épreuves à l'imprimerie Kugellman : « Je me suis donné cette nuit, conta-t-il, un concert tout à fait original. J'ai attaché par la queue devant ma fenêtre et de façon à ce que ses griffes puissent se promener sur les vitres, un chat la tête en bas, et je me suis couché. Je n'ai certes pas dormi. Heureusement ! Non, vous ne pouvez vous imaginer quelle singulière et pénétrante symphonie composent les miaulements d'un chat et le bruit des griffes sur le verre, c'est délicieux ! »

Ses plaisanteries avaient assez souvent aussi une tournure perverse ou sinistre. Dans ces mystifications comme dans son œuvre, il allait naturellement au macabre. Il lui arrivait de commencer le récit de quelque invention féroce par : « Quand j'ai assassiné mon pauvre père », prononcé de la façon la plus naturelle que l'on puisse imaginer.

A un honnête fonctionnaire, il pose à brûle-pourpoint cette question : « Avez-vous mangé de la cervelle de petit enfant ? » et devant l'ahurissement de son interlocuteur, il ajoute tranquillement : « Cela ressemble à des cernaux, c'est excellent. »

Il faillit une fois faire évanouir de terreur ce bon Verteuil, secrétaire du Théâtre-Français, en lui décrivant minutieusement, lentement, avec la patience d'un tortionnaire, les images des supplices qu'il venait de voir à la salle des Missions, rue du Bac. Le pauvre Verteuil, nourri du sourire des comédiennes, s'agitait, haletait derrière son bureau. Mais le terrible Baudelaire ne le lâchait pas et redoublait de minuties :

— On leur arracha la peau de la tête, on leur extirpa les ongles des mains et des pieds.

— Ah ! mon Dieu ! soufflait Verteuil.

— N'est-ce pas, monsieur Verteuil, qu'il est beau de souffrir pour sa foi.

— Sans doute, oui, c'est très beau, mais je vous avoue, monsieur Baudelaire, que je me sens tellement éloigné d'une telle vertu.

— Eh quoi ! monsieur Verteuil, vous ne mourriez point pour vos convictions ?

Par moment, se glissait dans le cabinet une petite actrice minaudière et câline, venant demander une loge ou un congé. Verteuil, se cramponnait à elle, comme à un sauveur ; il

la caressait, la palpaît comme pour reprendre pied dans la vie naturelle :

— Un de ces soldats chinois, poursuivait Baudelaire impitoyable dès qu'elle était sortie, ouvre la poitrine de la victime avec son poignard, lui arrache le cœur tout sanglant et l'avale, un calembour en action, vous comprenez, monsieur Verteuil, pour se donner du cœur.

Verteuil, à la fin, demanda grâce et Baudelaire sortit radieux.

Il n'était jamais « plus lugubre, écrit Cladel, que lorsqu'il voulait paraître jovial. Il avait alors la parole troublante et sa *vis comica* donnait le frisson. Était-il en verve? Ah! de deux choses l'une en ce cas : ou bien il vous racontait entre deux éclats de rire aussi déchirants que des sanglots, sous prétexte de vous désopiler la rate, on ne sait quelles histoires d'outre-tombe qui vous glaçaient le sang dans les veines, ou bien il se moquait impitoyablement, mais très adroitement de ses auditeurs pendant une heure ou plus, en s'appliquant à leur démontrer en termes techniques et de la haute école, la quadrature du cercle, la perversité des comètes, l'attraction des gouffres, le mouvement perpétuel, la transmutation des métaux, l'infaillibilité du pape, la bonté des démons ou la férocité de Dieu... »

Quel merveilleux paradoxe n'était-ce point pour Baudelaire que de célébrer en termes choisis

les beautés du mal, quelle splendide ironie que les invocations à Satan, quel magnifique moyen d' « étonner » son époque que d'en chanter les turpitudes et les vices. C'est un peu du dandy, du causeur maniéré, qui reparaît dans son style.

Il fallait, disait-il, que l'expression s'adaptât à la pensée comme un gant à la peau. Cladel raconte, à ce sujet comment son maître travaillait :

« Etait-il bien exact ce mot ? Et rendait-il rigoureusement la pensée voulue ? Attention ! ne pas confondre agréable avec aimable, accort avec charmant, avenant avec gentil, séduisant avec prévenant, gracieux avec amène, hélas ! Ces deux termes ne sont pas synonymes, ils ont chacun une acceptation particulière, ils disent plus ou moins la même chose. Il ne faut jamais, au grand jamais, les employer l'un pour l'autre. »

Pour le genre qu'il innovait, il lui fallut créer une langue nouvelle et ajouter de nouveaux coloris à sa palette. « Il a su trouver ces nuances morbidement riches de la pourriture plus ou moins avancée, ces tons de nacre et de burgan qui glacent les eaux stagnantes, ces roses de phtisie, ces blancs de chlorose, ces jaunes fielleux de bile extravasée, ces gris plomb de brouillard pestilentiel, ces verts empoisonnés et métalliques puant l'arséniate de cuivre, ces noirs de fumée délayés par la pluie le long des murs plâtreux, ces bitumes recuits et rousés dans

toutes les fritures de l'enfer, si excellents pour servir de fond à quelque tête livide et spectrale. » (Th. GAUTIER).

Il ne fut au fond pas plus réaliste qu'il ne voulut être immoral.

Quand parurent *Les Fleurs du Mal*, Baudelaire s'attendait à un « éreintement ». La réalité dépassa son attente, il eut, lui écrivit Victor Hugo, les honneurs de la police correctionnelle. Au milieu de tous les tracasseries de son procès, ce qui l'affecta le plus, fut l'accusation d'immoralité. Il était sincère en l'écrivant, car son but ne fut nullement celui d'un prosélyte du mal.

De ces fleurs, délicatement ciselées, il ne pouvait concevoir qu'il s'en exhalât un parfum pernicieux. Il avait, sans plus, fait œuvre de dilettante.

Malgré la « flétrissure de la correctionnelle », il posa plus tard sa candidature au fauteuil de Scribe et de Lacordaire. Pas un instant il ne s'illusionna sur ses chances de succès, ce fut une candidature fantaisiste, mais surtout une manifestation platonique de romantisme : « Comment n'avez-vous pas deviné, écrit-il à Flaubert, que Baudelaire, cela voulait dire : Auguste Barbier, Théophile Gautier, Banville, Flaubert, Leconte de Lisle, c'est-à-dire la littérature pure. » Il n'en fit pas moins toutes ses visites à des membres de l'Académie dont plus d'un « dut apprendre à épeler le nom de M. Baudelaire, qu'il ignorait ».

En tout cas, il gagna à être vu : là où on s'attendait à voir entrer un homme étrange, excéntrique, on se trouva en présence d'un candidat poli, respectueux, exemplaire, d'un gentil garçon, fin de langage et tout à fait classique dans les formes. » (SAINTE-BEUVE.)

Il ne poussa d'ailleurs pas la mystification jusqu'au mauvais goût, et retira sa candidature par une lettre qui fit, au dire de Sainte-Beuve, la meilleure impression.

III

De toutes ces fleurs du mal, des poèmes en prose des paradis artificiels, s'élève surtout une accablante mélancolie, une nostalgie presque maladive que Baudelaire appelle son spleen, que d'autres nomment son pessimisme. Il haïssait la vie parce qu'elle lui fut pesante et sans gaieté, il détestait les hommes de trop l'aimer et d'y rechercher, sinon d'y trouver, un bonheur qui lui semblait refusé.

Dès son enfance, il éprouva, écrit-il, « la lassitude de la vie » et il en donne l'explication « dans un sentiment de solitude malgré la famille et au milieu de ses camarades surtout ».

L'isolement fut en effet le malheur de toute son existence.

A l'âge de six ans, il perdit son père, et Caroline Dufoys, sa mère, épousa l'année suivante, le général Aupick. Dès lors, il fut privé des caresses

dont M^{me} Baudelaire n'avait pas été prodigue envers son enfant.

D'après Maxime Ducamps, « fâché des secondes noces que sa mère venait de contracter, il s'était le soir même emparé de la clef de la chambre nuptiale et s'en était allé la jeter dans le bassin du jardin public. Il se délectait à l'idée du serrurier appelé pour crocheter la serrure de la chambre nuptiale, à l'impatience amoureuse du beau-père, aux remords probables de sa mère ». Telle était l'anecdote que Baudelaire racontait. Si l'espièglerie est possible, le satanisme précoce de ce gamin de sept ans, escomptant l'impatience amoureuse de son beau-père, reste bien improbable.

Dès les premiers jours néanmoins Baudelaire conçut sans aucun doute une aversion profonde envers cet étranger qui venait prendre la place de son père et lui ravir la tendresse de sa mère. Devant la sévérité un peu militaire du général, incapable de comprendre cette nature fantasque, cette aversion devint une rancune profonde, une haine véritable.

C'est l'explosion de ce sentiment, plus que son amour du peuple, et la manifestation d'un républicanisme soudain, qui fit descendre Baudelaire dans la rue en dix-huit cent quarante-huit. Maxime Ducamps le rencontra au milieu de la foule pillant la boutique d'un armurier. Il allait, répétant incessamment, comme un refrain : « Il

faut fusiller le général Aupick. » Mais, n'était-il pas un meneur d'hommes, ou bien son enthousiasme, de se formuler d'une façon aussi personnelle, fut-il peu communicatif, on ne fusilla pas le général.

De ses études secondaires, rien n'est bien caractéristique, si ce n'est son goût pour Delorme et Chénier, peu fait pour s'opposer à sa mélancolie naissante. Peut-être faut-il citer aussi quelques imitations des rapsodies de Pétrus Borel où l'on peut pressentir la manière du poète des *Fleurs du mal*.

Dans la critique où il a déchiré Baudelaire avec une partialité haineuse qui contraste avec la froideur et la justesse de ses appréciations ordinaires, M. Brunetière dit qu'il eut quelque peine à passer son baccalauréat. Qu'importe son plus ou moins grand succès dans cette épreuve académique dont le classicisme universel ne pouvait intéresser un esprit aussi entièrement personnel que l'était même alors déjà le futur poète.

A la fin de ces études secondaires, le général Aupick voulut diriger son beau-fils vers la diplomatie. Nettement Baudelaire déclara qu'il se destinait entièrement à la carrière littéraire. Ce fut la rupture définitive avec sa famille. Pour essayer cependant de le détourner de ce projet, elle lui fit entreprendre un long voyage en Orient. S'il faut le croire, il fit même pendant ce

temps quelques entreprises commerciales... Mais il revint plus arrêté dans son dessein. De ce voyage qui eût été si fertile peut-être en inspirations richement colorées, s'il l'eût entrepris de plein gré, il ne rapporta que deux ou trois impressions poétiques. En revanche, la première partie des *Fleurs du mal*, « Spleen et Idéal », nous révèle toute la mélancolie et l'amertume qu'il ressentit de ces luttes familiales.

A son retour, il était majeur ou à peu près, il réclama ses comptes de tutelle et s'installa à son gré dans le cadre de l'hôtel Pimodan, où nous le présente Théophile Gautier. Il mena cette vie de dillettante oisif, de dandy élégant, qu'il chérissait.

Elle dut être parfois assez bruyante, car un jour, son propriétaire lui en fit le reproche.

— Je ne sais, monsieur, ce que vous voulez dire, répond Baudelaire d'un air gracieux, on ne fait chez moi que ce qui se fait chez tous les gens comme il faut.

— Pardon, monsieur, nous entendons renverser les meubles, frapper à terre, crier à toutes les heures de la journée et de la nuit.

— Encore une fois, monsieur, je vous donne ma parole d'honneur que rien d'extraordinaire ne s'y passe. Je fends du bois dans mon salon, je traîne à terre ma maîtresse par les cheveux, cela se passe chez tout le monde et vous n'avez nullement le droit de vous en préoccuper.

« Son logis, dit Théodore de Banville, et pour employer l'expression pittoresque de Théophile Gautier, ce qu'il avait secrété autour de lui, était bien l'image exacte de lui-même, je ne me souviens pas d'avoir jamais vu une maison qui ressemblât mieux à son propriétaire... Baudelaire avait choisi un logement exigü, aux murailles très hautes, composé de petites pièces sans attribution spéciale, dont les fenêtres laissaient voir la verte et large rivière. Elles étaient toutes tendues uniformément d'un papier glacé aux énormes ramages rouges et noirs qui s'accordaient bien avec les draperies d'un lourd damas antique. Sur ces fonds d'une élégance voluptueuse et farouche, réchauffés çà et là par de vieilles et fauves dorures, était accrochée, mais sans verre et sans cadre, toute la série des Hamlet lithographiés de Delacroix et aussi une tête peinte par Delacroix d'une expression inouïe, intense, extra-terrestre qui représentait la douleur. »

Les livres étaient soigneusement enfermés, comme les verres et les assiettes, dans des placards dissimulés dans l'épaisseur de la muraille. Rien ne pouvait déceler les goûts ni les occupations du maître du logis. Les meubles achevaient de donner un caractère étrange à cette demeure. Banville décrit des fauteuils et des divans « gigantesques » faits, à ce qu'on eût pu croire, pour donner l'idée d'une race de Titan,

une table « taillée dans le noyer massif », aux lignes capricieusement contournées. Il y avait aussi un lit sculpté, sans pied, ni colonne, sorte de cercueil de chêne où couchait Baudelaire.

Son désir d'étonner, se manifestait parfois avec une véritable ingénuité. A Asselineau, lors de la première visite que lui fit celui-ci :

— Cela vous étonne, dit Baudelaire, que je demeure dans un tel quartier?

— Pas le moins du monde, je trouve cela tout naturel...

Son logement était au troisième, on y montait par un escalier de service, à rampe de bois, Baudelaire, qui me précède en me regardant comme un inquisiteur, me demande à chaque étage :

— Vous êtes étonné de voir un tel escalier?

Une fois compris que c'était un système, il aurait pu me montrer l'hypogriffe ou l'oiseau Roch, que je lui aurais dit : « Bonjour monsieur. »

Dans la chambre du poète, deux ou trois coucous battaient sur le mur : « Vous êtes étonné... fait Baudelaire. » Et Asselineau de répondre : « Moi? pas du tout ! J'ai déjà vu cela chez Charles le Quint. » (*Les Baudelairiana*, d'après Louis BERTAUD.)

Ces quelques années de trêve dans l'âpreté de cette existence, ne furent pas de bien longue durée. Inquiet de l'inutilité de cette vie, et des dépenses de Baudelaire, son beau-père lui fit

donner un conseil judiciaire en 1844, et alors commença cette vie de médiocrité, de gêne, de souci que fut celle de l'écrivain jusqu'à son dernier jour. Dans une lettre à Paulet Malassis, il la décrit d'une phrase : « Ma vie sera toujours faite de colère, de morts, d'outrage et de mécontentement de moi-même. »

Dans presque toutes ses lettres reviennent les mêmes soucis, les dettes, le besoin d'argent. Combien il dut en coûter à son orgueil d'étaler ainsi la pauvreté de son existence, soit à son notaire, soit à son éditeur, soit à la Société des gens de lettres, pour solliciter une avance, un emprunt ou retarder une échéance.

Courageusement, cependant, il se mit au travail; en 1845, il fit une critique du salon très remarquée, il publia les traductions d'Edgar Poë en feuilleton, mais, comme le dit Gautier, « son talent ne se prêtait pas à un travail régulier et de facile débit comme celui d'un journal » et « ses œuvres épouvantaient par leur originalité les timides directeurs de revues ». Il ne pouvait que végéter.

Un jour, il accepta la rédaction générale d'un journal conservateur de Châteauroux, cela malgré la manifestation de ses idées démocratiques de 1848. Au dîner de réception, furieux peut-être d'avoir quitté la capitale et ses amis, exaspéré de la nullité de l'entourage où il allait se trouver confiné, il ne desserra pas les

dents. Le lendemain, les lecteurs du journal de Châteauroux lurent avec épouvante un article qui commençait ainsi : « Lorsque Marat, cet homme doux et Robespierre, cet homme propre, demandaient, celui-là trois cent mille têtes, et celui-ci la permanence de la guillotine, ils obéissaient à l'inéluctable logique de leur système. »

D'autre part..., il avait amené avec lui une actrice qu'il fit passer pour sa femme; le secret fut découvert et le président du conseil d'administration, un notaire, lui lança cette mercuriale :

« Monsieur, vous nous avez trompé. M^{me} Baudelaire n'est pas votre femme, c'est votre « favorite ». A quoi Baudelaire riposta : « Monsieur, la favorite d'un poète peut quelquefois valoir l'épouse d'un notaire. » Le soir même il repartait pour Paris. (Firmin BOROMI, *Figaro*.) Ce fut son seul essai sérieux de journalisme politique.

Toujours harcelé par le désir de sortir de sa situation gênée, il entreprit vers 1864 une série de conférences en Belgique, il fit une première conférence sur Delacroix, une seconde sur Théophile Gautier, devant une salle à peu près vide, ce fut tout, et il écrit à son tuteur M. Ancelle : « Je n'aurai retiré de mon voyage en Belgique que la connaissance du peuple le plus bête de la terre et l'habitude d'une chasteté complète, laquelle n'a d'ailleurs aucun mérite. »

Les mystifications, les paradoxes dont il s'amusait à Paris, et qui n'avaient pour les Français d'autres conséquences que de former à notre poète une personnalité singulière, furent crus à Bruxelles, comme paroles d'Évangile. « J'ai passé, écrit-il, pour agent de police (c'est bien fait), grâce à un bel article que j'ai écrit sur un banquet shakespearien, pour pédéraste (c'est moi-même qui ai répandu ce bruit et on m'a cru); ensuite, j'ai passé pour un correcteur envoyé de Paris pour corriger les épreuves de livres infâmes. Exaspéré d'être toujours cru, j'ai répandu le bruit que j'avais tué mon père, que je l'avais mangé et que si l'on m'avait permis de me sauver de France, c'était à cause des services que je rendais à la police française et on m'a cru... Je nage dans le déshonneur comme un poisson dans l'eau. »

Déçu dans ses espérances, agacé de ce qu'il appelait la « bêtise » de son entourage, Baudelaire donna libre cours à son ironie mordante et publia quelques satires qui ne durent lui attirer en aucune façon la sympathie des Belges.

Dans le parnasse satyrique du xix^e siècle parut, en effet, en 1866, une poésie fort peu aimable sur les femmes belges, où l'on ne retrouve rien de la politesse affectée du dandy d'autrefois ni de la simple galanterie française.

Il n'est guère plus aimable pour l'élément masculin. « Les Belges sont des ruminants qui ne

digèrent rien »; leur plaisanterie est « excrémentielle », etc.

Ceci est évidemment d'une outrance d'assez mauvais goût, mais il faut remarquer que Baudelaire, en dehors de ces déceptions littéraires et pécuniaires, éprouvait à cette époque de terribles douleurs névralgiques, des vertiges et une sensation continuelle de vagues symptômes avant-coureurs de la maladie qui devait l'emporter.

Il fut un forçat de la vie; littérateur de talent, il mena l'existence d'un écrivain besogneux; intelligence élevée, il ne put atteindre la gloire de son vivant et resta l'homme admiré de quelques-uns seulement. De là cette mélancolie, cette lassitude, ce pessimisme, que l'on retrouve à chaque page de son œuvre. On regrette que cet esprit d'élite n'ait pu réaliser envers l'infériorité intellectuelle moyenne, cette indifférence souriante, faite de mépris, beaucoup plus que d'indulgence.

IV

Dans ce « désert d'ennui », il n'y eut même pas l'abri d'une affection sincère, dans cette lutte sans trêve, le soutien d'un amour partagé. Baudelaire avait peut-être cette amativité dont Verlaine se réjouit pour lui-même, mais « marchand de nuages », nourri d'idéal, il demanda à l'amour ce qu'il entrevoyait pour toutes choses : l'infini. Et son illusion se brisa là encore contre le terre à terre. Il fut, par suite, sans indulgence pour la femme, et confondit, volontairement, sans doute, l'amour et la sensualité.

Aussi, ne connut-il que l'isolement, triste apavage souvent de l'intellectualité, et châtiment de l'humanité qui veut trop s'élever.

Il définit lui-même sa façon de penser : « En amour, gardez-vous bien de la lune et des étoiles, gardez-vous de la Vénus de Milo, des

lacs, des guitares, des échelles de soie et de tous les romans les plus beaux du monde, fussent-ils écrits par Apollon lui-même, aimez bien vigoureusement, crânement, orientalement, féroce-ment, celle que vous aimez. »

Combien cet épicurisme dont est bannie toute sentimentalité serait étrange pour qui ne connaîtrait pas Baudelaire. Combien cela ressemble peu au chercheur : « D'un infini que j'aime et n'ai jamais connu. »

Il demeure convaincu de l'infériorité intellectuelle de la femme. « Elle ne sait pas séparer l'âme du corps, écrit-il, elle est simpliste comme les animaux », et aussi de l'éternel et irrémédiable malentendu des sexes : « Dans l'amour comme dans toutes les affaires humaines, l'entente cordiale est le résultat d'un malentendu. L'homme crie : « O mon ange ! ». La femme roucoule : « Maman ! maman ! » Et ces deux imbéciles sont persuadés qu'ils pensent de concert. Le gouffre infranchissable qui fait l'incommunicabilité reste infranchi.

Cette crispation d'un insatisfait, ce désespoir d'un idéaliste désillusionné, c'est ce que l'on a appelé le sadisme de Baudelaire.

Enfin, « un accident capital et douloureux », sur lequel nous aurons à revenir plus loin, s'ajoutait à sa déception sentimentale, et rendait de son côté l'isolement systématique.

A cette nouvelle forme de sa mélancolie nos-

talgique, venait s'ajouter encore, cette habitude de paradoxe et d'outrance, cette sorte de pose satanique, qu'il affectait, mais à laquelle il faudrait se garder de donner trop grande créance.

« Un soir, écrit Poupard-Davyl, nous nous trouvions dans je ne sais quelle brasserie et le poète des *Fleurs du Mal* racontait je ne sais quoi d'énorme. Une femme blonde, assise à notre table, écoutait cela, les yeux écarquillés et la bouche ouverte. Tout à coup, le narrateur s'interrompant : « Mademoiselle, vous que les « épis d'or couronnent et qui si superbement « blonde m'écoutez avec de si jolies dents, je « voudrais mordre dans vous et si vous daigniez me le permettre je vais vous dire comment je désirerais vous aimer. Au reste, vous adorer autrement me semblerait, je l'avoue, assez banal. Je voudrais vous lier les mains et vous pendre par les poignets au plafond de ma chambre, alors je me mettrais à genoux et j'embrasserais vos pieds nus. »

L'expression capricieusement outrée de cette interjection en indique assez l'ironie. S'il parut sincère, comme le dit Poupard-Davyl, ce ne fut que pour accentuer l'étonnement de ses compagnons.

Autre mystification encore, sa prédilection pour les phénomènes. « Il passait, écrit M^{me} de Molènes, de la naine à la géante, et il repro-

chait à la Providence de refuser la santé à ces êtres privilégiés. Il avait perdu quelque géante de la phtisie et deux naines de la gastrite. Il soupirait en le racontant, tombait dans de profonds silences et terminait par : « Une des naines avait soixante-douze centimètres. On ne peut tout avoir en ce monde », soupirait-il.

L'accuser, sans autre preuve d'anomalie, de perversion du goût, autant croire qu'il avait assassiné et mangé son père sur son affirmation fantaisiste.

M. Brunetière a accusé Baudelaire d'avoir tiré un effet facile en mêlant dans « une martyre » le sang et la lubricité. C'est encore là un de ces contrastes où se complaisait l'auteur et que l'on retrouve, soit dans certains titres, comme la maîtresse vierge, soit dans ses écrits mêmes, où il mêle volontiers la rutilance de l'or et les verts nacrés de la décomposition. C'est un paradoxe semblable aux Litanies de Satan.

Baudelaire fut exclusivement un cérébral, un assoiffé d'inédit. De multiples, mais éphémères liaisons émaillent sans l'égayer cette morne existence; la mendiante rousse, rencontre du quartier latin :

Dont la robe par ses trous
Laisse voir la pauvreté
Et la beauté.

(Elle inspira encore l'ode de Banville à une petite chanteuse et pour la petite guitariste de De Roy), *Sarah la Juive*, et plus tard, en Belgique, la *Berthe aux yeux verts*, ce sont celles, du moins, dont il parle dans *Les Fleurs du mal*, mais qu'importe leurs noms et leur nombre.

Deux femmes ont eu sur lui une influence relative. La plus funeste fut sans contredit, la Vénus Noire, Jeanne Duval.

C'était une fille de couleur, dit Banville, d'une très haute taille, qui portait bien la tête, ingénue et superbe, couronnée d'une chevelure violemment crespelée et dont la démarche de reine, pleine d'une grâce farouche, avait à la fois quelque chose de divin et de bestial.

Avec ses vêtements ondoyants et nacrés,
Quand elle marche on dirait qu'elle danse.

Ce fut la sensualité seule qui fut le lien entre ces deux êtres en tous points dissemblables. Baudelaire, à plusieurs reprises, en chante la plastique, mais aussi la sphingide nullité.

Que j'aime à voir, chère indolente,
De ton corps si beau
Comme une étoile scintillante
Voir miroiter la peau.

.

Tes yeux où rien ne se révèle
De doux ni d'amer,
Sont des bijoux froids où se mêle
L'or avec le fer.

Des deux partenaires, Baudelaire fut ici la victime. Jeanne Duval le bafoua, le trompa, le harcela de ses incessants besoins d'argent. Et cependant, quand la maladie en eut fait une épave, le poète eut pitié. Il demanda de petites avances d'argent pour elle à Ancelle, à Paulet Malassis, paya son hospitalisation, deux mois durant, à la maison Dubois, et à sa sortie l'installa à Reuilly, dans un cadre gai et ensoleillé. Il lui fallut cependant s'en séparer pour ne point s'avilir. Un jour, il trouva installé près d'elle un frère « tombé de je ne sais où » qui manifesta énergiquement la prétention de vivre en parasite entre ces deux malheureux. Ce fut la rupture définitive.

La maladie de Jeanne Duval prend quelque importance si on la rapproche de celle de Baudelaire. Cette paralysie, cette cécité précoce et transitoire, puisque la malade ne resta pas infirme, paraît devoir être attribuée à une cause spécifique et d'origine récente même (1). Cette

(1) Jeanne Duval fut traitée à la maison Dubois pour une polynévrite-syphilitique.

liaison fut de la sorte plus funeste à l'écrivain que ne le pensait même Caroline Dufoys, quand elle écrivait : « La Vénus noire l'a torturé de toutes manières. »

Par une sorte de contradiction de cette nature tourmentée, ce cynique désinvolte, ce dandy paradoxal se comporta envers M^{me} Sabatier, la « Béatrice », comme un timide collégien. Sous le couvert de l'anonyme et en déguisant son écriture, il lui adressa pendant cinq années, des lettres, des poésies, dont quelques-unes parurent dans *Les Fleurs du Mal*. Craignit-il un refus blessant pour sa vanité ? Ne voulut-il pas plutôt cultiver précieusement la petite fleur bleue d'un idéal qu'il n'avait point rencontré encore, redoutant de la voir se faner au contact de la toujours décevante réalité ? Cela semble ressortir de ses lettres et du dénouement même de cette passion toute spirituelle.

« Je ne sais si jamais cette douceur me sera accordée, écrit-il, de vous entretenir de la puissance que vous avez acquise sur moi et de l'irradiation perpétuelle que votre image créa dans mon cerveau. Je suis simplement heureux, pour le moment présent, de vous jurer de nouveau que jamais amour ne fut plus désintéressé, plus idéal, plus pénétré de respect que celui que je nourris secrètement pour vous et que je cacherai toujours avec le soin que ce tendre respect commande. »

Il avait connu, du temps déjà lointain de l'hôtel Pimodan, celle que ses amis des lettres avaient appelée la « Présidente ». Elle était délicieuse, d'une plastique admirable, d'une beauté dont tous goûtèrent le charme. « Elle était supérieure aux autres femmes, dit Gautier, d'abord en ce qu'elle était mieux faite que la plupart d'entre elles, ensuite parce que, contrairement aux habitudes des personnes de son sexe, elle n'exigeait point qu'on lui fit la cour et permettait aux hommes de parler devant elle des choses les plus sérieuses et les plus abstraites. »

Au moment des poursuites intentées contre l'auteur des *Fleurs du Mal*, il lui écrivit de sa vraie écriture. L'aimée comble bientôt tous les vœux du poète et, le lendemain, le bel amour gisait les ailes brisées. Ce fut une rupture même brutale, il écrit en effet : « Celui-là seul souffrira qui, comme un imbécile, prend au sérieux les choses de l'âme. Vous voyez, ma bien belle chérie, que j'ai d'odieux préjugés à l'endroit des femmes. Bref, je n'ai pas la foi. Vous avez l'âme belle, mais au fond c'est une âme féminine. »

Il avait espéré étreindre un idéal, et ce n'était qu'une femme, fût-elle même supérieure aux autres. Telle fut sa désillusion. Cependant, quand, à sa dernière maladie, il eut besoin des soins que peut seule donner une main de

femme, M^{me} Sabatier partagea ce souci avec la mère du poète, s'attachant à prévoir les désirs qu'il ne pouvait exprimer, et à éclairer d'une lueur de joie cette agonie sans espoir.

A quarante ans, la physionomie de Baudelaire s'était considérablement modifiée : « Sa figure s'était amaigrie et comme spiritualisée, les yeux semblaient plus vastes, le nez s'était finement accentué et était devenu plus ferme, les lèvres s'étaient serrées mystiquement et dans leurs commissures paraissaient garder des secrets sarcastiques. Aux nuances, jadis vermeilles, se mêlaient des tons jaunes de hâlé ou de fatigue. Quant au front, légèrement dépouillé, il avait gagné en grandeur et pour ainsi dire en solidité, on l'eût dit taillé dans quelque marbre particulièrement dur. Des cheveux fins, soyeux et longs, déjà plus rares et presque tout blancs, accompagnaient cette physionomie à la fois vieille et jeune et lui prêtaient un aspect sacerdotal. » (Th. GAUTIER.)

Cette vieillesse précoce était peut-être due

« aux fatigues, aux ennuis, aux chagrins, aux embarras de la vie littéraire », fut-elle causée comme le dirent quelques uns par son intempérance, elle ne pronostiquait nullement la cruelle désorganisation cérébrale qui fit de ce ciseleur de la pensée, un aphasique au vocabulaire limité à quelques sons sans suite, ni signification.

Dans une lettre adressée à Asselineau, Baudelaire décrit avec une précision étonnante les premiers symptômes du mal qui devait l'emporter.

« Ce n'est pas chose facile pour moi d'écrire. Si vous avez quelque bon conseil à me donner, vous me ferez plaisir. A proprement parler, depuis vingt mois j'ai toujours été malade. En février de l'année dernière : violente névralgie à la tête, ou rhumatisme aigu, lancinant quinze jours à peu près. Peut-être est-ce autre chose ? Retour de la même affection en décembre. En janvier, autre aventure : un soir, à jeun, je me mets à rouler, et à faire des culbutes comme un homme ivre, m'accrochant aux meubles et les entraînant avec moi. Vomissement de bile et d'écume blanche. Voilà maintenant la gradation : je me porte parfaitement bien, je suis à jeun, et tout à coup, je sens du vague, de la distraction, de la stupeur, et puis une douleur atroce à la tête. Il faut absolument que je tombe à moins que je ne sois à ce moment-là

couché sur le dos. Ensuite, sueur froide, longue stupeur. Pour les névralgies, on m'avait fait prendre des pilules composées de quinine, de digitale, de belladone et de morphine, puis application d'eau sédative et de térébenthine, très inutile, je crois. Pour les vertiges, eaux de Vichy, valériane, éther, eau de Pullna. Le mal a persisté. Maintenant, des pilules dans la composition desquelles je me souviens qu'il entre de la valériane, de l'oxyde de zinc, de l'*assa fœtida*, donc des antispasmodiques. Et le médecin a prononcé le grand mot : hystérie. En bon français, je jette ma langue aux chats. Il veut que je me promène beaucoup, beaucoup. C'est absurde. Outre que je suis devenu d'une timidité et d'une maladresse qui me rendent la vie insupportable, il n'y a pas moyen de se promener ici à cause de l'état des rues, des routes et par ce temps. Je cède pour la première fois au désir de me plaindre. Connaissez-vous ce genre d'infirmité? Avez-vous déjà vu cela? »

En avril, il eut plusieurs crises d'apoplexie, écrit Asselineau, et en mai on le ramena à Paris privé de la parole et partiellement paralysé. Son agonie dura onze mois.

Au début, il conserva sa lucidité d'esprit, prenant plaisir en la compagnie de ses amis, et voulant diriger une nouvelle édition de ses œuvres, un reste même de l'ironiste féroce per-

sistait : à son arrivée, devant la figure attristée d'Asselineau qui l'attendait à la gare, il éclata d'un rire bruyant. Puis, lentement, mais sûrement, avec la sûreté inéluctable de la fatalité, la déchéance intellectuelle s'affirma. Avait-il perdu définitivement l'espoir de la guérison, comme le dit Asselineau, ou bien n'était-il pas plutôt dans cet état d'anéantissement qui précède le dénouement des graves lésions cérébrales ?

Ceci n'est ni de l'artériosclérose, ni l'embolie cérébrale, ce n'est pas davantage une forme de folie, comme il l'avait craint lui-même, après la mort de Gérard de Nerval, ce n'est pas davantage le tribut payé à une hérédité trop chargée, comme on l'a écrit dans quelques biographies, en commentaire de cette phrase de Baudelaire : « Mes ancêtres étaient idiots ou maniaques. » C'est nettement, et aucun clinicien ne saurait hésiter devant l'observation si précise du malade, une tumeur cérébrale, avec son cadre nosologique complet, sensation de vague et de vertiges, douleurs violentes, crises épileptoïdes, sans avertissement, suivies de vomissements.

Et quand on parcourt la correspondance de Baudelaire, on ne saurait hésiter sur la nature très particulière de cette tumeur. Aujourd'hui, la mentalité générale a suffisamment évolué pour que l'on ne considère plus comme une tare une éventualité relativement banale. La honte

ridicule qui rendait la maladie secrète a fait place à un sentiment plus exact de la réalité; aussi n'est-ce point fournir des armes à ceux qui voudraient attaquer la mémoire du poète de dire qu'il a succombé à l'accident douloureux auquel nous avons déjà fait allusion.

Baudelaire lui-même se savait avarié : un jour, les boucles noires qu'il portait à la romantique et encadraient si joliment cette tête fine, commencèrent à tomber. Pour dissimuler par une fanfaronnade de son goût, la nécessité où il se trouvait de se couper les cheveux, il se les teignit en vert, et alla voir Maxime Ducamps. Habitué à ce genre de plaisanterie, Ducamps évita de paraître étonné. Vexé :

— Vous ne trouvez rien d'anormal en moi? dit-il.

— Mais non.

— Cependant, j'ai des cheveux verts et ce n'est point commun.

— Bah ! riposte Ducamps, tout le monde a des cheveux plus ou moins verts, si les vôtres étaient bleu de ciel, cela pourrait me surprendre, mais des cheveux verts, il y en a sous bien des chapeaux de Paris.

Baudelaire avait manqué son effet, mais il ne voulut pas le paraître et accusa Ducamps d'être d'une humeur massacrant. Cependant en insistant d'une façon qui pourrait au premier abord paraître enfantine, il avait forcé ses amis à

remarquer son originalité, et il avait ainsi le prétexte qu'il cherchait : se raser la tête sans avoir à fournir d'autre explication.

Il serait facile encore de tirer un argument en faveur de la spécificité de la maladie de Baudelaire en la rapprochant de celle de Jeanne Duval, mais sa correspondance avec Poulet Malassis, est si nette que toute discussion devient superflue malgré les blancs qui, dans l'édition du *Mercur de France*, remplacent le mot trop précis.

« La S... Vous ne sauriez croire combien vous vous faites illusion. C'est presque de la fatuité. La S... est faite pour tout le monde et vous n'en êtes pas indépendant. Vous m'avez parlé d'aphtes, de constrictions douloureuses à la gorge, au point de ne pouvoir manger, de lassitudes étonnantes, de manque d'appétit, oui ou non, est-ce tout cela des symptômes s...? Si vous n'avez pas eu de faiblesses, des manques de souplesse dans les attaches du cou près de la tête, qu'est-ce que cela prouve, si ce n'est que le traitement salulaire (salsepareille et iodure de potassium) a prévenu ces incidents. La blessure intérieure n'était pas s... dites-vous. La preuve? Quant à l'ulcération, je l'ai vue et vous savez ce que j'ai dit tout de suite. D'une manière générale, rappelez-vous que tout traitement antis... est excellent et rajeunissant de sa nature et qu'il n'y a pas de traitement antis... sans mercure. »

Et ce qui lui permettait de parler à son ami

avec cette sincérité, c'est que dans une lettre précédente, il lui avait écrit : « Prenez bien garde à votre s... J'ai eu des accidents variés plusieurs années après une apparente guérison. »

Il fallait opposer cette vérité, malgré sa tristesse, aux théories faciles de ceux qui considèrent Baudelaire, apôtre satanique du mal, comme la victime des orgies qu'il chanta, et sa maladie comme le châtement d'une Providence vengeresse qui ne laissa à ce ciseleur du verbe que la faculté de pousser pendant les derniers mois de sa vie que des heuh!... heuh!... incompréhensibles.

Cet accident fut sans aucun doute un nouvel argument en faveur du pessimisme de Baudelaire. Ce fut aussi une cause de l'isolement qu'il redouta, mais où il s'enferma de lui-même. A la haine d'une humanité qu'il jugeait grotesque et toujours hypocrite, s'ajoutèrent les soubresauts de désespoir et de révolte envers l'injustice du sort.

VERLAINE

Ce n'est pas Pierrot en herbe,
Ce n'est pas Pierrot en gerbe,
C'est Pierrot, Pierrot, Pierrot,
Pierrot gamin, Pierrot gosse,
Le cerneau hors de la cosse.
C'est Pierrot, Pierrot, Pierrot.

Gavroche amusé, bohème léger d'esprit, vagabond mélancolique et enthousiaste, chantant tour à tour ses passions violentes, ses espoirs ou ses gros chagrins d'enfant, ses remords, ses bonnes résolutions et ses rechutes dans le « péché », Verlaine, de par la faiblesse même de son caractère et sa sensualité effrénée, était la proie marquée de toutes les tentations, la victime prédestinée de tous les heurts de l'existence.

Il se créa lui-même la légende du poète maudit, « né sous le signe de Saturne », mais ce fut une légende. Les malheurs du poète ne durent rien à la fatalité capricieuse, l'ANATXH que le caricaturiste grava sur ce front génial; ils eurent leur déterminisme dans la malheureuse passion de l'alcool. « La manie, la fureur de boire »

(Confessions), qui firent de ce fils de famille aisée, le sublime chemineau, le Choulette au cache-nez rouge d'Anatole France. Elles furent le remords de l'homme conscient de son enlissement mais incapable de se relever, le mauvais génie du poète sans volonté.

Verlaine est suspect, pour beaucoup, d'avoir vu l'humanité à travers les brumes de l'ivresse. Ecrites au lendemain des débauches de sa jeunesse, dans le désordre de sa vie londonienne, ou dans le recueillement et l'abstinence forcée du pénitencier de Mons, ses poésies restent toujours égales à elles-mêmes. Cette simplicité raffinée de style, ce rythme musical du vers, ne doivent rien aux excitations délirantes de l'alcool.

Cependant, la grisaille mélancolique qui empreint toute son œuvre, l'audace libertine qui s'étale sans pudeur, même les envolées du plus pur mysticisme, semblent exprimer le profond ennui des lendemains de débauche, l'excitation sensuelle de l'ivresse et le remords, tout le désir de pureté idéale que peut inspirer le dégoût de soi.

Il serait ridicule de pronostiquer ce qu'aurait produit un Verlaine rangé, bureaucrate rêveur, rimant en pantoufles dans le cercle étroit de la lampe familiale. Sans doute eût-il conservé cette expression travaillée et musicale, mais ses poésies n'eussent point revêtu le cachet de

personnalité vibrante qui fut le reflet de sa vie et de ses sentiments contradictoires. Ainsi, sans être la muse de Verlaine, c'est l'alcool qui provoquant cette fatidique existence du poète destiné à chanter dans les larmes et la damnation, suscita les chefs-d'œuvre de ce génie.

Tant que la vie n'eut point buriné sa personnalité, le poète resta un simple imitateur de Baudelaire, « un poète de troisième ordre, écrit sévèrement Barbey d'Aurevilly, un Baudelaire puritain ».

I

La jeunesse lui fut douce, unie, presque stagnante, et rien ne pouvait faire prévoir les secousses de cette existence tourmentée. Après ses études secondaires, et quelques inscriptions en droit, son père le fit admettre comme fonctionnaire à la mairie de la rue Drouot, puis, peu après, à l'hôtel de ville. Que cette décision ait été l'idéal du poète, cela est peu probable, mais soumis à toute influence, il accepta, sans manifester la moindre révolte, l'injonction paternelle. Le milieu de l'hôtel de ville était du reste des plus littéraires. L'hospitalité du baron Haussmann y avait accueilli de nombreux hommes de lettres.

Cela même qui aurait dû donner à sa vie une orientation pondérée, contribua à le dévoyer. Les amis de l'hôtel de ville se réunissaient plu-

sieurs fois par jour dans un café de la rue de Rivoli où il y avait de véritables parlotes littéraires (1). Verlaine y développa son penchant pour les apéritifs, et sa mère, en lui laissant la libre disposition de son gain mensuel, lui donna le moyen de le satisfaire.

En revanche, son goût des lettres se développa, s'affina dans ce milieu lettré.

Les poèmes saturniens, parus vers cette époque, l'avaient mis en relief dans un petit cercle d'écrivains. Bien que le poète se ressentit fortement de l'influence des *Fleurs du mal*, et fut embarrassé encore « de la livrée d'exotisme védique ou d'archaïsme hellénique » (MORICE) copiées de Leconte de Lisle, il a cependant quelques accents touchants et des langueurs délicieusement personnelles. Mais il reste l'élève encore. L'inspiration est artificielle et l'écrivain ne cherche pas à céler le labeur et l'effort nécessités par ce manque de sincérité.

Ce qu'il nous faut à nous, les suprêmes poètes
Qui vénérans les Dieux et qui n'y croyons pas,
À nous dont nul rayon n'auréola la tête,
Dont nulle Béatrice n'a dirigé les pas,
À nous qui ciselons les mots comme des coupes
Et qui faisons des vers émus très froidement,
À nous qu'on ne voit pas le soir aller par groupes
Harmonieux au bord des lacs et nous pâmant,

(1) SÉCHÉ et BERTAUT.

Ce qu'il nous faut, à nous, c'est aux heures des lampes
La science conquise et le sommeil dompté,
C'est le front dans la main du vieux Faust des
C'est l'obstination et c'est la volonté. [estampes,

Dans les fêtes galantes, la chrysalide montre
les ailes du papillon qu'elle deviendra bientôt.
« Plus personnel, Verlaine trouble souvent. Il
y est vraiment le Pierrot, charmé par un coin de
paysage riant, attristé un instant par le ciel
brumeux ou la chute d'une statue jolie, toujours
distract par quelque forme extérieure. Dans
l'expression même de ses pensées les plus abs-
traites, il obéit à un objectivisme presque impul-
sif. Mais « ne faut-il pas qu'un pauvre poète qui
sait le chimérique de tout cela s'invente un
asile de tristesse dans un parc de joie » ?

Son pessimisme et sa mélancolie voulus,
restent de surface et contenus parfois dans un
simple adjectif qui contraste avec la gaieté
ambiante. Si « des spectres viennent hanter ses
paysages nocturnes, si dans les rondes on aperçoit
un pied décharné dans le retroussis galant des
jupes envolées, ses fantômes restent gais, ils
dansent. Et quand il parle de la mort, c'est
presque avec ironie, en riant comme d'une
menace trop lointaine pour être redoutable.

Bah ! malgré les destins jaloux,
Mourons ensemble, voulez-vous ?
— La proposition est rare.

— Le rare est bon, donc mourons
Comme dans les Décamérons.
— Hi, hi, hi, quel amant bizarre.
. Tircis
et Dorimène.
Eurent l'inexpiable tort
D'ajourner une exquise mort.
Hi, hi, hi, les amants bizarres !

L'influence baudelairienne est encore sensible, mais « rien de cet esprit systématique de Baudelaire, esprit infaillible, qui bride la spontanéité, n'apparaît en Verlaine. Avec beaucoup plus de raffinements, il est beaucoup plus simple, beaucoup plus homme, beaucoup plus simplement homme » (1).

Sous cette influence, Verlaine prend possession de son art. Si dans les poèmes saturniens on trouve la mélancolie des romances sans paroles et dans les fêtes galantes, le sensualisme de « Parallèlement », sa formule reste indécise.

Sur cette nature sans volonté, tous les plaisirs de l'heure présente eurent l'attrait irrésistible des fleurs de la route qui charmèrent le poète. La joie de sentir la vie plus intense, l'excitation tapageuse des premières lampées d'alcool suffisaient à faire s'évanouir les plus fermes résolutions, à tromper les remords les plus tenaces,

(1) Ch. MORICE.

mais avant d'avoir atteint à l'anéantissement oublieux de l'ivresse, il pleurait sa rechute et s'en trouvait tout assombri. « A jeun, écrit Lepelletier, Verlaine était le plus doux, le plus inoffensif, le plus aimable des compagnons, mais intoxiqué de bitter, de curaçao, de genièvre, de grogs américains, il devenait pour ses meilleurs camarades, désagréable, agressif, violent, bref insupportable. »

Avec sa verve délicate, Anatole France décrit merveilleusement dans le *Gestas*, l'état d'âme du poète ivre : « L'alouette qui avait jeté ses trilles joyeuses dans son être avec les premières gouttes de vin paillet, s'était envolée à tire d'aile et maintenant son âme était une rookery brumeuse où les corbeaux croassaient sur les arbres noirs. Il était mortellement triste. Un grand dégoût de lui-même lui soulevait le cœur. La voix de son repentir et de sa honte lui criait : « Cochon ! cochon ! Tu es un cochon, » et il admirait cette voix irritée et pure, cette belle voix d'ange qui était en lui et qui répétait mystérieusement : « Cochon ! cochon ! Tu es un cochon ! » Il lui naissait un grand désir d'innocence et de pureté. Il pleurait... il versait la rosée amère de ses yeux sur sa chair prostituée aux sept péchés et sur les rêves obscènes enfantés par l'ivresse. »

En dehors de quelques mésaventures humiliantes, mais souvent amusantes, la triste

passion du poète n'avait eu avant son mariage, aucune conséquence fâcheuse.

« Un beau, ou plutôt un vilain petit jour, écrit-il dans les *Confessions*, comme j'étais rentré subrepticement dans ma chambre, séparée par un vestibule de celle de ma mère, puis couché à l'effet de goûter une heure ou deux d'un repos injuste, bien que mérité philanthropiquement, je dormais à poings fermés, lorsque, vers neuf heures, heure à laquelle je devais faire mes préparatifs de départ pour le bureau : toilette, bouillon ou chocolat, maman entra dans ma chambre comme elle avait coutume pour me réveiller. Elle poussa une grande exclamation qui se sentait pourtant d'une envie de rire et me dit (le bruit de la porte en s'ouvrant, puis son exclamation m'avaient réveillé) :

— Pour Dieu, Paul, comme te voilà. Tu t'es au moins grisé encore hier soir !

« Encore » me blessa. Je répondis acrimonieusement :

— Pourquoi dire encore ? Je ne me grise jamais et hier encore moins que jamais. J'ai dîné hier dans la famille de mon vieux camarade un tel, où je n'ai bu que de l'eau rougie et du café sans cognac après le dessert et je suis rentré un peu tard parce que c'est très loin d'ici chez eux, mais je me suis couché très tranquillement, tu peux le voir.

Maman ne répondit pas un mot, mais, allant

décrocher à l'espagnolette d'une des deux fenêtres de ma chambre, un miroir à main, dont je me servais pour faire ma barbe, vint me le mettre sous les yeux :

« J'avais couché avec mon chapeau haut de forme... »

Comme il l'ajoute en conclusion de cette anecdote, il y aurait à raconter bien d'autres absurdités et pis, dues à cette horrible chose : la boisson.

Au sortir d'une soirée où il s'était attardé, il descendit les Champs-Élysées en devisant avec son ami Lepelletier, puis l'avenue du Bois, et tous deux allèrent s'attabler au Pré Catelan. Les genièvres succédant aux grogs, Verlaine ne tarda pas à se trouver dans un état d'excitation inquiétante. Entendit-il ou crut-il entendre un mot malsonnant autour de lui, — la clientèle était, ce soir-là, très nombreuse, — la violence qu'il manifestait sous l'influence de l'ivresse, se donna libre cours et une altercation éclata avec ses voisins. Lepelletier réussit à le calmer et à l'entraîner. Après avoir fait quelques pas, Verlaine voulut retourner pour boire encore ou pour reprendre la discussion. Redoutant également ces deux alternatives, son ami lui prit le bras pour le contraindre à le suivre. Devenu furieux, le poète dégaina sa canne armée et chercha à frapper son compagnon. Celui-ci para pendant quelques instants, puis escomptant le

manque d'équilibre consécutif aux trop nombreuses libations, se mit à fuir autour des arbres. Ses prévisions se réalisèrent, Verlaine accrocha son pardessus aux branches et tomba. Lepelletier, son agresseur relevé, confisqua l'instrument dangereux et l'aida à fuir les gardes du bois accourus pour mettre fin à cette scène sauvage.

Ses équipées après boire n'eurent point toujours une issue aussi heureuse. La patience de son entourage, mise souvent à terrible épreuve, se lassa un jour, et la plus terrible farce que lui joua l'alcool fut la rupture de son mariage.

L'union avec M^{lle} Mauté, la demi-sœur de Charles de Sivry, fut, a-t-on dit, l'événement le plus important de la vie de Verlaine; leur séparation ouvrit l'ère de ses malheurs et fut la préface de sa déchéance.

Comment le joyeux bohème, le noctambule impénitent, songea-t-il un jour à unir sa vie à celle d'une jeune fille de famille essentiellement bourgeoise? Il y eut dans cette détermination l'influence de deux sentiments bien distincts. Verlaine aima en sa fiancée la personnification de l'innocence qu'il rêvait sans avoir la force de l'atteindre, et la vie autre que son mariage l'obligerait à mener. Il y eut aussi, pour ce déshérité, un sentiment d'orgueil naïf. Ainsi, malgré

sa laideur physique, malgré son passé orageux,
une pure jeune fille pouvait l'aimer !

A vingt ans, un trouble nouveau
Sous le nom d'amoureuses flammes,
M'a fait trouver belles les femmes.
Elles ne m'ont pas trouvé beau.

Ce fut à la fois une explosion du sentimentalisme fougueux et une matérialisation des bonnes résolutions que ce mystique prenait toujours... après boire, un gage d'avenir calme, le port après l'orage.

Si sa passion fut sincère ? On ne saurait en douter après la lecture des bonnes chansons écrites pour elle. « C'est un bouquet de fiançailles à parfumer une corbeille de nocces ; le vers lui-même se fait plus prudent pour ne pas effrayer la jeune fille (1). »

Un vaste et tendre
Apaisement
Semble descendre
Du firmament.
Que l'astre irise.
C'est l'heure exquise.

Simplement, presque naïvement, il chante

(1) CH. MORICE.

son triomphe heureux, ses rêves d'avenir ou ses impatiences :

Isolés dans l'amour ainsi qu'en un bois noir,
Nos deux cœurs exhalant leur tendresse paisible
Seront deux rossignols qui chantent dans le soir.

Et ailleurs :

Le foyer, la lueur étroite de la lampe,
La rêverie avec le doigt appuyé sur la tempe,
Et les yeux se perdant parmi les yeux aimés.
L'heure du thé fumant et des livres fermés.
La douceur de sentir la fin de la journée,
La fatigue charmante et l'attente adorée
De l'ombre nuptiale et de la douce nuit.
Oh ! tout cela, mon rêve attendu le poursuit
Sans relâche à travers toutes remises vaines,
Impatient des mois et furieux des semaines.

La fatalité, en effet, sembla se jouer des deux amoureux. M^{lle} Mauté, atteinte de la variole, dut attendre la fin de cette longue maladie avant de pouvoir fixer la date du mariage. Mais à peine la jeune fille rétablie, sa mère qui s'était contagionnée en la soignant s'alita à son tour, nouvelle remise. Au moment où, enfin, il allait goûter les joies de l'hyménée, la guerre éclata et la veille du jour tant attendu un ordre de mobilisation appelait sous les drapeaux la classe de 1864, à laquelle appartenait Verlaine.

Jusqu'au dernier moment, on redouta une opposition de l'officier de l'état-civil qui ne pouvait légalement enregistrer le mariage d'un homme dépendant de l'autorité militaire. Il n'en fut heureusement rien. Le poète obtint même d'être versé dans la garde nationale.

Ainsi se passèrent les années terribles, près de l'épouse aimée, dans le calme monotone de la vie de bureau. Verlaine n'avait rien, du reste, d'un belligérant farouche et son patriotisme se contenta des gardes sur les remparts alternant avec les tièdes soirées au coin du feu.

Quand vinrent les heures troublées de la Commune, quand le gouvernement eut quitté Paris et qu'il fallut choisir entre la révolution et Versailles, Verlaine fut un des rares employés qui continua son service à l'hôtel de ville, trop enveloppé dans son bien-être pour prendre une décision qui pût le modifier. En sa qualité de littérateur sans doute, il eut le très grand honneur d'être nommé chef du bureau de la presse. Tout autre se fût ému de cette mise en vedette dangereuse, mais sans souci du lendemain et des représailles possibles, le poète signala ponctuellement de son crayon bleu les articles défavorables à la Révolution.

Et jusqu'au jour de la répression, jusqu'à la minute où l'on apprit l'entrée des Versaillais, en employé studieux, il crayonna, copia, colla les extraits de la presse. « Mais alors, il eut vrai-

ment peur, une peur bête, atroce, implacable », il ne songea même pas à défendre sa femme ou à protéger sa fuite, il demeura chez lui, et quand Lepelletier, pris entre deux feux, monta se réfugier chez lui, il trouva Verlaine caché dans le cabinet de toilette (SÉCHÉ-BERTAUT).

Il avait passé la journée de la veille dans ce réduit obscur, affolé par la canonnade. Mais il cherchait cependant à y attirer la petite bonne, pour la rassurer, disait-il, pour se rassurer aussi, sans doute. A deux on est plus brave !

Le pauvre Verlaine était si effrayé, qu'après un repas expédié à la diable, il ne voulut jamais consentir à monter sur le balcon pour contempler la magnificence hideuse de l'incendie de Paris. Un spectacle d'empereur romain.

... On ne put le faire renoncer à ces deux idées tenaces : éviter de voir l'horreur de l'incendie et... reconforter la bonne.

La poudrière du Luxembourg éclata au moment où nous venions de nous asseoir pour le déjeuner. Ce fut une secousse violente dans tout le quartier. Les vitres tremblèrent et la vaisselle s'entre-choqua sur la table.

— Ah ! s'écria Verlaine, voilà le Panthéon qui va tomber dans mon assiette.

Et il s'enfuit derechef dans le cabinet noir.

Par moments, en geignant, Verlaine s'informait de sa mère, de sa femme aussi. Il disait qu'il était un misérable de rester là, bien à l'abri

et qu'il devrait sortir s'informer de ce qu'étaient devenues les deux femmes.

Mais là se borna toute velléité de dévouement et il attendit chez lui leur retour.

Par la suite, se croyant compromis pour avoir servi la Commune, il quitta son appartement de la rue du Cardinal-Lemoine pour se réfugier près de ses beaux-parents. Il saisit le prétexte de sa sécurité pour rompre avec le bureau, trop heureux de reprendre en toute liberté la vie de bohème oisif et de beuveries littéraires.

Depuis longtemps, les fermes résolutions des bonnes chansons s'étaient envolées. Pendant les gardes sur le rempart, « des habitudes de jeux de bouchon, des pipes que l'on arrose de propos soldatesques, qu'on échange, puis qu'on retient », avaient fait succomber le pécheur repent, et l'harmonie de son intérieur en fut à jamais troublée.

« Oh ! la première querelle dans un jeune ménage, date mémorable et souvent fatale !

« Elle vint à propos d'une rentrée des plus avinées ou des plus absinthées des remparts. Ma femme éclata en sanglots, puis en reproches. Ça aussi c'en était trop, et je me fâchai à mon tour. »

Sa femme se réfugia chez sa mère où il l'alla chercher sans même prendre le temps de la réflexion. Quelque peu excité sans doute par de nouvelles libations, il provoqua « la seconde

scène » et administra « la première claque ».

« Dieu vous préserve d'entamer l'une et l'autre, je devais, de par la logique même et la loi morale et physique de la vitesse acquise, regretter ma double initiative dans ce cas de conscience. »

La vie de paresse et de beuverie qu'il mena cyniquement dès qu'il se fut affranchi de ses fonctions à l'hôtel de ville contribuèrent encore à lui aliéner la sympathie de son entourage.

III

Cependant « tout alla cahin-caha dans ce ménage jusqu'à l'arrivée à Paris, en octobre 1871, d'Arthur Rimbaud, pour qui ma femme conçut tout de suite une jalousie absolument injuste « *alors* » dans le sens vilainement désobligeant qu'elle entendait. Il ne s'agissait en principe, non pas même d'une affection, d'une sympathie quelconque entre deux natures si différentes, celle du poète des Assis et la mienne, mais bien d'une admiration, d'un étonnement extrêmes en face d'un gamin de seize ans qui avait dès lors écrit des choses au-dessus de la littérature. » (Des *Confessions*.)

Rimbaud fut le mauvais génie de Verlaine.

Avant son arrivée, Verlaine avait annoncé la venue d'un grand poète. Devant ce « gavroche sinistre, ayant l'aspect d'un échappé de maison de correction, mince, pâle, dégingandé, pourvu

d'un appétit féroce et d'une soif inextinguible, avec cela froid, méprisant, cynique », les Mauté se sentirent en défiance et l'affection de Verlaine pour cet ambitieux sans vergogne et nullement aimable leur parut pour le moins inexplicable.

Plusieurs fois déjà, dans sa jeunesse, Verlaine avait éprouvé à l'endroit de ses camarades de ces « passions enthousiastes qui n'étaient pas seulement intellectuelles. Toutefois, ajoute-t-il lui-même, il est juste de dire que mes chutes se bornèrent à des enfantillages sensuels, mais sans rien d'absolument vilain. »

Bien qu'il se soit toujours défendu de toute déviation du sens moral à ce sujet, il est moins affirmatif à l'égard de Rimbaud. On pourrait même voir dans la restriction des confessions ou dans la poésie inspirée par la mort de l'auteur du *Bateau ivre* des demi-aveux. Quelle que soit la vérité, la famille Mauté força Verlaine à signifier son congé à Rimbaud.

Quelque temps après, celui-ci erra dans Paris, en quête d'aventure ou de gloire, puis un beau jour, soit fantaisie, soit désir de vengeance satanique, il suggéra au poète l'idée d'un voyage au loin sans prévenir qui que ce fût de leur projet.

Pour se donner un avant-goût des joies qu'ils escomptaient de cette école buissonnière, les deux gamins firent un faux départ et se trouvèrent un beau matin sur le quai d'Arras,

« Il était trop tôt pour se présenter chez les personnes que Verlaine connaissait; ils s'installèrent au buffet de la gare. Là, pour tuer le temps, ils s'offrirent mutuellement apéritifs sur apéritifs. Une fois gris, l'idée saugrenue leur vint de jouer un bon tour aux provinciaux assis auprès d'eux. Ils se mirent alors à se raconter leurs soi-disant exploits de malfaiteurs : assassinats, vols, viols de vieilles femmes, ils n'oublièrent aucun détail. Et, pour ajouter à la véracité de leur récit, ils échangèrent leurs impressions sur les pénitenciers dans lesquels ils étaient supposés avoir fait de fréquents séjours. Et comme tout cela était dit assez haut pour que chacun puisse entendre, les voyageurs attablés auprès d'eux ne tardèrent pas à manifester leur inquiétude. Évidemment, ils avaient affaire à deux criminels échappés de prison. Ils prévinrent les gendarmes qui prièrent les deux individus de les suivre.

« Ils sortirent, ajoute M. Lepelletier, au milieu des clignements d'yeux, des chuchotements, des mines effarées et la légende courait bientôt sur le quai et de là se répandait dans la ville qu'on venait d'arrêter deux célèbres assassins. Peu s'en fallut qu'on ne donnât des détails circonstanciés sur l'âge, le sexe, la situation de leurs victimes et les dimensions des blessures qu'ils avaient faites.

« Conduits à l'hôtel de ville, on procéda à l'interrogatoire des suspects. Rimbaud, en pré-

sence du procureur de la République, reprit son aspect d'enfant et se mit à pleurnicher. Verlaine, interrogé ensuite, confirma les dénégations de son ami et comme le procureur commençait à s'excuser, reconnaissant l'erreur des gendarmes, le poète, dont ne s'était pas encore calmée l'excitation des apéritifs, éleva la voix. Il menaça le procureur. Il déclara avec des regards terribles, lancés au personnel judiciaire estomaqué, qu'en présence de son arrestation arbitraire, et il accentuait arbitraire, à la façon des traîtres de mélodrame, roulant les « r », dans un tremblement expressif, il allait faire du bruit dans la presse, agiter ses amis républicains qui ne laisseraient point passer cette séquestration de deux camarades, citoyens paisibles, honorables, n'ayant pas l'ombre d'un casier judiciaire. Puis, il ajouta qu'il était né à Metz, qu'il avait à opter entre la France et l'Allemagne et qu'en conséquence des procédés violents dont usaient les agents français, il était sur le point de se mettre sous la protection des gendarmes allemands qui, eux, n'arrêtaient que les coquins. »

Tant et si bien que le procureur ordonna aux gendarmes d'embarquer les deux amis pour Paris au premier train (1).

Mis en goût par ces brillants débuts, ils parti-

(1) SÉCHÉ et BERTAUT.

rent de suite de la gare du Nord pour la Belgique et pour l'Angleterre où ils firent un assez long séjour. Cette fugue fut le prétexte dont s'empara la famille Mauté pour obtenir la solution légale de ce mariage malheureux.

Pendant son séjour à Londres, sous l'inspiration de la tristesse que lui causait cette détermination, il écrivit les *Romances sans paroles*. Comme il s'éteint au sombre des brumes bruxelloises ou londoniennes, le sourire ensoleillé du livret de noce. Il n'y a pourtant entre ces deux livres que la vie (Ch. MORICE.) Avec le même abandon qu'il avait chanté sa joie, il laisse pleurer sa profonde et amère douleur, sur son amour jeté à terre, sur son rêve écroulé.

Je ne suis pas consolé,
Bien que mon cœur s'en soit allé.
Et mon cœur, mon cœur trop sensible
Dit à mon âme : Est-il possible ?
Est-il possible, le fut-il,
Ce dur exil, ce triste exil.

Ailleurs, il se plaint et s'excuse tout à la fois.

Vous n'avez pas eu toute patience
Cela se comprend par malheur du reste
Vous êtes si jeune et l'insouciance
C'est le mot amer de l'âge céleste.

Devant ce découragement attristé, devant surtout l'effondrement de toute une vie, causé

par cette détermination extrême, devant la déchéance progressive du poète dès ce moment, on se prend à regretter que M^{me} Verlaine n'eût pas été plus mère que femme pour cet enfant fantasque et que l'orgueil inspiré par l'œuvre sublime de l'écrivain ne lui ait pas masqué les défauts, même grossiers, de l'homme. Mais la grandeur d'âme, l'oubli de soi n'existent guère dans les affaires passionnelles et c'est l'amour-propre blessé et l'égoïsme exaspéré qui aigrissent toujours les querelles entre époux.

Il semble que Verlaine ait alors pressenti l'avenir, tant est profonde la mélancolie qui se dégage des romances sans paroles. Même quand il abandonne le sujet qui occupe tout son esprit pour tracer quelque esquisse bruxelloise ou londonienne ou pour formuler toute autre inspiration, une tristesse sincère, et non plus seulement de mot, plane comme un lourd nuage assombrissant chaque vers. L'ariette célèbre qui en est retirée résume d'une façon colorée cette impression générale.

Il pleure dans mon cœur,
Comme il pleut sur la ville.
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur.
O bruit doux de la pluie,
Par terre et sur les toits.
Pour un cœur qui s'ennuie,
O le chant de la pluie !

Après quelques semaines, Rimbaud, satisfait sans doute du résultat obtenu, trop pratique pour s'embarrasser d'un sentimentalisme contraire à son caractère, quitta le poète pour se lancer dans quelque affaire commerciale. Verlaine, complètement isolé, désarmé par toute la série des événements qui l'accablaient, se trouva dans un état nerveux dont il s'exagéra l'importance. Il télégraphia à sa mère, à Rimbaud, à sa femme même de venir assister à ses derniers moments. Les deux premiers accoururent et leur présence suffit à lui rendre rapidement la santé.

Il resta cependant dans un état de nervosisme extrême. Cet impulsif, se heurtant à la décision inébranlable de la famille Mauté, resta, moralement, un malade. Pour faciliter un rapprochement, il partit seul pour la Belgique, tenta des démarches auprès de sa femme, fit intervenir Victor Hugo et son ami Lepelletier, mais tout cela maladroitement, en posant des conditions afin de ménager son orgueil ridicule. Il ne fut pas plus heureux que précédemment.

Dépité, il afficha davantage sa liaison avec Rimbaud, repartit pour l'Angleterre où il se trouva obligé de donner des leçons de français pour vivre. Brusquement, la date du jugement approchant, il quitta à nouveau Londres et son ami. De Belgique, il tenta encore auprès de sa femme la suprême ressource de la supplication,

réclama l'intercession de sa mère, et dans un accès de désespoir, avant même d'avoir la réponse de celle-ci, écrivit à Rimbaud de le rejoindre. Celui-ci accourut et, quelques jours après, sa mère arriva. Le lendemain eut lieu la scène qui sépara définitivement les deux amis et mena Verlaine en prison.

IV

Quel en fut le motif? Sans doute, bien futile, étant donné l'état d'exaspération du poète. Rimbaud réclama-t-il de l'argent que Verlaine ne put ou ne voulut lui donner? Fut-il simplement lassé des sautes brusques d'humeur de son ami? Il lui déclara en tout cas qu'il partait. Voici comment Verlaine raconta plus tard cette tragédie, car c'en fut une, pour le poète.

« Je nous revois encore à Bruxelles dans cet hôtel borgne de la rue Pacheco, où nous étions descendus. J'étais assis sur le pied du lit, lui debout près de la porte, croisant les bras et me défiant par toute son attitude. Oh ! la méchanceté, la flamme cruelle de ses yeux d'archange damné ! Je lui avais tout dit pour qu'il restât avec moi. Mais il voulait partir et je sentais que rien ne le ferait revenir sur sa décision.

« Ma pauvre mère, accourue de Paris pour

tenter de me ramener près de ma femme et de mon fils, était là aussi. Elle voyait que j'étais hors de moi et sans rien dire, pour me calmer, elle me posa la main sur l'épaule pour me contenir.

« Nous restons peut-être cinq minutes immobiles, Rimbaud et moi. A la fin, Rimbaud se détourne : « Je m'en vais », dit-il. Et gagnant le couloir, il descendit l'escalier quatre à quatre. J'écoutais les marches craquer sous ses bonds, je voyais rouge, il me semblait qu'il emportait ma cervelle et mon cœur.

« Quand je ne l'entendis plus, ce fut comme une tempête en moi. Je me dis, dussé-je le reprendre de force, il fallait le rattraper et l'enfermer dans la chambre. Je me dressai et je courus vers la porte, ma mère voulut me barrer le passage. « Paul, supplia-t-elle, tu es fou, pense aux tiens... » Mais la colère m'emportait. Je la bousculai en criant je ne sais quelle injure. Comme elle essayait de me retenir encore, je l'écartai d'un mouvement si brusque qu'elle se cogna le front contre le chambranle. Ah ! je sais bien que tout cela paraît bien sauvage, mais j'avais perdu la tête, j'aurais tout tué pour revoir Rimbaud.

« Je dégringolai l'escalier. Dans la rue, je vis Rimbaud qui suivait le trottoir vers le jardin botanique. Il marchait lentement et avait l'air indécis, je le rattrape et je lui dis :

« — Il faut que tu reviennes ou prends garde, cela va tourner mal !

« — Fous-moi la paix, me répondit-il, sans me regarder.

« Alors je me sens comme fou. Je me dis qu'il n'y a plus qu'à le tuer.

« Je prends le revolver que je portais toujours dans ma poche et je tire deux fois. Rimbaud tomba, des gens me saisirent. Et voilà !... »

L'attentat était flagrant. Verlaine fut arrêté et incarcéré de suite; l'enquête à Paris ne lui fut pas favorable. Les racontars des voisins changèrent les simples querelles de ménage en scènes d'une violence inouïe; la famille Mauté le chargea encore de l'accusation d'homosexualité. Par suite de tout ce malheureux concours de circonstances, il fut condamné au maximum de la peine : deux ans de prison. Il pleura comme un enfant.

A peine était-il transféré à la maison d'arrêt de Mons que le jugement de séparation lui fut signifié. Ce fut un écroulement, car malgré l'absurdité de cet espoir, il escomptait encore le pardon, et le recommencement du bonheur perdu.

Paria sans famille, abandonné de tous ses amis, sauf pourtant Lepelletier, il se tourna vers Dieu, suprême ressource des désespoirs absolus. Cette crise de mysticisme prit l'allure d'une conversion; il se fit instruire à nouveau dans la reli-

gion catholique et, pour occuper la longueur des journées de cellule, il écrivit *Sagesse*, son chef-d'œuvre pour certains.

« C'est là qu'apparaît, byzantine et peu orthodoxe, la Madone de Verlaine, siège de sagesse et source de pardon. Privée comme à souhait de tous les nimbes, usés par les peintres d'assomption, Madone grise et maigre, aux longues mains rapprochées, sans entre-croiser les doigts, aux yeux très baissés, le front ceint d'une rigide couronne. Quoique le geste soit un peu sec, c'est elle qui joint les mains du pénitent et baise les yeux éblouis des Choses (1). »

Sagesse fut l'expression prolongée du remords qui harcelait le poète après boire. Dans la solitude de la prison, devant les désastres accumulés, il pleure sur lui, sur un passé regretté, et un avenir assombri. La voix de l'ange qui accablait le Gestas d'invectives, devient la voix de Dieu offrant au pécheur repentant le refuge de sa miséricorde.

Nature infiniment tendre, il reporta avec simplicité son « amativité » sans emploi vers le seul objet qui peut la recevoir dans son isolement. Il aime encore, mais d'un amour purement spirituel, idéalisé, sublime. Mais il y a de la sensualité dans *Sagesse* comme il y a du mysticisme dans *Parallèlement*.

(1) Ch. MORICE.

Le mysticisme et l'érotisme ne sont qu'un seul et même sentiment différant seulement par l'opposition de leur but ; les extatiques aiment leur Dieu comme les amants leurs maîtresses et les érotiques font de la volupté le culte de quelque idéale féminité.

Il est donc logique de mettre l'un près de l'autre le livre du repentir et le livre de violence et de péché : *Sagesse* et *Parallèlement*. L'auteur lui-même inconscient, sans doute, de cette loi psychologique, les a rapprochés par les titres, désireux de les mettre en relief par leur contraste même. On ne saurait les séparer sans nuire à l'unité de l'œuvre de l'écrivain.

Dans un portrait de Verlaine vieillissant, très délicatement tracé, M. Fernand Gregh, cherche à accorder les contradictions apparentes de cette nature hybride : « Sa barbe rare, ses petits yeux bruns, son front énorme et plein de bosses, donnaient à Paul Verlaine l'aspect légendaire d'un vieux faune... D'un faune il n'avait pas seulement la figure, mais l'âme et à cette âme il dut avec ses désirs païens, tout son génie libertin et mélancolique. Le faune, humain par son torse et dieu par l'immortalité, est animal par ses sabots de chèvre... Verlaine fut un faune chrétien semblable à ces satyres d'Anatole France, sauvages et joyeux enfants du paganisme, qui survécurent à la mort du grand Pan et qui, touchés de la grâce, se firent

baptiser et sacrifièrent au Dieu nouveau. »

L'image est jolie, la réalité plus simple. Ni Dieu, ni bête, Verlaine est simplement un homme.

S'il émeut délicieusement, c'est qu'il éprouva d'une façon intense toute humaine sensation. Elle inspira toute sa poésie comme elle fut dans la vie sa seule règle de conduite.

Son mysticisme comme son érotisme, sa mélancolie ou sa gaieté, ne sont que des formes d'un sensualisme délicat, raffiné et jamais trivial, aussi son œuvre n'est-elle pas immorale. Le poète « laisse fleurir toute la vie » et jamais elle n'aura eu plus audacieuse, plus naturelle, plus généreuse floraison ». (Ch. MORICE.)

Dans les pastels les plus réalistes ou les sonnets les plus saphiques, il sait trouver le détail charmant, le geste frais et joli, plus voluptueux même que la thèse, un rien si naturel, si gracieux que le moraliste le plus sévère ne peut s'empêcher d'admirer.

.
Et l'enfant pendant ce temps recense
Sur ses doigts mignons les valse promises
Et rose, sourit avec innocence.

Ce réalisme était osé, mais il n'a rien d'immoral car « la réelle immoralité c'est la tristesse et le découragement de vivre. Ceux-là seuls sont des livres indécents dont les lecteurs se sentent

l'âme appesantie par un dégoût de jouir de leurs naturelles facultés physiques ou spirituelles, la misère, la tristesse, la maladie, la mort, voilà tout le mal ! »

Cette psychologie compliquée ne pouvait lui servir d'excuse vis-à-vis de l'Église, et malgré *Sagesse*, Verlaine fut condamné.

Las ! je suis à l'Index et dans les dédicaces
Me voici Paul V... tout court.

« Le Gestas de *Sagesse* après avoir heurté de son bâton la porte du confessionnal dans son désir de se réconcilier avec Dieu, chassé par un Suisse rustaud, se perdit sans espoir de retour dans un dédale inextricable de ruelles, d'impasses, de venelles, qui entouraient le temple du Seigneur. » (Anatole FRANCE.)

Au sortir de la prison de Mons, le poète éprouva le besoin légitime de se recueillir, il passa quelques mois à Fampoux, pendant lesquels il compléta *Parallèlement*, composé à la prison de Mons, en même temps que *Sagesse*. Pour vivre, il accepta d'être professeur au collège de Rethel, il édifia ses collègues ecclésiastiques par sa piété et sa bonne tenue.

Sa terrible amativité lui fit oublier à nouveau ses bonnes résolutions. Il se prit, pour un de ses élèves, Lucien Letinois, d'une de ces passions violentes « où se mêlaient en une étrange mixture,

tous les sentiments qui peuplaient son âme; amour du beau, tendresse inemployée, ardente imagination, sens de la paternité et même religiosité sensuelle ».

Quand Letinois eut terminé ses études secondaires, Verlaine le suivit dans sa famille, le père du jeune homme, paysan madré, flairant en Verlaine une proie facile, résolut d'exploiter les sentiments étranges du poète, sans chercher à les comprendre. Il lui fit acquérir, en son nom personnel et avec la participation de M^{me} Verlaine, le domaine de Juniville. Pris d'une frénésie bucolique, Verlaine se laissa bercer par le calme de la campagne, regardant le soleil se jouer parmi la feuillée, fumant, rimant parfois, mais ne s'occupant jamais de labour ni de semailles, et empêchant même son jeune ami de vaquer aux besognes matérielles. Las bientôt de cette vie sans aventure, harcelé de demandes d'argent, sous prétexte d'enrichir cette terre ingrate, le poète chemineau s'enfuit de Juniville un beau jour avec Letinois, comme il s'était enfui de Paris avec Rimbaud.

Il repartit pour Londres, puis revint se réfugier chez sa mère et, résolu à vivre de sa plume, il chercha un éditeur pour *Sagesse*. Après maintes démarches, un seul libraire, Victor Palmé, consentit à tenter l'aventure. Malgré les services de presse et les visites aux critiques, le recueil resta invendu.

Par son ami Lepelletier, il réussit à entrer au *Rappel* où il publia une série de croquis parisiens rassemblés plus tard sous le titre des *Mémoires d'un veuf*.

L'adversité n'avait point encore désarmé. Letinois qui ne l'avait pas quitté, malgré ses déboires, fut atteint d'une fièvre typhoïde qui l'emporta en trois jours. Verlaine en conçut une profonde douleur et puisa dans son chagrin le sujet de nouvelles inspirations, *Jadis et Naguère*.

Le père Letinois profita du désarroi du poète pour vendre Juniville et il se libéra envers lui en lui cédant une petite propriété de trois mille francs environ.

Verlaine, pour oublier ses soucis et son chagrin, se laissa glisser dans la débauche la plus désordonnée, tant, à la fin, que sa mère résolut de se séparer de lui. A l'annonce de cette mesure, il partit pour Coulomnes où elle résidait. Emporté par sa violence impulsive, excité peut-être par la boisson, il se laissa aller à une scène regrettable rappelant celle de Bruxelles, et il leva la main sur cette mère qu'il aimait pourtant tendrement.

Grâce à l'initiative trop zélée d'un tiers, cet incident le mena encore en correctionnelle, mais il s'en tira avec un mois de prison qu'il purgea à Vouziers.

V

Verlaine en sortit plus esseulé que jamais et définitivement ruiné. Par surcroît, la maladie vint assombrir encore le tableau. A la suite d'une série de crises de rhumatisme aigu, il avait une ankylose du genou, et par périodes souffrait cruellement. Une gastrite chronique provoquée par les trop nombreuses libations du passé orageux se déclara, et Verlaine, déprimé, hors d'état de gagner sa vie, commença à errer d'hôpital en hôpital. Tour à tour Broussais, Tenon, Cochin, Saint-Louis, Labrousse, lui servirent d'abris transitoires, mais nécessaires. Entre temps, il habitait dans un quelconque taudis, près du chemin de fer de Vincennes ou rue du Cardinal-Lemoine.

« Verlaine, à l'hôpital, prend un aspect de patriarche. Drapé dans sa large houppelande bleue, coiffé d'un bonnet de laine qu'il portait

comme les doges de Venise leur tiare, il brandissait sa canne, pareille à un sceptre pastoral, au-dessus du troupeau plaintif des éclopés et des incurables. »

Il supporta courageusement toutes ses misères et réussit à y trouver quelques distractions, s'amusant des mille incidents quotidiens, de cette vie monotone, appels de cloche, potins de la salle commune, ou souffrant comme un enfant des vexations d'un voisin grincheux.

Peu à peu, sa renommée littéraire grandissant, la vie y fut pour lui plus large et plus facile. Il obtint un jour un lit à l'hôpital d'Aix et un permis de Lepelletier pour s'y rendre.

Le soir de son arrivée, il ne trouva rien de mieux, vers les dix heures, que de faire une apparition dans le café-concert de la ville. Puis il songea à s'aller coucher. Il entra dans un hôtel et demanda une chambre. On lui répond qu'il n'y en a pas. Se souciant fort peu de cette réponse, il monte l'escalier, sans doute pour s'assurer du fait ? Mais lorsqu'il descend, on l'arrête, on lui demande d'où il vient, on le soupçonne de vol et on va chercher la police.

— Madame, dit-il au commissaire, en désignant la patronne de l'hôtel, est sans doute habituée à des hôtes illustres. Je ne suis pas la reine d'Angleterre, ni le roi de Grèce, ni le général Boulanger. Cependant, vous admettez, Monsieur le commissaire, que j'ai le droit, moi

qui ne suis pas non plus le Fils de l'Homme, à reposer ma tête quelque part sur cette terre qui n'est pas encore le royaume des cieux.

— Avez-vous des papiers ?

— Voici.

— Très bien, mais madame vous soupçonne d'être monté malgré qu'elle vous eût dit qu'il n'y avait pas de chambre disponible.

— Pour emporter le mobilier ?

— Quelque chose comme cela.

— Ah bah !

Et, défaisant sa jaquette :

— Voyez, monsieur, vide Thomas, videz mes poches.

— Sufficit, répond le commissaire de police, homme d'esprit. Vous êtes recommandé à M. le Docteur X..., allons chez lui.

Et en racontant cette mésaventure, le pauvre Lilian se montra presque fier d'avoir été pris pour un mauvais garçon comme Villon (1).

Malgré les éclats de cette gaité factice, la tristesse de ses dernières années l'assombrit souvent, on retrouve dans ses vers la douce plainte, et la mélancolie des romances sans paroles.

L'ennui de vivre avec les gens et dans les choses
Fait souvent ma parole et mon regard moroses.

(1) SÉCHÉ et BERTAUT.

Pour fuir la solitude qui l'accablait, il partageait son amativité entre deux mégères qui semblaient rivaliser d'émulation pour le tromper et lui rendre la vie insupportable.

Gueuse inepte, lâche bourreau,
Horrible, horrible, horrible femme.

Un soir Rette le trouva accoudé sur le pont Saint-Michel : « Je m'ennuie ! je m'ennuie !... j'étais en train de délibérer si je ne ferais pas bien de me jeter dans la Seine. » Son ami l'emmena dîner avec quelques amis. Clopin-clopant, il arriva au restaurant, au bras de Rette, alors que tous les autres étaient déjà attablés. Verlainne restait toujours morose et silencieux. Pour le dérider, Rette récita au dessert son *Colloque sentimental*. Après un premier geste de protestation, le poète se laissa aller à une joie d'enfant. « Encore, encore, s'écria-t-il, et il demanda la dernière pièce de *Sagesse*.

Quant Rette eut terminé, il se tourna vers les autres convives, et, avec un geste de gamin, il s'écria : « Voilà ! » voulant dire, ajoute son biographe : « Vous m'avez invité à souper, Rette a payé mon écot, nous sommes quittes. »

VI

Il écrivit des conférences qu'il donna en Angleterre, en Hollande, et en France même. Il en retira quelque ressource vite absorbée par Philomène ou Eugénie Krantz.

A 51 ans, la mort vint mettre un terme à cette longue agonie, il mourut seul, comme il avait vécu, entre les bras d'Eugénie Krantz. Ses amis et son fils furent prévenus trop tard pour l'entourer dans ses derniers moments.

... « Paul Verlaine a souffert dans son corps malade et dans son cœur douloureux ! dit François Coppée. Hélas ! comme l'enfant, il était sans défense aucune et la vie l'a souvent et cruellement blessé, mais la souffrance est la raison du génie, et ce mot peut être prononcé en parlant de Verlaine, car son nom éveillera toujours le souvenir d'une poésie absolument nouvelle et qui a pris dans les lettres françaises l'importance d'une découverte.

Il a créé une poésie qui est bien à lui seul, une inspiration à la fois subtile et naïve, où il nous a dit toutes ses ardeurs, toutes ses fautes, tous ses remords, toutes ses tendresses, tous ses rêves et nous a montré son âme si troublée et si ingénue... »

Verlaine n'était pas un « Saturnien », une victime de la fatalité.

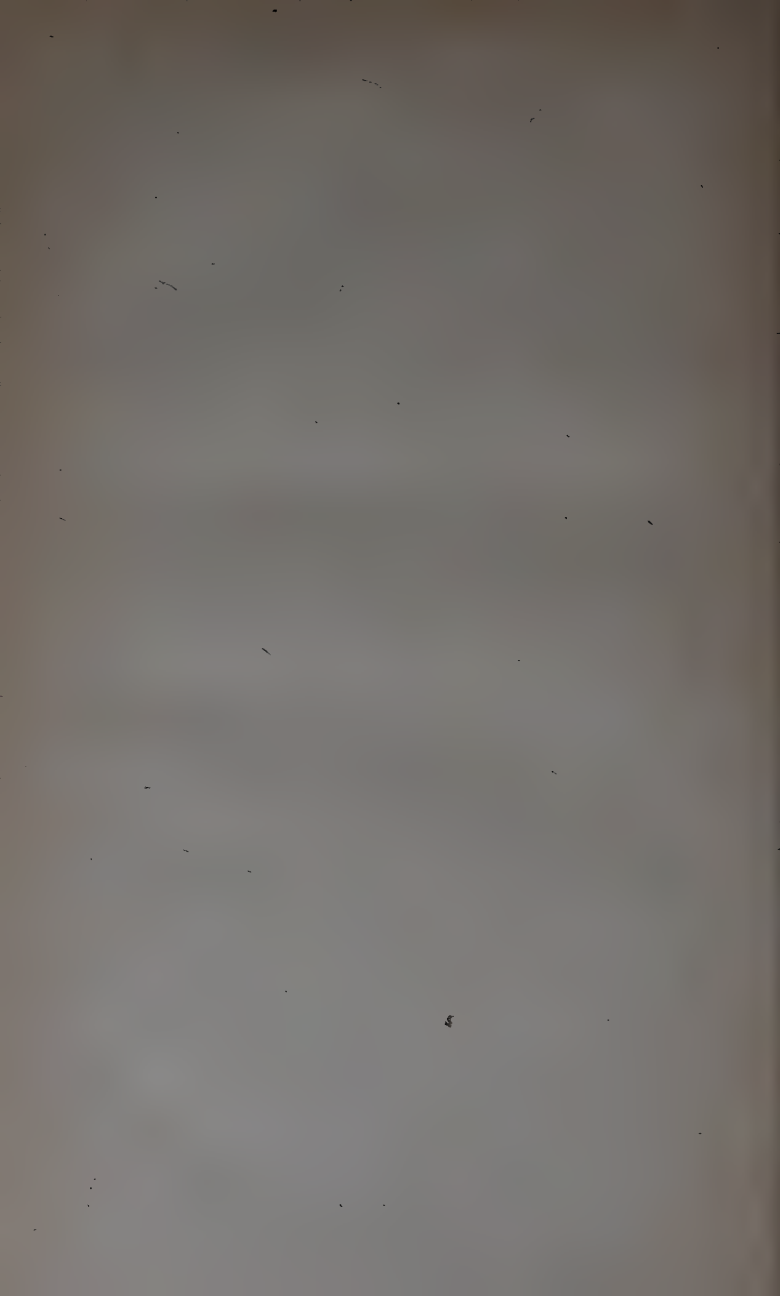
Suis-je né trop tôt ou trop tard ?
Qu'est-ce que je fais en ce monde,
O vous tous ma peine est profonde.
Priez pour le pauvre Gaspard.

Son mauvais génie fut l'attrait invincible des distractions de la route, et, par suite, l'impossibilité où fut sa raison de suivre le chemin tracé par l'expérience du malheur.

Étant un paroxysme, le génie entraîne un déséquilibre des facultés mentales. Certaines d'entre elles démesurément cultivées, semblent étouffer la vigueur des autres qu'elles couvrent de leur ombre. La sensualité ou la sentimentalité qui fait vibrer l'âme des poètes au moindre souffle de la sensation, diminue l'action de la volonté raisonnante. Aussi deviennent-ils plus facilement que d'autres la proie de l'impulsion et la faiblesse de caractère peut en faire, ainsi que de Verlaine, des épaves ballotées au gré des événements ou de leur passion.

Faut-il les plaindre d'avoir vécu intensément et de s'être senti vivre? La vie est si plate et manquant de toute perspective enthousiaste quand l'étroit bon sens donne à tous les objets une valeur uniforme, qu'on se demande, malgré la tristesse de leur destinée, si on ne doit pas envier les Verlaine d'avoir vibré de toutes les sensations, de tous les sentiments gais ou sombres d'une vie si entièrement humaine.

ALFRED DE MUSSET



Si Musset se grisa de vin ce fut pour rendre plus complètes ses illusions amoureuses ou pour oublier ses déceptions. Il eût voulu l'Infini, le Sublime... « doubler ses facultés, presser un cœur et une intelligence sur son cœur et son intelligence. »

« Vouloir chercher dans la vie réelle des amours éternelles et absolues c'est la même chose que de chercher sur la place publique des femmes aussi belles que la Vénus, ou de vouloir que les rossignols chantent les symphonies de Beethoven. » Et il n'a trouvé qu'... « une comédie sourde et basse où tout se chuchote et se travaille avec des regards obliques, où tout est petit, élégant et difforme, comme ces monstres de porcelaine qu'on apporte de Chine; dérision lamentable de ce qu'il y a de beau et de laid, de divin et d'inférieur au monde; ombre sans corps, squelette de tout ce que Dieu a fait. »

Sa muse c'est la Féminité idéale et de la trouver « de terre faite par un potier », il pleure parfois son rêve et cherche trop souvent à l'oublier.

Meurtri dans ses envolées sentimentales, le poète se réfugia dans l'Illusion. Attiré par le souvenir confus d'une sorte d'apaisement, il chercha d'abord dans l'ivresse le ciel inaccessible, puis l'oubli. Ce furent les dîners des Muses et plus tard l'anéantissement de l'absinthe.

« Alfred de Musset, écrit Arsène Houssaye, nous disait un soir dans les coulisses du Théâtre-Français, devant M^{lles} Rachel et Brohan, qui lui reprochaient de fuir leur compagnie pour des aventures et des aventurières indignes de lui : « Votre sagesse me jette un froid, si je trouve à souper des créatures qui ne sont encore que des femmes, parce que l'habit fait le moine, c'est qu'elles me mettent sur le chemin de mes visions. Tandis que vous restez attachées au

monde comme des chiens à leur niche, moi, je prends mon billet pour des mondes inaccessibles. La coupe vous donne une ivresse blanche, elle me donne à moi une ivresse rouge. Non seulement je parcours les mondes évanouis où je me fais un cortège de toutes les Cléopâtre et de toutes les Imperia, mais je parcours aussi tous les mondes futurs dans les horizons radieux de l'avenir, je me crée des royautes inouïes avec une cour de femmes adorables, émaillées de Lucrèce et de Messaline. Écoutez bien, la question, quand on est poète, n'est pas de vivre comme un bourgeois, croyez-vous que je tiens à une épitaphe comme celle que j'ai lue hier au Père Lachaise, où j'étais allé pour rire un peu : « Bon fils, bon époux, bon citoyen, regrets éternels de sa mère, de sa femme, et de sa patrie. »

« Tout homme, continue Houssaye, est doué d'une passion irrésistible qu'on pourrait appeler la soif de l'Infini pour parer la marchandise. Il en est qui cherchent l'ivresse dans le vin comme Noé, d'autres dans la femme comme Salomon. Ne voyez pas là un appétit purement humain ou purement charnel, ce n'est que le point de départ, l'ivresse du vin ou l'ivresse de l'amour, d'une aspiration plus haute. Si nos passions étaient circonscrites dans l'atmosphère terrestre, tout homme s'emprisonnerait avec elles, mais elles nous entraînent toujours vers un monde extra-humain. Les griseries du vin et les grise-

ries de la femme sont la porte ouverte aux destinées entrevues, aux horizons d'or ou de pourpre qui nous promettent un lendemain. Voilà pourquoi les ivrognes ne pensent pas d'eux-mêmes tout le mal qu'ils entendent dire, je crois même qu'ils plaignent ces sages imperturbables, lesquels tiennent en eux la petite bête qui fait marcher la pendule; quelques esprits timorés, ceux-là qui veulent qu'on ne représente la femme qu'en buste ou qu'on ne peigne les poètes que sous une figure sacerdotale, s'effarouchent de voir les hommes illustres dans l'exercice de leurs passions. Ils ne savent pas que pour les grands esprits tout a sa moralité. »

Dans ce qu'il a appelé les « dîners des Muses » non sans une pointe d'ironie légère, l'ancien directeur de la Comédie-Française fit comprendre que Musset cherchait, dans le pétilllement du champagne et la compagnie des aventurières, l'illusion d'un idéal que la vie ne pouvait réaliser.

« Un soir, écrit-il, que j'avais donné au Théâtre Français *Il ne faut jurer de rien*, avec *Phèdre*, tout simplement pour qu'un billet de 500 francs fût offert à Musset comme droits d'auteur, il m'invita à souper aux Frères Provençaux. Je lui avais remis par avance les 500 francs, ce qui ne me coûtait rien et ce qui, pour lui, doublait le prix. Comme le marquis de Bellay et Roger de Beauvoir étaient dans mon cabinet, il les

invita, jugeant qu'ils étaient d'assez bonne maison pour ne pas le discréditer.

« ... Il nous donna rendez-vous à minuit. Pourquoi partait-il en avant ? Nous nous imaginions souper à quatre et nous perdre en paradoxes littéraires et mondains, aussi fûmes-nous quelque peu surpris de voir arriver cinq demoiselles inattendues. Le poète nous les présenta comme des femmes du monde rencontrées dans une réception officielle...

« ... Il faut dire tout de suite que ces cinq grandes dames ne venaient ni de la rue Taitbout, ni de la rue du Hasard. C'étaient des odalisques, sans sérail fixe, des comètes perdues, des étoiles filantes. Elles répondaient à l'appel de M^{me} de P. Celle-ci avait un salon ouvert au boulevard des Capucines, où ses jeunes amies venaient goûter au retour du Bois, véritable agence de mariages éphémères.

« En nous quittant, il avait passé boulevard des Capucines, et il nous était revenu avec les cinq femmes. « J'en ai pris cinq, dit-il, parce
« qu'il y en a toujours une qu'il faut mettre à
« la porte. » Toutes se récrièrent.

« Le souper fut très gai et admirablement décousu, Musset jetait des mots à tort et à travers, des mots d'un effroyable scepticisme... Les cinq soupeuses écoutaient Musset avec admiration. Quand il eut parlé pendant un quart d'heure, elles détachèrent les roses de leur

corsage et improvisèrent une couronne, que la plus perversie déposa sur le front du poète avec un baiser sonore. Il voulut d'abord jeter cette couronne, mais il la porta stoïquement comme l'eût fait Horace. « Après tout, dit-il, j'aime « mieux cela qu'une couronne d'épines ou une « couronne impériale. »

« Tout en parlant, en buvant, on finit par parler si haut qu'on ne s'entendait plus... Je ne sais qui rapatria les femmes, mais il fallut rapatrier Musset lui-même.

« Le lendemain, il fit mine d'avoir tout oublié et comme on lui demandait s'il s'était bien amusé au souper, il répondit : « Plus que vous, « car je n'y étais pas. »

Cette « recherche d'illusions », se doublait, il faut bien l'avouer, surtout au début de sa vie, d'une recherche de singularité, sorte de défi à la morale bourgeoise. Comment expliquer autrement, à moins d'une précocité invraisemblable, cette lettre qu'il écrivait à l'âge de dix-sept ans à son ami Fouché :

« Je m'ennuie et je suis triste et n'ai pas le courage de travailler... je ne sais si c'est l'ergoterie des commentateurs, la stupide manie des arrangeurs qui me dégoûte, mais je ne voudrais pas écrire ou je voudrais être Shakespeare ou Schiller. Je ne fais donc rien. Je sens que le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme qui a des passions vives, c'est de n'en point

avoir... Comment me laisse-t-on ici si longtemps. J'ai besoin d'un joli pied et d'une taille fine, j'ai besoin d'aimer, j'aimerais ma cousine qui est vieille et laide si elle n'était pédante et économe.

« ... Je n'ai plus le courage de rien penser, si je me trouvais en ce moment-ci à Paris, j'éteindrais ce qu'il me reste d'un peu noble dans le punch et dans la bière et je me sentirais soulagé. »

Il ne lui déplut pas de poser toute sa vie le personnage qu'il décrivit dans *La Confession d'un enfant du siècle*. Il le voulut en dehors de la loi commune, débauché, libertin par une sorte de révolte contre les règles d'une morale conventionnelle et il le fut. Il le voulut désespéré par la vie parce que « venu trop vieux dans un siècle trop jeune » et il chercha les raisons de l'être bien que, plus que tout autre, il ait été un amant passionné de l'existence.

« L'Enfant du Siècle », ce n'est point le Musset de Suzon ni le poète des Nuits, ce n'est point l'âme toute vibrante de passions, de tendresses, l'âme inquiète et tremblante de voir la réalité brutale effacer les jolies perspectives d'un rêve trop fragile. C'est la silhouette hautaine, derrière laquelle Musset dissimule par pudeur de ses sentiments intimes sa personnalité vraie. Comme toute son œuvre, le personnage que Musset posa est un mélange de fiction poétique et de réalité. Aussi faut-il se défier parfois de son témoignage.

Paul de Musset, qui laissa sur la vie de son

frère de précieux documents, raconte une hallucination que le poète aurait eue au cours d'une maladie grave :

« Nous étions assis un matin, la sœur Marcellin et moi près du lit de mon frère. Il paraissait calme et un peu abattu. Sa raison luttait contre le délire causé par l'insomnie et par un reste d'engorgement de poumons. Des visions passaient devant ses yeux, mais il se rendait compte de toutes ses sensations, et il m'interrogeait pour distinguer les objets réels des imaginaires. Guidé par mes réponses, il analysait son délire, l'observait avec curiosité, s'en amusait comme d'un spectacle et me décrivait les images qui se produisaient dans sa tête. Bientôt son cerveau composa des tableaux complets. Un de ces tableaux émouvants est resté gravé dans sa mémoire aussi bien que dans la mienne.

« Nous étions alors en mars. Le soleil donnait au milieu de la chambre sur la table de travail, pour le moment couverte de fioles. Malgré l'encombrement de cette table, le malade la revit dans l'état où il l'avait laissée le jour qu'il s'était alité, c'est-à-dire garnie de papiers et de livres avec l'écritoire et les plumes rangées, symétriques. Bientôt, quatre petits génies ailés s'emparèrent des volumes, des papiers, de l'écritoire, et après avoir fait table rase apportèrent les fioles et les médicaments dans l'ordre où ils étaient arrivés de chez le pharmacien. Quand

apparut la fameuse potion de Venise (1) dont le Dr G... avait permis l'emploi, le malade lui adressa un salut à l'italienne en murmurant : « C'est encore Pagello qui m'a sauvé. » Les autres médicaments prirent leur place et la vision se trouva d'accord avec la réalité pendant un temps très court. Du milieu de l'armée des fioles s'éleva une bouteille de champagne, garnie de son cachet de métal, elle était tristement portée sur une civière, par deux petits génies, qui prirent pour cette cérémonie une attitude recueillie et mélancolique. Le convoi se mit en marche par un sentier montant qui serpentait dans le lointain. Par un autre sentier descendait une carafe coiffée de son bouchon de cristal et couronnée de roses, elle glissa doucement sur la pente du sentier, tandis que les petits génies jetaient des fleurs sur son passage, et les fioles formant une double haie pour la recevoir lui cédèrent la place d'honneur.

Après cette entrée solennelle, la carafe ôtant sa couronne s'installa modestement sur la cheminée. Les génies effacèrent les traces de la

(1) La potion de Venise était ainsi composée :

Eau de cerise noire.....	1 once 2 grains.
Laudanum de Sydenham....	XX gouttes.
Eau de laurier cerise.....	XV —

La dose d'opium n'est certes pas suffisante pour justifier l'accusation d'opiomanie que certains ont porté sur Musset.

cérémonie, enlevèrent les fioles désormais inutiles pour laisser le poète en bonne santé à sa table de travail. Chaque volume, chaque papier revint à la place qu'il occupait la veille de la maladie, les plumes se rangèrent symétriquement auprès de l'écritoire, leur service étant fini, les génies s'éloignèrent, ils venaient de sortir quand le poète, passant l'inspection de la table, s'écria : « Cela n'est pas exact, il y
« avait de la poussière en plusieurs endroits
« et notamment sur l'écritoire en laque de
« Chine. »

« A peine avait-il exprimé ce juste sujet de plainte qu'il aperçut un petit homme, haut de trois pouces, et portant sur son dos, une fontaine de marchand de coco ambulant. Ce lilliputien se promena sur l'écritoire et sur les livres en tournant le robinet de sa fontaine d'où sortait une fine poussière, si bien qu'en peu d'instants, l'ordre désigné régna sur la table. »

L'arrangement, la mise en scène de cette hallucination n'a rien de la simplicité, du désordre, du peu de rapport avec la réalité qui accompagne ordinairement ce trouble mental. C'est bien l'exposition très vivante d'une idée, d'un remords qui tourmenta le poète durant son séjour au lit, l'esquisse d'un poème, si l'on peut dire, sur les causes de sa maladie.

L'apparition dans la forêt de Fontainebleau que rapporte George Sand, pour montrer que

Musset était sujet à des hallucinations, n'est que le thème poétique de la *Nuit de Décembre* :

Mais tout à coup j'ai vu dans la nuit sombre
Une forme glisser sans bruit,
Sur mon rideau j'ai vu passer une ombre,
Elle vient s'asseoir sur mon lit.
Qui donc est ce morne et pâle visage,
Sombre portrait vêtu de noir?
Que me veux-tu, triste oiseau de passage?
Est-ce un vain rêve, est-ce ma propre image,
Que j'aperçois dans ce miroir?

Le caractère de Musset ne saurait donc être tracé par ce qu'il nous en a confié dans ses écrits. Il y avait, nous allons le voir dans le poète de *Rolla* et des *Nuits*, autre chose que le débauché impénitent des confessions ou le libertin un peu pervers que l'on a cru découvrir dans ses lettres, ou expliquer par la très lointaine hérédité des Salviati.

Quoi qu'il en soit, cependant, recherche de l'oubli ou dandysme, Musset prit le goût des boissons alcooliques. Aux joyeux dîners des Muses succédèrent plus fréquentes les beuveries solitaires, et sa boisson favorite n'avait certes rien qui pût flatter le palais, c'était un mélange d'absinthe et de bière et c'est encore là une recherche de singularité, car « il n'y a pas entre la bière et l'eau comme excipient de l'absinthe une bien grande différence... ce ne sont pas les deux ou trois grammes d'alcool contenus dans

100 ou 150 grammes de bière qu'il ajoutait à son mélange qui pouvaient en augmenter sérieusement l'influence nocive... Il restait ensuite deux ou trois heures adossé à un canapé, fumant des cigares, et après avoir rêvassé au cours de cette longue fumerie, il se trouvait suffisamment fatigué pour dormir, ce qu'il paraît avoir surtout cherché. S'il n'eût que le souci du sommeil, il eût sans doute moins soigné la mise en scène, mais il faut voir dans cette histoire encore l'expression du maniérisme que comportait son tempérament ».

« Après ses chagrins, l'alcoolisme de Musset augmenta. Il n'y chercha pas l'excitation, moins encore l'inspiration, mais alors réellement une sorte d'anesthésie sensitivo-sensorielle. Il se traita comme un malade buvant par force comme s'il se fût agi d'un remède ordonné par le médecin. Dans ces circonstances, il buvait jusqu'à l'ivresse, jusqu'à l'anéantissement de la pensée. Il levait alors les yeux au ciel comme pour se dire adieu à lui-même, lors de ses amours avec M^{me} Allan, il but aussi pour se faire gâter par sa compagne; quand M^{me} Allan le contraignait, il buvait et, pour l'empêcher de boire, elle faisait ses volontés. » (VOIVENEL.)

L'excitation alcoolique n'était nullement nécessaire à l'inspiration de Musset, si l'on en juge d'après la façon dont fut composée et écrite *la Nuit de Mai*.

« Un soir de printemps, en revenant d'une promenade à pied, Alfred me récita les deux premiers couplets du dialogue entre la Muse et le poète. Il travailla sans interruption jusqu'au matin; lorsqu'il parut à déjeuner, je ne remarquais sur son visage aucune trace de fatigue, il avait comme Fantasio le mois de mai sur les joues, la Muse le possédait.

« Pendant la journée, il mena de front la conversation et le travail comme ces joueurs d'échecs qui jouent deux parties à la fois. Par moment, il nous quittait pour aller écrire une dizaine de vers et revenait causer encore. Mais, le soir, il retourna au travail comme à un rendez-vous d'amour. Il se fit servir un petit souper dans sa chambre. Volontiers, il eût demandé deux couverts, afin que la Muse eût une place marquée. Tous les flambeaux furent mis à contribution, et il alluma douze bougies... Au matin du second jour, le morceau étant achevé, la Muse s'envola. »

Un incident peut-être futile, échappant au biographe, avait mis le poète dans cette heureuse disposition d'esprit, où le travail intellectuel est si facile qu'il paraît couler de source, se produire sans le moindre effort. L'expression est si féconde alors, que tout effort en paraît supprimé. La réception préparée, le flacon de liqueurs, les flambeaux allumés ne sont que des moyens d'auto-suggestion analogues à ceux employés

par d'Annunzio qui ne peut recevoir l'inspiration que dans une chapelle élevée à la gloire de son génie ou l'odeur des pommes pourries que recherchait Schiller.

La mise en scène racontée par Paul de Musset pour préparer la visite de la Muse, n'est pas sans rapport avec le poème de la *Nuit de Mai*. Dans toute son œuvre, Alfred de Musset semble avoir une prédilection marquée pour la formule dialoguée du reste plus vivante. Dans la *Nuit de Mai*, il écoute la Muse et lui répond, dans la *Nuit de Décembre*, il converse avec son double; dans *Namouna*, il s'adresse au lecteur et répond à des objections supposées. Il est donc certain que la préparation d'une réception fictive, donnant un cadre à ce dialogue, pouvait l'aider puissamment dans son travail. Aussi faut-il se garder d'affirmer *a priori* que la visite des Muses n'était que des beuveries solitaires où Musset cherchait l'inspiration au fond des flacons disposés sur la table.

Bien loin de favoriser la production littéraire de Musset, l'alcool semble avoir, peu à peu, tari la source merveilleuse de l'idée, de l'harmonie et du verbe. Dans les dix dernières années de la vie du poète, l'inspiration se fit de plus en plus rare et, vers 1845, déjà Rachel le déclarait mort à la littérature.

II

Il est une ivresse cependant qui n'entraîne ni la paresse, ni la déchéance intellectuelle, une ivresse qui n'est pas comme l'autre une illusion : la griserie de l'amour. Laisse-t-elle un arrière-goût de déception amère, une langueur de tristesse esseulée ? C'est encore une excitation d'une autre forme de sensibilité. Aux images de triomphe, et de joie, s'ajoutent des souvenirs désillusionnés, ou même désespérés, ce sont les gris nécessaires qui harmonisent le tableau, les ombres qui mettent en relief des couleurs éclatantes. La sensibilité de l'homme aimant se double de toutes celles qu'il rencontre ou du moins croit rencontrer chez sa partenaire. C'est un sentiment personnel doublé du sentiment d'une autre. L'amour, c'est la plénitude de la puissance humaine puisqu'il a le pouvoir de créer le bonheur comme le chagrin ;

c'est l'emprise sur une âme qui palpite à l'unisson de la chair; c'est le point culminant où convergent toutes les passions humaines. L'amour, c'est la rêverie lasse à laquelle se promettent des lendemains même aux heures les plus tristes, c'est dans la solitude l'assaut des souvenirs tendres ou passionnés, joyeux ou sombres, c'est la palpitation en un seul être de toute l'âme de l'humanité, la synthèse de toute la sentimentalité. L'excitation de l'ivresse amoureuse ne s'éteint point dans l'anéantissement, comme dans les autres griseries, elle s'intensifie même quand se coordonnent les souvenirs des heures passionnées. Et chaque envolée d'amour comme un cri de triomphe fait résonner toute la harpe des sentiments, des rêves, des souvenirs, si bien que l'amour pour le poète, c'est à la fois la plus féconde source d'images et la plus vibrante des inspirations.

Musset dans l'amour voulut atteindre plus haut encore : l'idéal, l'absolu. Sa muse fut la femme, et il fut peut-être le plus fidèle des amants, car dans toutes les formes qu'étreignit sa passion il aima une formule, une parcelle de l'idéal féminin. Il aima George Sand pour son esprit, la sœur Marcellin pour son angélique dévouement, la princesse Belgiojoso pour sa beauté, Suzon pour sa pureté, M^{me} Gobert pour sa tendresse quasi-maternelle, Rachel, La Malibran et Garcia pour leur culture artistique, M^{me} Allan

pour son dévouement, et Louise Colet pour son audace, ou peut-être l'âpreté de son caractère. Toutes, il les aimait dévotement, éternellement, jalousement, parfois même sans aucune sensualité et près de toutes il souffrit de voir par quelque côté son idole tomber de son piédestal. Sa désillusion renouvelée, aigrissant les rapports quotidiens, aboutissait à une rupture douloureuse qu'il se reprochait comme une vilénie quand l'éloignement lui avait rendu moins sensible la cause vraie de sa souffrance, pour ne lui laisser voir que son idéal un peu terni, surtout, croyait-il alors, par les paroles cruelles et injustes que lui avait suggéré sa déception.

Entre ses liaisons, il eut des aventures multiples souvent très éphémères, mais même dans ces amours d'un jour, il y a encore une recherche d'infini : « O mon ami, lorsque vous serrez dans vos bras une belle et robuste femme, si la volupté vous arrache des larmes, si vous sentez sangloter sur vos lèvres des serments d'amour éternels, si l'infini vous descend dans le cœur, ne craignez pas de vous livrer, fussiez-vous avec une courtisane. Mais ne confondez pas le vin avec l'ivresse, ne croyez pas divine la coupe où vous buvez le breuvage divin, ne vous étonnez pas le soir de la trouver vide et brisée, c'est une femme, c'est un vase fragile fait de terre par un potier. »

Envolées sentimentales, suivies de désillusions d'autant plus vives devant le vase fra-

gile fait de terre qu'il avait cru un instant en voir scintiller le fin cristal, telles furent, en résumé, les oppositions du caractère de Musset.

A-t-il aimé dans toute l'acception du mot avec tout son être, avec toutes les fibres de son âme, avec l'héroïsme ou l'abnégation que comporte l'amour vrai? Pour résoudre ce problème, il faudrait peut-être commencer par définir ce moi si profond qu'il est à lui seul tout le domaine sentimental. En tout cas, Musset fut toujours, ou se crut toujours sincèrement et profondément épris. Avec fougue, il se donna corps et âme à l'objet de sa passion, sans analyser, sans préparer, « sans mignonne, sans rien de rien » et, quand il se heurtait à une désillusion, il piétinait comme un enfant rageur sa « poupée cassée », s'en prenait à elle, au ciel et à lui-même.

Orgueilleux parce que gâté par la destinée, entier à cause de l'exubérance de sa personnalité, Musset ne semble pas avoir soupçonné ce que pouvait être la concession par amour. Il aimait une idole et étreignait son rêve, mais il eût sans doute lassé la divinité ou terni le rêve s'ils s'étaient fait chair parce qu'il restait lui-même abominablement humain avec toutes les faiblesses, les mesquineries d'une humanité qui se méconnaît.

Et puis, la caractéristique, hélas ! des impulsions irrésistibles d'une sentimentalité excessive, c'est de consumer rapidement, en quelques

semaines, la flamme que d'autres peuvent entretenir en veilleuse des années durant. Aussi les passions de Musset furent-elles multiples; liaisons de six mois (le maximum) ou liaisons d'un jour, amitiés ou admirations amoureuses et il devient difficile, dans tout cela, de faire la part du sentiment et de la sensualité. A quoi bon, du reste, subtiliser et analyser, l'un et l'autre interviennent toujours dans l'amour, et les sentiments ne sont que des souvenirs, des images, des composés nouveaux, faits de sensations multiples, en un mot des sensations idéalisées.

Gentilhomme de race, fin lettré, dont le succès fut précoce, Musset était en plus, si l'on en croit Lamartine, très gracieusement tourné : « C'était un beau jeune homme aux cheveux flottants sur le cou; un front distrait plutôt que pensif, des yeux rêveurs plutôt qu'éclatants, deux étoiles plutôt que deux flammes, une bouche très fine, indécise entre le sourire et la tristesse, une taille élevée et souple qui semblait porter en fléchissant déjà le poids si léger encore de sa jeunesse, un silence modeste et habituel au milieu du tumulte confus, d'une société joyeuse de femmes et de poètes, complétaient sa figure. »

C'était là un ensemble de raisons suffisantes pour lui valoir de multiples sympathies féminines, et, par suite de son insatiable besoin de sentimentalité, de multiples aventures. Dans chacune, il apporta un cœur neuf parce que, fait

étrange, chez ce débauché, coureur de tavernes, amant de tout cotillon, il y eut toujours, et malgré toutes les déceptions, un respect profond et sincère de la femme.

« Il était, dans sa jeunesse, raconte Paul de Musset, en villégiature chez un ami de son oncle, M. Desherbiers. Charmant causeur, il passait en vainqueur, laissant tomber de ses lèvres des strophes passionnées qui caressaient les femmes comme une amoureuse déclaration. Une jeune fille se prit si bien à ce ramage d'oiseau, qu'éperdue, elle vint un soir dans la chambre de Musset, toute pâle de désirs dans sa robe blanche, lèvres entr'ouvertes pour un baiser et portant dans ses cheveux blonds une rose prête à s'effeuiller. Au lieu d'ouvrir les bras, le poète tomba à genoux. Il respira la rose, mais n'arracha pas les pétales parfumées, il lui parla longtemps tout bas, s'adressant à son âme sans vouloir prendre son corps.

« Pendant huit nuits, elle revint amenée par l'amour; pendant huit nuits, il eut le courage de résister, estimant que profiter d'un pareil affolement serait une vilénie déshonorante pour lui, et comme épitaphe de cette tendresse, morte sans avoir vécue, il écrivit *Suzon* :

« Que notre amour si tu m'oublies,
Suzon, dure encore un moment,
Comme un bouquet de fleurs pâlies,
Cache-le dans ton sein charmant. »

Dans *Rolla*, la description de la jeune prostituée reposant nue sur son lit vibre encore de toute l'adoration contenue et du respect de la vierge qu'il éprouva auprès de Suzon :

Est-ce sur la neige ou sur une statue,
Que cette lampe d'or dans l'ombre suspendue
Fait onduler l'azur de ce rideau tremblant, [blanc,
Non, la neige est plus pâle et le marbre est moins

.

Les pas silencieux du prêtre dans l'enceinte,
Font tressaillir le cœur d'une terreur moins sainte.
O vierge ! que les bruits de tes soupirs légers.
Regardez cette chambre et ses frais orangers,
Ses livres, ce métier, cette branche bénie,
Qui se penchent en pleurant sur ce vieux crucifix.
Ne chercherait-on pas le rouet de Marguerite,
Dans ce mélancolique et chaste paradis?

.

N'est-ce pas qu'il est pur le sommeil de l'enfance?
Que le ciel lui donne sa beauté pour défense,
Que l'amour d'une vierge est une piété,
Comme l'amour céleste, et qu'en approchant d'elle,
Dans l'air qu'elle respire, on sent frissonner l'aile
Du séraphin jaloux qui veille à son côté.

III

La liaison de Musset et de George Sand fut, sans contredit, celle qui joua dans la vie du poète le rôle le plus important.

Ce qui attira les deux jeunes gens l'un vers l'autre fut peut-être une communauté de goûts, une admiration réciproque plus qu'une passion réelle.

George Sand, attristée par des désillusions et des ruptures successives, tirillée quelque peu par les deux enfants qu'elle avait laissés à Nohant, traversait ce que l'on pourrait appeler une crise sentimentale; et, comme l'écrivit sa fille, elle avait, par-dessus tout, horreur de la solitude, elle crut peut-être trouver dans la fantaisie primesautière de Musset le rayon de gaieté qui dissiperait les images assez grises du passé.

Le poète, de son côté, gamin nerveux, rieur

à l'excès, fut rapidement dominé par un lyrisme sentimental qu'il eut tort de prendre au sérieux.

Ils furent présentés l'un à l'autre à un dîner offert par *La Revue*. Il devint l'hôte assidu du salon de l'auteur d'*Indiana*. Devant le désir de s'égayer qui la dominait à cette époque et sous l'impulsion du poète, on imagina toute sorte de divertissements. Quelques échanges de vue littéraire, un peu de sentimentalité chez Sand et de sensualité chez Musset firent le reste. Et les deux amants vécurent dans la mansarde de Lélia la vie facile d'étudiant bohème.

« Musset, dit Séché, dessinait, caricaturait, faisait des épigrammes. En parcourant ses albums, on pénètre la vie intime du poète et de son amie. Sur la première page, il avait griffonné ces lignes qui s'entre-croisent d'une façon pittoresque :

« Le public est prié de ne pas se méprendre, « ceci est l'album de George Sand, le ré-
« ceptacle de ses aberrations mentales et
« autres.

« Je soussigné, Mussaillon 1^{er}, déclare que
« mon album n'est pas si cochonné que ça.
« Celui qui a écrit mon nom sur ce stupide album
« n'est qu'un vil facétieux. Il est vexant
« d'être accusé des turpitudes de George
« Sand. »

Suivent des silhouettes, des caricatures de la main du poète représentant pour la plupart du temps son amie couchée, debout, fumant la pipe, accoudée au balcon, tantôt vêtue à la française, tantôt à l'orientale. Le profil est nettement dessiné, très pur et sans doute très ressemblant, le nez légèrement busqué, l'œil impérieux, la bouche sensuelle.

S'il faut en croire la correspondance des deux amants, Sand n'était pourtant point sensuelle. « Tu m'as reproché, lui écrivait-elle en 1834, de n'avoir jamais su te donner les plaisirs de l'amour, j'en ai pleuré alors... », et ailleurs : « Avec Musset, c'était tout ou rien, la femme qui lui avait cédé ne s'appartenait plus, quel que fût son tempérament, elle devait faire tous ses caprices. Quand sa fringale de chair le prenait, et cela lui arrivait souvent, tant pis si elle n'était pas disposée, il lui faisait des scènes terribles, elle ne l'aimait pas, elle en aimait un autre; il était jaloux, même du passé... »

Ce manque d'harmonie sensorielle et la jalousie, qui étaient le fond même du caractère de Musset créèrent un désaccord dès le début de leur liaison.

En septembre, ils allèrent se cacher à Fontainebleau. Pour la première fois, le poète eut l'impression d'un malheur, il décrivit la vision de son double qu'il reprend en thème

poétique merveilleux dans la *Nuit de décembre*.

En décembre, idée d'amoureux, et peut-être plutôt pour réchauffer leur amour languissant, ils partirent pour l'Italie.

Ce voyage sur lequel la femme avait compté sans doute pour s'attacher plus étroitement son amant, car c'est elle qui le voulut, marque la fin de leur amour.

A Gênes, commencèrent les heurts; à Venise, Sand tomba malade et Musset la délaissa. D'après Arsène Houssaye, il se laissa aller à quelques crises de débauche où il allait dans les bouges italiens satisfaire sa « fringale de chair ».

« Ses rechutes qui offensaient l'orgueil de Sand, son inégalité de caractère, sa lassitude teintée d'égoïsme devant la maladie de son amie amenèrent chez elle un profond découragement, sinon un désir de revanche. »

La maladie que Musset contracta à son tour ne laissa pas place à la réconciliation.

Pagello, qui avait donné ses soins à Sand, fut appelé près du poète. Pendant les nuits de veille, au chevet du malade, l'intimité se créa peu à peu entre la garde et le médecin. Des causeries littéraires, la conversation glissa aux confidences et se fit tout naturellement amoureuse. On a peine à croire à une déclaration sous forme d'une improvisation romanesque de Sand à Pagello,

étourdi de ce bonheur inattendu. Cela cadre assez mal avec l'orgueil de Sand et l'incandescence italienne.

Une nuit, entre deux crises de léthargie, Musset crut voir les amants boire dans le même verre. Sand commit-elle cette imprudence ou le malade, dans son délire, revêcut-il la scène d'*Indiana* :

Sand, quand tu l'écrivais, où donc l'avais-tu vue,
Cette scène terrible où Nouné à demi-nue,
Sur le lit d'Indiana s'enivre avec Raymond.

Réelle ou fausse, cette vision réveilla toute la jalousie du poète et avec quelque raison, cette fois, car, de l'aveu de Pagello, il était alors l'amant de George Sand.

Ce que furent les semaines de convalescence, avec le caractère de Musset, il est facile de le soupçonner. Discussions violentes, scènes de désespoir, réconciliations mélancoliques suivies d'espionnages incessants, toutes ces misères tristement humaines hâtèrent la rupture, Musset revint seul.

Quand George Sand fut de retour à Paris, les amants essayèrent du pardon, de la réconciliation, de l'amour platonique même, entrecoupé d'élans passionnés. Tout cela fut triste, si profondément triste, qu'ils durent se dire un adieu définitif.

— Nous ne nous sommes jamais aimés, dit Musset avec un peu de rancœur peut-être.

— Si, répond Sand, mais nous ne nous aimons plus.

Profond ou simplement de surface sensorielle ou purement cérébral, l'amour de Sand n'en a pas moins fait vibrer l'âme de Musset au point d'en arracher les chants des *Nuits*.

Toute sa vie, il resta moralement meurtri de cette aventure, et quand le souvenir venait effleurer cette plaie mal cicatrisée, elle lui arrachait une plainte.

Il faut bien t'y faire, à cette solitude.

Pauvre cœur insensé, tout prêt à se rouvrir,
Qui sait si mal aimer et sait si bien souffrir.

La fantaisie primesautière de Mussaillon Ier ne se montra plus qu'à de rares intervalles coupée de crises de mélancolie, que la moindre désillusion, ou une simple perte au jeu, suffisait à provoquer. Pour ses jours de tristesse, il aimait à se composer un costume de situation. Du fond d'une armoire, il tirait un vieux carrick jaune à six collets, qui eût pu faire trois fois le tour de son corps; ainsi affublé, il se couchait sur le tapis de sa chambre, et fredonnait d'un ton lamentable quelque vieil air contemporain du carrick... Au premier mot qu'on voulait lui dire :

« Qu'on me laisse tranquille, s'écriait-il en se voilant la face, qu'on me laisse à mes haillons et à mon désespoir. »

Mais son cœur passionné n'en continua pas moins d'aimer.

IV

En 1835, Musset fit la connaissance de Caroline d'Alton chez M^{me} Jaubert, envers laquelle il n'eut qu'une amitié sincère, sans la moindre pointe de sensualité. Elle joua, dans le reste de sa vie, le rôle de conseillère indulgente et de confidente. Il la baptisa sa marraine, comme elle le surnomma le Prince Café ou le Prince Phosphore de cœur volant, pour la soudaineté, la vivacité et le peu de durée de ses envolées amoureuses.

M^{me} Jaubert posa le personnage de M^{me} Lély dans les *Caprices*. Musset avait reçu d'une façon anonyme une bourse de filet qu'il attribua à sa marraine, cet incident et le caractère un tantinet sermonneur de M^{me} Jaubert lui fournit le thème de la pièce et le caractère du personnage principal.

« Un soir, chez sa marraine, il voit arriver

une jeune et charmante personne qui apportait à la maîtresse de maison un petit présent, c'était une boîte à aiguilles en écaille noire avec ornements d'argent; Alfred se met en tête de se faire donner cette boîte. L'entreprise était folle, la marraine ne pouvait donner ce qu'on venait de lui offrir, et son amie répondait que la boîte ne lui appartenait plus. Il s'obstina cependant et revint à la charge, mais sans succès. La soirée se passa ainsi jusqu'à minuit. Pour rentrer chez elle, la jeune femme s'enveloppa dans l'anti-chambre d'un capuchon blanc qui seyait à merveille à son visage rose. Alfred la compara en badinant à un moinillon et on se sépara.

Le lendemain, de grand matin, notre groom, habitué aux commissions de ce genre, arpentait les rues de Paris, portant une grosse enveloppe où se trouvaient les sixtains suivants :

Charmant petit moinillon blanc,
Je suis un pauvre mendiant,
Charmant petit moinillon rose.
Je vous demande peu de chose,
Accordez-le-moi poliment,
Charmant petit moinillon blanc.

Charmant petit moinillon rose,
En vous tout mon espoir repose,
Charmant petit moinillon blanc.
Parfois l'espoir est décevant.
Je voudrais parler, mais je n'ose,
Charmant petit moinillon rose.

Charmant petit moinillon blanc,
Je voudrais parler franchement,
Charmant petit moinillon rose,
J'ai peur que le monde n'en glose.
Il me faut donc être prudent,
Charmant petit moinillon blanc.

Charmant petit moinillon rose,
L'homme propose et Dieu dispose,
Charmant petit moinillon blanc.
Jamais proverbe ne ment.
Permettez donc que je propose,
Charmant petit moinillon rose.

Charmant petit moinillon blanc,
Quand l'un donne et l'autre rend,
Charmant petit moinillon rose,
Personne à perdre ne s'expose,
Et c'est le cas précisément,
Charmant petit moinillon blanc.

Charmant petit moinillon rose,
Si vous me donniez, je suppose,
Charmant petit moinillon blanc,
Votre étui noir brodé d'argent,
Je vous rendrais bien quelque chose,
Charmant petit moinillon rose.

Charmant petit moinillon blanc,
Je vous rendrais argent comptant,
Charmant petit moinillon rose.
Ce que mes vers et ma prose
Pourraient trouver de plus galant,
Charmant petit moinillon blanc.

Charmant petit moinillon rose,
Jamais fleur à peine éclore,
Charmant petit moinillon blanc,
N'aurait eu pareil compliment.
Je ferai votre apothéose,
Charmant petit moinillon rose.

Charmant petit moinillon blanc,
Vous direz non certainement,
Charmant petit moinillon rose,
Vous trouverez qu'à cette clause,
Vous perdrez infailliblement,
Charmant petit moinillon blanc.

Hélas ! petit moinillon rose !
Mon cœur est pour vous lettre close,
Hélas ! petit moinillon blanc !
Il pourrait vous dire pourtant...
Mais sur ce je fais une pause,
Hélas ! petit moinillon rose !

On répondit à l'auteur, en envoyant une boîte en bois de santal ne contenant pas des aiguilles, mais une plume qui, depuis, a servi à écrire quantité de vers et de prose. Je ne saurais dire combien d'autres gracieux hommages, la poste ou le groom matineux, ont ainsi distribué dans Paris, combien d'autres fleurs ont été semées ainsi par la Muse prodigue (1).

C'est encore chez M^{me} Jaubert qu'il fit la connaissance de la princesse Bellogiojoso. Très

(1) D'après Séché.

hautaine, d'une réputation inattaquable, la jolie princesse avait accordé au poète une sympathie assez prometteuse. Un soir que Musset, chez sa marraine, avait fait quelques caricatures réussies, comme au temps de la mansarde de Lelia, la princesse le mit au défi de réussir la sienne. Musset, piqué au jeu, esquissa de sa gracieuse amie une tête de chèvre, malheureusement très ressemblante. On lui en garda rancune, et Musset en éprouva un violent dépit, sinon un grand chagrin.

« Marraine, lui écrit-il, le fieu est déconfit.

« Savez-vous ce qu'a fait cette pauvre bête ? Il a écrit à cœur ouvert, comme un panier, sans rien cacher, rien enjoliver, sans rien mitonner, sans rien mignonner, sans rien de rien. On lui en a flanqué à la tête. On lui a fait une réponse, ô marraine, une réponse imprimable.

« Oui, Madame, o-u-i. Cette réponse pourrait et devrait peut-être être typographiée. On y trouve la plus noble fierté à 80° non centigrades au-dessus de zéro, et le calme le plus parfait à 120° au-dessous. Ce qui représente une force de 200 chevaux-vapeur ou approchant. Et savez-vous ce que cette pauvre bête a commencé par faire, en recevant cette réponse immortelle, ou du moins digne de l'être ?

« Il (c'est moi) a commencé à pleurer comme un veau pendant une bonne demi-heure, oui, marraine, à chaudes larmes, comme dans mon

meilleur temps, la tête dans mes mains, les deux coudes sur mon lit, les deux pieds sur ma cravate, les genoux sur mon habit neuf, et voilà, j'ai sangloté comme un enfant qu'on débarbouille, et entre autres joies, j'ai eu l'avantage de souffrir comme un chien qu'on recoud (métamorphose chasserresse).

« Ensuite, je me suis trouvé, comme bien vous le pensez, dans une vexation si profonde, que je nageais dedans. Ma chambre était réellement un océan d'amertume comme disent les bonnes gens, et je piquais des têtes dans ce bac coup sur coup. Vli, vlan, flan, pagn, etc. Ensuite, après cet exercice, j'ai été dans une colère monstrueuse, il m'est impossible de vous dire contre quoi, mais j'ai été très en colère et cela a duré au moins deux heures. Béni soit Dieu que je n'ai rien cassé.

« Ensuite, j'ai commencé à me sentir fatigué, et je me suis remis à pleurer, mais très peu, seulement pour me rafraîchir. Ensuite, j'ai mangé quatre œufs, ils étaient sur le plat. Après quoi, je me suis senti fatigué (après quoi veut dire à présent). J'ai tellement souffert que je n'en puis plus et c'est pourquoi je vous dis des bêtises. Si vous voyez ma figure, c'est à crever de rire. J'ai les cheveux à l'état de futaie, l'œil gauche qui me sort de la tête, l'œil droit qui pleurotte encore et qui est à demi-fermé et très poché, le nez rouge comme une carotte, et le

visage allongé comme un vieux masque ramolli à la foire au pain d'épice.

« O amour ! ce sont là de tes jeux.

« Que le diable emporte les jeux de l'amour qui sont pires que ceux du hasard. Sacrebleu ! marraine, que ça fait mal ces petites plaisanteries-là.

« Sérieusement.

« Je m'abstiendrai dorénavant de toute correspondance ou rapport quelconque avec son Altesse Sérénissime, sous aucun prétexte, je n'en joue plus. De plus, je vous autorise formellement, vous, Madame Jaubert, domiciliée dans la rue où est votre maison, âgée de tant de printemps que les lilas de l'année prochaine, petite de taille et saine d'esprit, ce qui est fort heureux pour vous ; je vous autorise, dis-je, à dire à M. le docteur ceci :

Vous avez trouvé mauvais que mon fieu vous ait dit l'autre jour, ça ne fait pas mon compte, il a l'honneur de vous dire aujourd'hui : Ça fait mon compte. »

Il publia dans la *Revue des Deux-Mondes*, les « Vers sur une morte », la princesse s'y reconnut, et la brouille fut définitive.

Musset eut des liaisons et des amitiés que l'on pourrait dire « artistiques », parce que, dans les femmes qui les inspirèrent, il ne chercha que le prolongement des sensations esthétiques qu'elles lui donnèrent par leur talent.

La liaison de Rachel et de Musset aurait pu être pour le poète une source d'inspirations fécondes ; « quel malheur que ces deux êtres n'aient pu s'entendre, ils auraient fait de si belles choses ». Hélas ! Rachel n'aima jamais que la gloire et put se vanter, avec vérité, de n'avoir appartenu à personne. Elle abusa de son corps jusqu'à la prostitution, son esprit, par un miracle de la volonté, planait toujours sur la hauteur, si bien qu'entre la tragédienne et le poète, il n'y eut pas d'amour vrai : « Affaire de lit et d'argent », disait Sainte-Beuve.

Il y eut peut-être un peu plus, au début du moins. Rachel garda à Musset une reconnaissance sincère pour la façon très chevaleresque dont il prit sa défense contre Janin dans la *Revue des Deux-Mondes*, à propos de la création de Roxane. Cette reconnaissance, après quelques entrevues innocentes et le fameux souper chez Rachel que Musset décrivit dans une lettre à M^{me} Jaubert, prit la forme d'un sentiment plus tendre de part et d'autre, car le poète est pris ou sur le point de l'être, quand il écrit à sa marraine : « Quelle était charmante l'autre jour, courant dans son jardin les pieds dans mes pantoufles. »

Mais l'art, la gloire plutôt, reprirent vite le premier plan dans l'esprit de Rachel. Elle songea à obtenir de Musset un rôle écrit pour elle, et le poète, docile, composa trois scènes de la *Ser*

vante du Roi. Brusquement, la tragédienne eut l'ambition de jouer *Phèdre* : « Quand j'aurai joué *Phèdre*, dit-elle, je n'aurai plus de batailles à livrer, vous pourrez travailler pour moi, je serai complètement à vous. »

Les deux amants se brouillèrent pour se réconcilier trois ans plus tard, ce fut le début de Rachel dans *Phèdre*, le triomphe de « La Lionne », son Marengo, dit Sainte-Beuve.

Dès lors, Rachel ne songea qu'à s'amuser, tant et tant que Véron, le directeur du *Constitutionnel* auquel elle s'était donnée ou prêtée, pour s'en venger, suscita un scandale qui n'était nullement « talon rouge ». Musset ne pouvait approuver, ce fut l'occasion du rapprochement. Encore une fois, elle lui demanda d'écrire une tragédie pour elle, et cette fois lui donna une bague en gage de sa promesse; mais elle partit pour Londres, et oublia Musset, la bague et la tragédie. A son retour, Musset lui remit discrètement la bague au doigt.

Mais les succès des *Caprices* et de M^{me} Allan, redonnèrent à Rachel le désir de créer une pièce de Musset. Il fit le plan de Faustine, mais il le jeta bientôt au rebut sur une bouderie de la tragédienne, en disant : « Adieu, Rachel, c'est toi que j'ensevelis pour jamais dans ce tiroir. »

Il n'acheva jamais ces projets ébauchés. Par un sentiment très délicat, il ne voulait pas les

entendre créer par d'autres lèvres que celles de l'artiste qui les avaient suscitées :

Cette langue de ma pensée,
Que tu connais, que tu soutiens,
Ne sera jamais prononcée
Par d'autres accents que les tiens.

Périssent plutôt ma mémoire,
Et mon beau rêve ambitieux,
Mon génie était dans ta gloire,
Mon courage était dans tes yeux.

Et cependant Rachel écrivait à un ami :
« Gozlan peut m'arranger un petit proverbe en une ou deux journées, mieux que personne, Musset étant mort... à la littérature. »

Quel chagrin et quelle rancœur se fussent ajoutés à la déception du poète s'il avait eu connaissance de cette lettre (1) !

(1) D'après Séché.

V

Une femme donna à Musset une affection si tendre, si remplie d'oubli de soi et de sollicitude, que ce fut un sentiment presque autant maternel que sensuel.

M^{me} Allan introduisit le théâtre de Musset à la Comédie-Française, avec *Un Caprice* qui lui avait valu un succès mérité en Russie.

Le poète fit d'abord peu attention à son interprète, il semble même qu'au début, elle l'ait un peu intimidé, car Musset, comme tout amoureux sincère, était timide, gauche même, dit son frère, avec les femmes qui lui en imposaient, et M^{me} Allan était à la fois femme du monde et fine lettrée. Puis, à propos de la représentation du proverbe : « *Il ne faut jurer de rien.* » Musset multiplia ses visites et il se prit à la grâce de la délicieuse artiste. Après avoir lutté, décidée à ne point se donner, M^{me} Allan céda à la passion

enveloppante du poète « librement par un penchant irrésistible, mais aussi avec tristesse », écrit-elle.

Dès les premiers jours survinrent des crises de jalousie, sans raison, des orages effroyables, où Musset divaguait, parlant à des fantômes. Puis il disparaissait quatre jours, huit jours et plus, comme s'il voulait sonder l'immensité de douceur et de résignation que renfermait le cœur de son amie.

Pendant quelque temps, il vécut avec M^{me} Allan à Ville-d'Avray, et les scènes se répétèrent fréquentes. « Je n'ai jamais vu, écrit-elle, de contraste aussi frappant que les deux êtres enfermés dans ce seul individu. L'un tout tendre, enthousiaste, plein d'esprit, de bon sens, naïf comme un enfant, bonhomme sain, sans prétention, modeste, sensible, exalté, pleurant d'un rien venu du cœur, artiste exquis en tous genres, sentant et exprimant tout ce qui est beau dans le plus pur langage, musique, peinture, théâtre. Retournez la page et prenez le contrepied, vous avez à faire à un homme possédé d'une sorte de démon, faible, violent, orgueilleux, despotique, fou, dur, petit, méfiant jusqu'à l'insulte, d'un aveuglement entêté, personnel, égoïste autant que possible, blasphémant tout ; s'exaltant dans le mal autant que dans le bien. »

Cette description du caractère de Musset, prend un relief étrange, si elle est mise en paral-

lèle, de ce qu'il écrivait lui-même à George Sand, après la rupture pour expliquer ses écarts : « Je subis, disait-il, le phénomène que les thaumaturges appellent la possession, deux esprits se sont emparés de moi. Il y en a-t-il réellement un bon et un mauvais? Non, je ne crois pas. Celui qui t'effraie, le sceptique, le violent, ne fait le mal que parce qu'il n'est pas maître de faire le bien comme il l'entendrait. Il voudrait être câlin, philosophe, enjoué, tolérant : l'autre *ne veut pas* qu'il en soit ainsi. Il veut faire son état de bon ange, il veut être ardent, enthousiaste, exclusif, dévoué, et comme son confrère le raille, le nie, le blesse, il devient sombre, cruel à son tour, si bien que les deux anges qui sont en moi deviennent deux démons. »

Et dans *Les Confessions d'un Enfant du siècle*, il écrit encore : « Il y avait certains jours, où je me sentais dès le matin une disposition d'esprit si bizarre, qu'il est impossible de la qualifier. Je me réveillais sans motif, comme un homme qui a fait la veille un excès de table qui l'a épuisé. Toutes les sensations du dehors me causaient une fatigue inexprimable. Tous les objets connus habituels me rebutaient et m'ennuyaient. Si je parlais, c'était pour tourner en ridicule ce que disaient les autres où ce que je pensais moi-même. Alors, étendu sur un canapé, et comme incapable de mouvements, je faisais manquer, de propos délibéré, toutes les parties de cam-

pagne que nous avions organisées la veille. J'imaginai de chercher dans ma mémoire, ce que, durant mes bons moments, j'avais pu dire de mieux senti et de plus sincèrement tendre à ma chère maîtresse, et je n'étais satisfait que lorsque mes plaisanteries ironiques avaient gâté et empoisonné le souvenir de ses jours heureux. Ne pouvez-vous pas me laisser cela, me demandait tristement Brigitte. S'il y a en vous deux hommes si différents, ne pourriez-vous pas, quand le mauvais se lève, vous contenter d'oublier le bon? »

M^{me} Allan se laissa après les autres, et pour avoir le courage de faire une rupture définitive, sans la rendre douloureuse, elle prit le prétexte d'un voyage d'affaires en Algérie.

La sentimentalité de Musset ne vibra pas seulement par la sensualité, l'affection, la tendresse. Chez d'autres femmes qui n'eurent avec lui d'autres sentiments qu'une communauté d'aspiration artistique, il aima et chercha de pures satisfactions d'art, telles furent la Malibran et Pauline Garcia.

Quand la Malibran fut engagée au Théâtre Italien, il acheta ses entrées pour six mois : « Souvent, dit son frère, il se tenait seul dans un coin de la salle et laissait avec plaisir la musique éveiller son imagination. » C'est ainsi, ajoute Séché, qu'il composa le poème du *Saule* et tant

de vers balancés et chantants comme des couplets de romance.

Muse, quand le blé pousse, il faut être joyeux.
Regarde ces coteaux et leur blonde parure,
Que la douce clarté dans l'immense nature,
Tout ce qui vit ce soir doit se sentir heureux.

Aussi, bien qu'il n'ait eu envers la Malibran que le souvenir de poignantes émotions artistiques, il contribua plus que Lamartine et d'autres contemporains à rendre son nom immortel par les stances qu'il lui a consacrées.

Quand la grande artiste mourut, Musset vit dans sa sœur, Pauline Garcia, la perpétuation de son génie et l'aida de tout son pouvoir, en reportant sur elle l'admiration qu'il avait manifestée pour la célèbre cantatrice.

VI

D'autres et d'autres femmes traversèrent la vie du poète : qu'importent les noms, leur succession, les dates. Ceci n'est point une notice biographique, mais une modeste étude de caractère. Ce qu'il faut mettre en lumière c'est la forme objective que prenait sa sentimentalité dans l'Idéal féminin. Toute son œuvre en est empreinte. Ici, quatre vers font allusion à une circonstance minime parfois, mais si vibrante de la joie de l'heure passée qu'elle la fait revivre. Ailleurs, tout un poème chante son bonheur, ou sa tristesse d'amoureux. Ailleurs, le vers lui-même prend la forme d'une caresse ou la tristesse d'un pleur, comme si l'expression s'était inconsciemment mise à l'unisson de son âme pour dire même autre chose dont elle était imprégnée.

Il fut un mystique de l'amour. Un jour de

déception, sans doute, blasphémant son Dieu et confondant la sentimentalité et la sensualité pure dans une frénésie analogue à celle qu'il décrit en parlant de la « possession », il écrivit *Gamiàni*. Ces pages d'érotisme sont comme le blasphème de l'athée, le plus vibrant acte de foi et le don de soi que puisse faire un croyant de l'amour. Déçu dans son exaltation sentimentale, il feint de ne voir que l'amour physique le moins idéal qu'il soit. Mais cette recherche de la luxure n'est-ce point un poème dédié à la femme, à toute la femme?

La sentimentalité excessive, presque morbide, de Musset ne s'arrêtait cependant point à cette seule formule : l'Amour. Son âme vibrait de toutes les joies et de toutes les souffrances.

« Il revenait, un soir, fort tard, de ce Théâtre-Français, où il allait si souvent. C'était en hiver, par le froid et la neige. Il passa, enveloppé dans son manteau jusqu'aux yeux, et les mains dans les poches, devant un vieux mendiant qui jouait de l'orgue sur le Pont des Saints-Pères. L'obstination de ce vieillard pour obtenir quelques sous le toucha vaguement, mais le vent de bise, la neige qui tombe, le terrain glissant auquel il faut prendre garde, détournèrent son attention. Arrivé devant la porte de sa maison, sur le quai Voltaire, il entend encore de loin, les sons criards de l'orgue; au lieu de tirer la sonnette, il regarde sa montre et voit qu'il

est plus de minuit. « Ce pauvre diable, se dit-il, serait peut-être parti si je lui eusse fait la charité. Je serai cause qu'il gagnera une maladie par ce temps de chien. »

Déjà, son imagination lui représentait ce misérable mourant sans secours dans quelque grenier. A cette idée, il lui devint impossible de passer outre. Il retourne sur ses pas, s'en va droit au vieux mendiant et lui jetant une pièce de 5 francs : « Tenez, dit-il, voici probablement plus d'argent que vous n'en gagnerez en restant là jusqu'à demain. Pour Dieu, allez vous coucher, c'est à cette condition que je vous fais l'aumône. »

Nature de rêveur, tempérament d'artiste,
Il est presque toujours triste, horriblement triste,
Sans savoir ce qu'il veut, sans savoir ce qu'il a,
Il pleure pour un rien, pour ceci, pour cela.
Aujourd'hui, c'est le temps, demain c'est une mouche,
Un rossignol qui fausse, un papillon qui louche (1).

C'est le paroxysme de la sensibilité, l'exacerbation de la sentimentalité qui fit de Musset un poète si humain, si tendre, si doux.

De s'être laissé ainsi fasciner par tous les désirs, arrêter par toutes les exaltations personnelles, sa vie fut faite de désillusions et de tristesse. A quoi bon parler d'absinthe, d'hystérie, d'épilepsie, de dégénérescence mentale? L'in-

(1) Alphonse DAUDET.

toxication fut pour lui une excitation stérile et le reste n'est qu'une série d'hypothèses fausses pour expliquer cette vérité pourtant bien simple : Musset fut le jouet d'une sentimentalité effrénée, parfois malade, et d'où n'était nullement exclue la sensualité. En dehors de là, il n'eut qu'un frein, l'orgueil de son nom, de son rang, une hypertrophie du « moi » qui le maintint toujours dans le bon ton, malgré tout.

La maladie qu'il contracta en Italie fut une malaria de forme grave. Sa liaison avec Sand où son cœur fut réellement touché, devait, d'une façon indirecte, laisser sur l'organe, une trace indélébile; ce fut la lésion de l'aorte qui l'emporta. Les dernières années de sa vie furent assombries par une surdité de plus en plus complète.

Après des rechutes et des rechutes multiples, en mars 1857, il s'alita pour ne plus se relever. Il eut conscience de la gravité de son état, car, quelques jours avant le dénouement, il écrivit :

L'heure de ma mort depuis dix-huit mois
De tous côtés sonne à mes oreilles.
Depuis dix-huit mois d'ennuis et de veilles,
Partout je la sens, partout je la vois.
Plus je me débats contre ma misère,
Plus s'éveille en moi l'instinct du malheur.
Et dès que je veux faire un pas sur la terre,
Je sens tout à coup s'arrêter mon cœur.
Ma force à lutter s'use et se prodigue,

Jusqu'à mon repos tout est un combat,
Et comme un coursier brisé de fatigue,
Mon courage éteint chancelle et s'abat.

Appelé en toute hâte au chevet de son frère, Paul de Musset put l'entourer de son affection à la minute suprême.

Musset fit placer dans son cercueil tous les témoignages d'affection, de tendresse qui marquèrent pour lui les étapes dans sa recherche d'un idéal sentimental. Avec des lettres qui gardèrent ainsi à jamais leur secret, et quelques mèches de cheveux anonymes, il exigea la bourse de filet de *Caprice*, la boîte en bois de Santal du petit moinillon blanc, l'amphore de laine de la sœur Marcellin.

Ainsi, jusque dans la mort, Musset poursuivit le rêve d'amour qui fut toute sa vie.

Son œuvre, synthèse de toute la sentimentalité humaine, un des plus merveilleux poèmes d'amour, où les fidèles de Musset « trouvent, comme les arabes dans le Coran, une phrase pour chaque heure de la vie, » parce qu'il a senti intensément toute la vie.

MAURICE ROLLINAT

Maurice Rollinat ne trouverait certes pas place dans cette suite d'études si nous la limitons à l'influence littéraire des modificateurs intellectuels; ce fut un sobre qui, souffrant de l'estomac, n'eut jamais ni le goût de l'alcool, ni celui de l'opium, ni celui du haschich. Dans une histoire de philosophie de l'art, il serait difficile de le classer, il eut la vie calme d'un petit rentier dont les heures de loisir s'écoulaient goutte à goutte dans la paix des champs avec lenteur et monotonie comme le filet d'eau glisse sur la pierre sans y laisser de trace. Ses deux grandes passions furent la pêche à la ligne et l'amitié d'un brave homme de curé, tout à la fois croyant sincère et paysan jouisseur, qui confia au poète musicien l'harmonium de son église et vint en revanche partager une bonne chère que Rollinat ne dédaignait pas.

Cependant, dans la ronde des muses quelque peu échevelées qui se détache en une farandole de bacchanale, parmi les auteurs du siècle der-

nier, l'une d'elles blême, hagarde, hideuse comme la peur, décharnée comme la mort, d'un satanisme parfois vrai sans jamais atteindre au sublime, parfois d'un réalisme burlesque comme une chanson de Bruant, se précise en une silhouette qu'il nous est difficile de ne point esquisser parce qu'elle délira vraiment plus que tout autre : la muse des « névroses ».

Le délire de Rollinat, ce ne fut ni l'obsession de la folie, ni l'excitation des toxiques, ni la torture d'une âme de poète vibrant douloureusement des sentiments qu'elle ressent. Par une sorte d'auto-suggestion, Rollinat prit à son compte et voulut vivre les sentiments d'un autre. Il chercha l'inspiration dans Baudelaire, il la chercha dans la peur sans objet, dans le vague, dans l'imprécision, dans l'amour étrange, dans la griffe des chats, dans la symphonie des parfums descendant jusqu'à la putridité des cercueils; il la trouva même dans la boutique d'une fromagère entre les « bondons jaunes comme des coings, le chester exsangue » et une appétissante vendeuse de 16 ans.

Quand on lit les « *Névroses* », et que l'on se trouve devant un pessimisme outré, cette recherche de l'épouvante, on imagine si l'on ignore la vie de Rollinat, l'histoire « ben lugubre » comme l'aurait dit le poète avec son accent berrichon, d'un homme qui fut en proie souvent aux affres d'une horreur vécue. On croit entendre les bégaiements d'un halluciné, d'un fou peut-être. Il n'en est rien : Rollinat eut une vie calme et il mourut en pleine possession de toutes ses facultés.

En décembre 1846, il naquit à Châteauroux, d'une famille tranquille et bourgeoise, son père était un magistrat d'une grande distinction et d'une haute tenue littéraire. Il fut lui-même destiné à la magistrature et à cette forme de magistrature la plus calme, la plus passive, la moins tourmentée qui puisse être... le notariat.

Sans doute, la perspective d'une vie monotone entre des cartons poudreux et des clercs anémiques l'enthousiasma médiocrement. Nous le retrouvons en tout cas, paisible employé à la mairie du XVI^e arrondissement, au bureau des naissances et décès. De son aveu même, ce n'est point là qu'il prit le goût du macabre : les croquemorts et les sages-femmes sont, dit-il, de très joyeuses personnes, elles ont le sentiment vrai de la gaiété franche : il n'y contracta que la manie de priser.

Le premier recueil de vers, *Les Brandes*, parut en 1877, le public lui réserva un accueil des plus discrets. Le fantastique et le funèbre s'y enlacent au rustique, les derniers vers font prévoir les névroses.

Car l'horreur est un aliment
Dont il faut qu'effroyablement
Je me repaïsse.

La poésie de Rollinat, comme sa musique, du reste, est inséparable de sa personnalité. Ce fut l'homme qui fit la renommée du poète. Il avait, à en croire ceux qui le connurent, une beauté réellement prenante : « Des cheveux annelés un peu à la forme des cheveux serpents d'une tête de Gorgone, l'œil à l'enchâssement mystérieusement profond, des yeux ombreux d'une sybille dans une peinture de Michel-Ange, une beauté

de ligne dans un visage à la chair nerveuse, comme mâchonnée; et, sous cette chair, une cervelle que l'on sentait hantée par des pensées biscornues, perverses, macabres : un mélange de paysan, de comédien, d'enfant. » (*Journal des Goncourt.*)

De plus, c'était, au dire de tous ceux qui le connurent, un charmant causeur; « il parlait avec bonhomie, un art parfait, une puissance de mots et d'images où se révélaient l'observation juste et le trait piquant d'ironie ». Il avait surtout un réel talent de diseur. Lire les vers de Rollinat ou les entendre réciter par lui étaient deux choses si différentes que Barbey d'Aurevilly écrivait : « Quel dommage qu'il ne puisse se mettre sous la couverture de son livre, il serait acheté à des milliers d'exemplaires. »

Enfin, il accompagnait sa diction d'une musique étrange, très particulière. « Une musique, écrit de Goncourt, parlant aux hommes de lettres. » C'était une suite d'accords sans autre rythme que celui du vers, soulignant le mot ou l'hémistiché; une sorte d'harmonie qui surprenait par son étrangeté même et faisait vibrer les nerfs au passage qu'elle soulignait.

Cet ensemble de circonstances, tout étrangères à la valeur de l'écrivain, lui valut une popularité dans les milieux où il détailla, avant l'im-

pression, la plupart des poèmes des « Névroses ». Du cercle des hydropathes, du Chat Noir, sa renommée monta jusqu'aux salons mondains. Coquelin Cadet le présenta à Sarah Bernhardt, qui s'évanouit la première fois qu'elle l'entendit.

Cette publicité se fit naturellement, naïvement, en dehors en quelque sorte de la volonté du poète. « Il lui manqua alors, dit Judith Cladel, la brutale remise en place, parfois nécessaire, de l'indifférence publique. »

« Ce don de se propager soi-même fut une raison de succès. » On crut que Rollinat apporterait un nouvel élément à la soif de littérature pessimiste, satanique, qu'avaient éveillée à cette époque Baudelaire, Edgar Poë, Schopenhauer, les auteurs favoris de Rollinat. Ainsi tout naturellement fut préparé l'accueil des *Névroses*.

Dans le *Journal des Goncourt*, on trouve une anecdote montrant tout ce que le talent du diseur ajoutait au talent du poète pour qui l'écoutait : « Aujourd'hui, Jean Lorrain m'a invité chez lui, il m'a servi comme curiosité Yvette Guilbert. Comme je la complimentais sur la manière intelligente dont elle avait récité les vers de Rollinat, elle me dit le peu de succès qu'ils ont eus et justement ils lui avaient valu un soir cette interpellation au milieu de sa déclamation : « Eh ! la Messe ! » Jamais pareille mésaventure ne serait arrivée à l'auteur. »

Pendant son séjour à Paris, il fréquenta beaucoup la maison Callias, « cet atelier de détraquage cérébral qui a fait tant de toqués, d'excentriques, de vrais fous ». Rollinat est-il, comme le prétend Goncourt, un curieux produit de ce milieu ? Bien des littérateurs contemporains ont connu Nina de Villars et son mari, puisqu'il faut donner ce nom à Callias, vague journaliste dont toute la renommée vint de... son mariage, et nul ne paraît atteint de la monomanie de l'épouvante qui hanta Rollinat. L'inspiration du poète vint d'ailleurs, nous le verrons.

Il fut attiré cependant par la « séduction fascinatrice de cette maison qui lui faisait passer la journée à regarder à tout moment sa montre et en appelant l'heure où il lui serait donné de prendre son envolée vers le portique batignolais. Du dîner, écrit Goncourt, jusque bien avant dans la nuit, un cercle de jeunes intelligences révoltées se livraient, fouettées par l'alcool, à toutes les débauches de la pensée, à toutes les clowneries de la parole, remuant les paradoxes les plus crânes et les esthétiques les plus subversives dans la surexcitation d'une jolie femme, d'une muse légèrement démente. Une sorte d'ivresse intellectuelle haschichée, empêchant le travail, vous mettait tout entier dans la dépense orgiaque de la conversation en ce logis, où, disait Rollinat, l'on causait

comme en nul autre endroit de Paris. » (*Journal des Goncourt.*)

Parmi les souvenirs que lui laissa la maison Callias, Rollinat racontait volontiers une anecdote qui trouve sa place ici, tant elle est conforme à la tournure d'esprit du poète : « Vers la fin de sa vie, M^{me} Callias était devenue folle, et sa folie consistait à se croire morte. On lui demandait comment elle se portait, une fois, deux fois, trois fois, elle ne répondait d'abord pas, mais enfin, vers la troisième, fondant en larmes, elle soupirait : « Mais je ne vais pas puisque je suis morte. » Il était convenu qu'on lui disait alors : « Oui, oui, vous êtes bien morte, mais les morts ressuscitent, n'est-ce pas ? — elle faisait un signe de tête affirmatif — et peuvent jouer du piano ? » Alors, prenant la main que vous lui tendiez, elle allait s'asseoir au piano où elle jouait d'une manière tout à fait extraordinaire.

Fatigué par la vie de bohème qu'il mena à cette époque, menacé par la phtisie paraît-il, peut-être aussi froissé dans son orgueil d'artiste par le mot « exhibition » dont on qualifiait les réunions où il se prodiguait, peut-être simplement guidé, par le désir d'une existence plus conforme à son caractère de gentilhomme paysan, Rollinat eut le rare courage de quitter la capitale pour gagner son pays au milieu d'une gloire naissante.

Dès lors, le poète des *névroses* fit place au poète berrichon, ce ne fut pas une transformation, mais une évolution dont *l'Abîme*, publié en 1886, marqua la transition (Judith CLADEL.)

A cause de cette mise en scène déclamatoire et musicale, à cause de la publicité inconsciente qu'il se fit à lui-même, on accusa Rollinat d'avoir adopté une manière particulière dans le seul but d'atteindre le succès, de manquer en un mot de sincérité artistique.

A l'époque où parurent *Les Névroses* le satanisme était un genre de littérature à la mode. Le public mis en goût par Baudelaire ressemblait, dit le docteur Greletty, à ces enfants terrifiés par les histoires de nourrices et qui les réclament ensuite. Cependant Rollinat s'est toujours défendu du manque de sincérité avec une susceptibilité qui expliquerait comment le mot « exhibition » put suffire à lui faire quitter la capitale. Il écrit à Ponroy : « Si vous me connaissiez mieux vous ne douteriez pas de ma sincérité artistique, j'ai l'habitude de vivre et de

sentir tout ce que j'exprime, j'analyse mes impressions propres ou bien j'observe et j'approfondis celles des autres jusqu'à ce que je puisse me les attribuer en quelque sorte et les revêtir de ma personnalité. »

En réalité, et là gît tout le défaut de Rollinat, il a surtout « analysé les sensations des autres ». Et le recueil *Les Névroses* ne fut ainsi qu'une copie outrée, assez mauvaise, du reste, de Baudelaire, un commentaire d'Edgar Poë.

Dans la pièce intitulée, *La Nuit de novembre*, une des meilleures peut-être, parce que Rollinat n'a quelque valeur que dans la littérature descriptive, le poète expose avec ingénuité, la source de ses inspirations.

Et j'étais arrivé sur une immense roche
Quand je me rappelais que j'avais dans ma poche
Le bréviaire noir des amants de la mort.

.

Oui, délire et terreur, j'avais un Edgard Poë,
Edgard Poë le sorcier douloureux et macabre,
Qui chevauche à son gré la raison qui se cabre,
Seul, tout seul au milieu du silence inouï.
Avais-je la pâleur d'un homme évanoui?
Quand j'ouvris le recueil des sinistres nouvelles
Qui donne le vertige aux plus mâles cervelles,
Mes cheveux s'étaient-ils dressés à ce moment
Je ne sais. Mais mon cœur battait si fortement,
Ma respiration était si haletante,
Que je les entendais tous les deux : oh, l'attente
Du fantôme prévu pendant cette nuit-là...

Et je lus à voix basse...
Puis lorsque j'eus fini, je vis à la clarté
Du ciel illuminé comme un plafond magique
Debout sur une roche un revenant tragique
Drapé dans la guenille horrible du tombeau
Et dont la main sans chair soutenait un corbeau.

Ceci est la définition d'un procédé. L'auteur se pénètre, se grise d'un genre de littérature, s'exalte, s'auto-suggestionne et finit par croire siennes les idées sur lesquelles il s'est appesanti.

Dans ce cas, ce n'est pas la sincérité qui manque, c'est la personnalité. La pensée, surtout quand elle est celle d'un écrivain de génie, ne saurait être exprimée avec justesse que par le cerveau qui l'a conçue. Si un autre la reprend, l'adapte, il l'amoindrit jusqu'à la pauvreté ou la porte à un paroxysme qui est l'outrance. Ainsi, Rollinat fut un outrancier de Baudelaire. Cela n'exclut pas la sincérité d'une façon absolue. La littérature peut être un toxique produisant une exaltation semblable à l'ivresse, mais pas plus que les autres ivresses elle ne crée le talent, moins encore le génie, qui est l'épanouissement d'une personnalité supérieure. Un poète ne peut être que l'évocateur des sensations ou des sentiments qui lui sont propres, il ne saurait être interprète. Rollinat n'est qu'un sous-Baudelaire inspiré d'Edgar Poë, sans la

maîtrise, la subtilité, la préciosité, la ciselure de langage qui font de l'auteur des « *Spleens* » un maître sans rival.

Parfois même, l'inspiration de Rollinat n'est qu'un procédé sans finesse où l'opposition brutale, que rien ne saurait expliquer, a pour but manifeste une recherche d'effet inattendu rappelant les chansons des cabarets dits « artistiques ».

La « Belle Fromagère » n'est malheureusement pas une exception dans les névroses. Rollinat, dans la lettre citée plus haut, disait à ce sujet : « La puanteur du cadre n'exclurait pas la gentillesse d'un portrait, ainsi pour la belle fromagère restant belle et parfaitement désirable au milieu d'une putridité. » Pourquoi faut-il, si le cadre n'exclut rien, et, en l'espèce, n'ajoute rien à la gracieuseté du portrait, que, longuement, lourdement, Rollinat s'appesantisse sur l'odeur des livarots, des bondons, des géromés, et témoigne de connaissances assez peu poétiques, il faut bien l'avouer sans parti pris, de cette nomenclature de crèmerie, si ce n'est pour arriver à ce mot de la fin fleurant la plaisanterie grivoise de café-concert.

O saveur ! elle était flambante de désirs
Elle ne sentait pas le fromage !

Ailleurs ce sera « La Buveuse d'absinthe » dont les vers alternants sont :

Pauvre buveuse d'absinthe
Elle était toujours enceinte.

Dans « Les Parfums » ce sont quatre vers que rien n'appelle dans le cours de la pièce, que rien n'explique, sinon une intention macabre, quatre vers qui sont là pour ménager un effet final, sans transition même de mots et qui pourraient tout aussi bien terminer ses poèmes intitulés « Les Yeux » ou « Les Larmes ».

Jusqu'à ce que l'infecte et mordante mixture
De sciure de bois, de son et de phénol
Saupoudre son corps froid, couleur de vitriol
Dans le coffre du ver et de la pourriture.

Il est difficile d'admettre la sincérité dans ces touches maladroites et heurtées de noir, de funèbre, même si elles étaient posées au milieu d'une grisaille de sentiment. Si l'on recherche la pensée triste, désabusée, sceptique ou satanique d'un Baudelaire, ou si l'on recherche seulement la pensée, on ne peut trouver dans les pièces de Rollinat que la description.

Le funèbre, l'épouvante de Rollinat sont faits de mots, il raconte une histoire « ben lugubre » où il entasse des détails souvent naïfs, j'allais écrire de faits « divers ».

La peur qu'il croit être sa muse est pourtant un sentiment réel, provoqué par une circonstance extérieure sans doute, mais un sentiment bien intime, et d'autant plus violent même qu'elle existe en dehors de toute objectivité. Rollinat ne l'a jamais conçue comme un phénomène subjectif, il assiste à des scènes terribles, susceptibles de provoquer l'épouvante, et il ne la ressent pas.

Pas un sujet peut-être n'éveille le frisson de la peur comme ce mot « enterré vif ». Il y a dans cet emmurement étroit, qui étreint une vie et plonge un être pensant dans les ténèbres de l'au-delà, une désespérance, un sursaut instinctif de révolte, un cri de désespoir, comme l'enfer seul doit en entendre... A mesure que l'air manque et que l'asphyxie gagne, que chaque inspiration est un acheminement vers une fin que l'on sent proche, sans pouvoir y croire malgré tout, les pensées de toute une vie passent, affluent, se heurtent : pensées de joies, d'amour, d'ambitions, dans le cerveau d'un être à jamais séparé du monde où il a souffert, où il a aimé, par une couche de terre qui absorbe jusqu'à son cri de désespoir. Il y a encore le voisinage funèbre et repoussant, image de ce qu'il sera tout à l'heure... il y a l'isolement absolu dans une fin de damné, loin d'êtres chers qui pleurent et pourraient, s'ils savaient, faire cesser ce cauchemar. Mais ce cauchemar est la réalité : la

mort tient sa victime et, lentement, sûrement, lui fait goûter toutes les affres d'une agonie sans espoir.

Il y a tout cela, mais Rollinat a détaillé les circonstances banales d'un enterrement banal : les prières sans sincérité de la servante maîtresse, les distractions d'une enfant dont la coquetterie empêche la tristesse, l'âpreté d'une femme jalouse de posséder, la brutalité des menuisiers et des croque-morts, la hâte sans vergogne du prêtre qui bredouille les psaumes pour en finir plus vite, la course au cimetière des assistants, heureux de précipiter une cérémonie qui est pour tous une corvée. A toutes ces mesquineries, « l'enterré vif » assiste en étranger, il n'y prend aucune part, il n'en souffre pas. L'écrivain ne songe à lui que pour décrire tardivement des sensations auxquelles, en telles circonstances, il ne doit guère s'arrêter, « odeur du bois neuf, d'argile et de vieux linges — les bras qui heurtent contre les planches — l'eau qui suinte — le ver qui mord ». Mais de pensées, de sentiments intimes, de l'épouvante vraie de l'enterré vif, pas un mot jusqu'au dernier vers.

Ainsi, le rondeau du « guillotiné » est la sèche description d'une exécution capitale, sans un mot des affres de la dernière heure.

... perdu renom besogne revenu

Le bourreau « monomane » que l'on voudrait haletant d'une soif de sang regrette simplement de « n'être pour tout le pays qu'un banal inconnu. »

Troppmann, dans son *Soliloque*, ne fait que décrire les circonstances de son crime.

Jamais Rollinat, dans ses sujets d'épouvante et d'horreur, n'a songé au désespoir du condamné, au sadisme du bourreau, au remords ou au cynisme de Troppmann. S'il fut sincère, Rollinat ne fut qu'un visionnaire, il eut des hallucinations, il n'a jamais pensé.

Dans le choix des sujets, dans le thème des pièces, comme dans le titre de recueils *Les Névroses*, il y a une recherche de singularité, un désir « d'épater le bourgeois », comme dirait Judith Claudel, un besoin de vedette.

M. Lucien Descaves, qui nous a permis très aimablement de feuilleter le carnet de poche de Rollinat, nous signalait deux notes. C'étaient sans doute deux projets de nouvelles. Les voici fidèlement transcrites :

« La folle (par jalousie) se coupait avec une hache les pieds et la main et se dévorait l'autre main. »

Ailleurs :

« M^{me} de Parnac sortait du cimetière et se rendait chez son mari la nuit. Coup strident de sonnette. La bonne se penche à la fenêtre :
« C'est Madame ! »

Quelques pages plus loin, on trouve la seconde partie du thème.

« M^{me} de Parnac. Son mari, de plus en plus sombre, finit par lui dire qu'il est jaloux du fossoyeur qui l'a déterrée, il a dû la violer. A cette pensée, la femme meurt, à tout jamais cette fois. »

Il faudrait se garder de juger un poète sur des thèmes qui ne furent jamais que des projets. Que d'idées passent ainsi, que de phrases tombent que l'on trouve les unes géniales et les autres harmonieuses, pour les juger le lendemain simplement ridicules. Cependant, comme celles qui furent jugées dignes d'un développement, elles indiquent la tournure de l'esprit qui les a conçues. Ici, on dirait volontiers déséquilibre mental; à aucune époque de sa vie, Rollinat ne fut fou. Il faut donc croire à une recherche de l'étrange, à une outrance de la singularité, à une surenchère littéraire.

Pourquoi dénier à Rollinat une faiblesse qui fut un peu celle de Baudelaire? Baudelaire écrivit-il *Les Fleurs du mal* comme Rollinat *Les Névroses*, poussés par le besoin d'exposer la noirceur de leurs pensers funèbres, ou de disséquer les replis tortueux de leur âme satanique? *Les Fleurs du mal*, comme *Les Névroses*, sont nées du désir de faire une œuvre en dehors du banal, de poser un genre littéraire osé et par suite peu vulgaire.

Et la sincérité cadrant peu avec le labeur du cherché, ce ne fut pas la qualité dominante de Baudelaire, plus que celle de Rollinat. Mais où l'un pense, l'autre a décrit, où l'on sent chez l'un un fond douloureux de philosophie amère et désabusée, on ne trouve chez l'autre que des circonstances complaisamment accumulées pour provoquer l'horreur ou la nausée.

III

C'est non seulement dans le genre, mais dans le thème des sujets traités que l'influence de Baudelaire sur Rollinat se manifeste. Il faudrait se garder de croire que l'auteur des *Névroses* se soit contenté de démarquer ou de copier *Les Fleurs du mal*. Comme il l'a écrit, il a observé, approfondi les idées, se les est assimilées en quelque sorte et les a interprétées selon sa formule personnelle, c'est-à-dire en les exagérant.

Presque toujours, il a ajouté une circonstance de mort, de cercueil, de décomposition cadavérique qui est sa hantise. Ainsi, *Le Boudoir*, *La Jalousie féline* rappellent *La Martyre* et les diverses pièces des *Chats*, de Baudelaire. Ce n'est évidemment pas le même sujet, et pourtant dans *Le Boudoir*, on retrouve l'atmosphère

voluptueuse de *La Martyre*, en opposition forcée du reste avec un cercueil de verre, et dans *La Jalousie féline* l'idée de volupté et de sang qui fait la vigueur du tableau de Baudelaire. *Les Parfums*, *Les Yeux*, *La Succube* des *Névroses* évoquent, comme titres et comme pensées, les pièces analogues des *Fleurs du mal*, des *Parfums*, *Les Yeux de Berthe*, *sed et non satiata*, « tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle ». Ce ne sont certes pas des copies, tout au plus pourrait-on y retrouver une inspiration analogue, et pourtant la lecture des *Névroses* donne l'impression de l'image retrouvée dans un miroir déformant « le déjà vu ».

Il est un auteur contemporain, admirateur parfois des classiques, qui raconte sa façon de travailler, elle rappelle Rollinat : Avant de prendre une plume, il lit 200 vers de Victor Hugo, de Lamartine, ou d'un auteur du Grand Siècle, Corneille ou même de Racine. Puis il écrit. A la lecture, on semble percevoir l'écho d'une musique connue : une même œuvre fait vaguement songer à Racine, Lamartine ou Victor Hugo. Rollinat, lui aussi, est un écho.

Pour Rollinat, Baudelaire fut un maître, mais il resta toujours un élève. Dévotieusement, il admira, il brandit sa lyre avec l'ardeur d'un néophyte et n'en tira que de très rares mélodies. Baudelaire avait créé pour le genre spécial de sa poésie tout un vocabulaire précieusement étudié

Rollinat resta trop peu apprêté et souvent naïf dans ses expressions : Phénol revient souvent parce qu'il rime avec vitriol, chimie étrange à laquelle il prête des couleurs diverses, des odeurs, et quelque part sans doute un murmure si la rime suivante demande pourriture. Chantôme, petit village voisin de Frioulènes, fait très bien pour les apparitions spectrales, non pas à cause de ses ruines ni de son aspect désolé, mais parce qu'il appelle tout simplement Fantôme. Sa palette ne dépasse guère les crayons monochromés de « l'arc-en-ciel » ; les couleurs ne se jouent point dans ses vers en symphonie ; elles s'y heurtent en tache brutale en opposition parfois invraisemblable : trop rigoureusement le vert est le ton du vitriol et le jaune celui du phénol et quand le mot « fauve » est une rime utile, le poète voit facilement la lune « d'argent mauve ».

Baudelaire, au contraire, sut toujours conserver un art raffiné que l'on a dit être de l'artifice. A merveille, il joua de l'opposition.

Il eut non seulement le souci du coloris, du style, du mot, mais « un sentiment vrai de l'effet musical par un ou plusieurs vers particulièrement mélodieux qui reparaissent tour à tour ». Ces alternances ne peuvent être comparées avec celles que Rollinat chercha dans *La Buveuse d'absinthe*, ou « le baby suçait son pouce ».

Baudelaire eut même le souci de la symphonie du mot, en dehors du sens et de sa situation dans le vers. Par dillettantisme, il employa parfois le mot de quatre syllabes, mais il le fit si habilement que l'oreille la plus délicate ne saurait en être choquée. Là encore, Rollinat l'a imité. Mais il lui manque, ici encore, le sens artistique de Baudelaire : et les quatre syllabes « en soliloque » « interloquant », « persécutent » le lecteur et se « répercutent » à l'oreille, avec une telle « stridence » qu'impatientée la main feuillette le livre à rebours pour retrouver quelquefois vingt pages plus bas un son aussi étrange.

Ainsi s'explique l'utilité de la musique dans la poésie de Rollinat pour couvrir ses dissonances. Elle était pour le moins inutile à Baudelaire. Et quand l'auteur des *Névroses* composa des mélodies sur des poésies des *Fleurs du mal*, il montra que s'il était un admirateur fervent de Baudelaire, il n'en savait goûter qu'imparfaitement tous les charmes.

Est-ce à dire que Rollinat n'eut aucun sens artistique ? Ce serait plus qu'une exagération, une injustice, nous allons le voir. Dans *Les Névroses*, il ne fut pas lui-même. Il fut suggestionné. Ses faiblesses se trouvent exagérées par la maîtrise de son idole. Et tandis que Baudelaire put rester original, même dans ses défauts, le Rollinat des *Névroses* est sans charme dans

ses qualités et ne sut éviter le trivial, ce terrible écueil du satanisme et du naturisme sans art. Baudelaire fut aussi le mauvais génie des *Névroses*.

IV

Bien qu'il « fût un causeur charmant, un être infiniment sociable, distingué jusqu'au raffinement de la politesse, malgré tout cela, Rollinat n'était pas un personnage sociable, un monsieur assoupli aux conventions urbaines, heureux d'aller dans le monde, d'occuper un fauteuil aux premières : de promener son nonchaloir sur les boulevards, écrivit Geffroy. La dominante chez lui, c'est un goût invincible de la nature, un amour inné de la solitude, des aspects permanents de l'espace, de tout ce qui existe autour de l'homme, de ce qui était avant lui, de ce qui sera après lui, de ce qui l'enveloppe d'énigmes, l'assaille de mystères. Le vent, le ciel, la mer, la chaleur, la pluie, la neige, la voix de l'eau ».

Tout cela est évidemment le programme que Rollinat a suivi dans les œuvres écrites pendant sa retraite. Mais a-t-il pensé tout cela aussi pro-

fondément que le dit Geffroy. Ici encore il a surtout décrit ce qui l'entourait : les paysages, le paysan comme la nature. Parfois, assez rarement, du reste, il les a revus sous le même angle funèbre qui est la dominante des *Névroses*. De ci, de là, un cri d'épouvante déchire la poésie, mais il se fait plus lointain, il perd le caractère d'exagération voulue. La reposante nature imprègne cette âme exaltée, la rend à elle-même : l'influence de Baudelaire s'atténue, la personnalité de Rollinat s'affirme, le poète des *Névroses* fait place au poète berrichon.

Il semble qu'il se soit rendu compte lui-même de cette évolution quand il écrit :

Heureux l'homme qui se guérit
De la vénéneuse lecture,
Du projet du songe et nourrit
Sa pensée avec la nature.

Il sent flotter à l'aventure,
Sur les friches de son esprit
L'âme des choses, et il sourit
A tout, même à la sépulture.

Oh ! s'échapper enfin des mots,
Rêver comme les animaux,
Ravoir la vision première.

Seulement d'instinct savourer
La créature, s'enivrer
De l'espace et de la lumière.

Dès son retour à Fresselines, sa famille, pour lui créer un foyer où il retrouvât le calme et la santé, songea au mariage. On lui présenta une jeune provinciale. Ce fut le coup de foudre d'abord, puis la désillusion rapide et brutale : « Qu'on me donne du picrate de potasse à la place de la continuelle graine de lin, écrit-il, et du vitriol à la place de l'invariable sirop d'orgeat et de la fleur d'oranger, symbole ironique du mariage dont les pétales sont blancs, mais dont les fruits sont jaunes. »

Il y avait de multiples raisons pour qu'il en fût ainsi. Le changement était trop brusque entre le milieu Callias et le rond de la lampe familiale. De plus, Rollinat était terriblement égoïste et ne sut jamais vivre que pour lui seul. Comment aurait-il pu s'accommoder des multiples concessions d'actions et de pensées qu'exige brusquement la vie en commun avec la jeune fille bien pensante d'une petite ville de province ? Il eût fallu, de part et d'autre, une abnégation qui n'est compatible qu'avec le grand, l'immense amour, et une compréhension de la vie que donne à la femme l'expérience ou une intelligence intuitive. La rupture fut rapide, à peine demanda-t-elle quelques mois pour être définitive.

Un peu plus tard, Rollinat rencontra cet être d'abnégation et de dévouement qui fut sa compagne jusqu'aux dernières années. Elle sut

s'effacer et n'être pour le poète qu'une esclave dévouée qu'il considérerait presque comme un objet mobilier. Le calme de son intérieur, agissant dans le même sens que la paix reposante des champs, contribua à l'évolution du poète.

Dans leur journal, les Goncourt notent, année par année, cette transformation morale et physique de Rollinat que sa poésie manifeste pour nous.

Au mois de mai 1886, ils écrivaient : « Rollinat a la plus amusante, la plus originale causerie sur les habitants du Berry. Il devrait bien lâcher le macabre et écrire un livre de prose sur ce dont il parle d'une manière si spéciale. »

Ce n'est, du reste, que par ce qu'il raconta à ses amis, ou par les indiscretions de ceux qu'il reçut dans son intimité, qu'il est possible de reconstituer la vie de Rollinat à Fresselines.

« Ce soir, écrit de Goncourt, Rollinat qui se trouve à Paris est venu dîner chez Daudet. Il a une figure toute jeune, toute rose, toute poudrée, le macabre de ses traits a disparu. Il parle avec un enthousiasme lyrique de ses chasses, de ses pêches : des pêches à la chevaine, où l'hiver il casse la glace, enfin de cette vie active en plein air qui a remplacé la vie factice, artificielle, enfermée et sans sommeil de sa jeunesse, vie, il n'en doute pas, qui l'aurait tuée. Maintenant, il ne sait plus travailler à une table, et si on lui en apporte une il la brise et en jette les morceaux

au diable. Il lui faut les chemins sauvages sur les bords de la grande et de la petite Creuse; où il récite tout haut ses vers ou, comme disent les paysans, il plaide.

« Il s'étend sur son bonheur de la solitude, sur sa maison, éloignée de toute habitation, où la nuit au milieu de ses trois chiens, couchant dans trois pièces, il a un espèce de frisson peureux aux grognements trois fois répétés annonçant un passant sur la route. Étrange maison, où se succèdent des amis, où l'hospitalité est donnée à des montreurs d'ours, où le Préfet vient déjeuner, où les gens d'alentour se rendent à la pharmacie : maison faisant l'étonnement des Berrichons de la localité.

« Et sa compagnie, son intimité, le croiriez-vous, c'est avec le curé ! oh ! un curé de la cure de Rabelais ou de Bérenger, un curé ayant la carrure d'un frère Jean Des Entommeures et pouvant tenir une feuille de vin. C'est lui qui, à une messe de minuit où les paysans qui s'étaient grisés auparavant faisaient du bruit, leur cria, son surplis déjà à moitié sorti de la tête : « Eh ! là-bas, si vous continuez, vous savez
« que je suis capable de prendre l'un de vous
« par la moitié du corps et avec lui de jeter les
« autres à la porte ? » C'est lui encore qui dans une chute, s'étant à moitié fracassé la tête et trouvant à ses côtés un confrère qui poussait des hélas... « Ah ! je vois, dit-il, vous voulez m'ex-

« trêm'onctionner, vous n'y entendez rien, mon
« cher ami, avec votre figure de *de profundis*,
« moi, je fais cela à la gaité. »

La sympathie du poète mélancolique fut attirée par la vigueur morale de ce robuste paysan, prêtre et homme à la fois sincère dans ses croyances et solide dans ses appétits. L'athée que fut toujours Rollinat s'amusa de l'apparente contradiction entre l'abnégation du pasteur tout de dévouement envers ses ouailles, et la satisfaction naïve du jouisseur qui, à la fin d'un bon repas, s'écriait : « Ah ! je ne sais pas comment on est là-haut, mais je me trouve légèrement bien ici-bas ». Dans sa hantise de la mort et de l'au-delà, il admira la foi naïve qui donnait pleine sécurité à ce paysan et ne l'empêchait point de commencer un récit un peu vif par cette phrase originale pour un curé : « Si j'étais un homme... » En un mot, il donna son amitié entière à cet homme qui personnifiait ce qui lui manquait à lui : la pensée simple et précise, la sécurité, la vigueur morale autant que physique.

En fait, le « bon curé » dont il fait chanter les louanges par le fossoyeur peu dévôt des « paysages et paysans » fut la meilleure et peut-être la plus saine amitié de Rollinat. Avec l'affection de son amie, elle contribua à la désintoxication de ce cerveau hanté de Baudelaire et d'Edgard Poë.

Il se mit lui-même à aimer la bonne chère. Ses petites rentes ; une pension que lui servait le

ministère de l'intérieur lui donnaient une existence paisible, et il goûtait la vie plantureuse de là-bas. Il aimait à parler de « ses chevaines de trois livres qu'il met bien ficelées, à la broche, et dont il arrose la peau craquante d'une livre de beurre. » Bien manger, nous dit M. Lucien Descaves, devint une chose d'importance pour ce neurasthénique de la mort et de la pourriture.

Les pensées d'un homme ne peuvent être que la synthèse des circonstances qui l'entourent, le résumé de ses préoccupations et de sa vie. L'œuvre d'un poète quand elle est sincère n'est que l'expression de ces pensées. Rendu à lui-même, vivant de la vie champêtre, Rollinat devint le poète de la nature, des gens et des choses des champs.

Tant qu'il s'efforça d'assimiler et d'exprimer les idées d'un autre, il fut à notre avis aussi peu poète que possible. Quand il eut retrouvé une formule personnelle, il écrivit d'assez jolies choses.

Il serait difficile de lui prodiguer les épithètes de sublime et d'incomparable, mais il serait injuste de lui dénier un sentiment artistique vrai. Son style si souvent négligé, s'affermît dans les *Névroses*, déjà, quand il parle des choses qui lui sont familières : « Les deux fauteuils », parus dans ce recueil, forment un tableautin frais comme les glycines qui l'encadrent, mais aussi peu macabre que possible. Ces thèmes jolis, gra-

cieusement exprimés, exceptionnels, comme les jolis vers dans les *Névroses*, deviennent de plus en plus fréquents dans l'œuvre du poète berrichon. Le coloris nécessairement faux de « l'halluciné » se fait vrai, et même assez riche dans le contemplatif de la nature. Rollinat y est mièvre parfois, s'amuse d'une coccinelle, d'une feuille déchiquetée, s'arrête à écouter le prolongement d'un son, à travers des solitudes s'étendant jusqu'à l'horizon. C'est une âme sensible à toute objectivité et elle se nourrit du fait même futile avec autant de simplicité qu'autrefois, elle le faisait des mots : mort, pourriture, cercueil, luxure, ou des idées « assimilées » d'autres poètes.

Son vocabulaire ne s'est pas enrichi sans doute, mais feuilletant « le livre de la nature » il négligea un peu plus les livres des hommes. Il acquit cependant une certaine maîtrise du vers, un art plus vrai, plus élevé et surtout plus personnel qui efface les pauvretés du style ou les couplets de chansons que l'on entend encore. Tous ces défauts, si durement mis en valeur dans les *Névroses*, s'estompent dans l'œuvre du poète berrichon, au point qu'il faut les rechercher après avoir lu « les divagations du visionnaire ».

En résumé, son œuvre personnelle, c'est-à-dire celle qu'il composa d'après ses propres moyens, forme un ensemble aimable qu'il faudrait se

garder de négliger pour ne s'en tenir qu'à la fâcheuse impression laissée par le poète macabre.

Le séjour au Berry ne suffit point à désintoxiquer complètement Rollinat. Il conserva le goût de la peur. Il éprouvait même une sorte de joie perverse à provoquer la terreur chez autrui. comme il ressentait une étrange volupté à en trouver le moindre prétexte.

Un soir, nous racontait M. Lucien Descaves, durant le délicieux séjour que je fis à Fresselines, nous traversions Rollinat et moi, devisant tous deux, un chemin creux, au bord duquel se dressaient dans l'imprécision de la nuit les troncs tordus des bouleaux et des chênes. Rollinat eut tôt fait de peupler cette obscurité. Telle silhouette devint une apparition spectrale, telle autre un être de cauchemar ou simplement un malfaiteur aux aguets. Et Rollinat décrivait ses hallucinations, avec une telle sincérité, une telle spontanéité d'expression, que moi-même plusieurs fois, je me pris à frissonner. De tout cela cependant, je me rendais parfaitement compte que rien n'existait, sinon dans l'imagination de mon interlocuteur. Il s'exaltait dans la peur comme d'autres dans l'idée religieuse, la satisfaction artistique ou la volupté et il resta, bien que sa littérature ait évolué, un mystique de l'épouvante.

A ce point de vue, il serait injuste de lui dénier la sincérité d'une émotion qui, à la lecture des

Névroses peut ne paraître qu'un procédé littéraire.

Un soir, à Châteauroux, c'était au moment où il écrivait les *Apparitions*, dans une réunion intime où il donnait la primeur de ses pièces, il dit, avec cet art particulier qui caractérisait ses dictions, « *La Tête de mort* » :

Au crépuscule un jour, près d'un vieux cimetière,
Je reculais devant une tête de mort,
Qui m'étant apparue, immobile d'abord,
Se mit à trébucher d'une étrange manière.

J'osai la soulever et je vis par les trous,
Bougeant pelotonnée une forme pansue,
Quelque chose de noir, de marbré, jaune et roux,
Un crapaud renfermé qui cherchait une issue.

Ah ! combien l'aspect de la bête,
Me les fit concevoir affreux,
Les jours passés du malheureux
Représenté par cette tête.

Et dans le soir mon âme en frissonnant se dit,
L'âpre fatalité contre l'être maudit
Ne s'est donc pas encore lassée.

Que le songe d'horreur qu'il vécut ici-bas,
Rampe toujours depuis un si lointain trépas,
Dans la boîte de sa pensée.

L'épouvante qui ne jaillit point intense à la lecture fut poignante, racontait un de ses audi-

teurs : le plus sceptique d'entre nous frissonnait. Nous eûmes la curiosité de prier Rollinat de redire son poème devant le pavillon d'un phonographe. De diseur le poète devint à son tour auditeur. Nous regrettâmes presque cette expérience, quand nous vîmes Rollinat, les yeux agrandis par la peur, les mains crispées et rejetées en arrière, reculer jusqu'au fond du salon, s'appuyer au mur, le cou tendu en avant, tandis que sa propre voix le poursuivait, le fouaillait, avec la même maîtrise qui avait subjugué son auditoire quelques instants auparavant.

V

Il semble parfois que la vie finit par se modeler sur la pensée des hommes. L'existence de Rollinat fut exempte de tragédies et même de heurts. S'il aima l'horreur, il ne put la trouver que dans son imagination par une concentration de pensées, sur des lectures hallucinantes, la vie lui en avait toujours épargné la réalité jusqu'aux dernières années qu'un drame vint assombrir.

Sa compagne dévouée, servante au grand cœur qui s'était donné comme seul but d'ouater l'existence du poète, de protéger son travail, de consacrer toute sa vie à faire plus douce celle de son ami, fut mordue à la joue par un de ses chiens familiers avec lequel elle jouait. L'animal, malade, mourut peu après. On craignit la rage. Rollinat terrifié, accourut à Paris, avec la dépouille du chien, demander l'avis de l'Institut Pasteur ; la réponse fut négative : il n'y avait pas

de rage, et cependant, un mois après, Cécile de G... mourait enragée, l'écume aux lèvres, après une agonie terrible. On a discuté autour de cette mort, on a parlé d'un transport au cerveau, d'intoxication par la morphine, dont la malade usait et abusait peut-être. Le mystère reste impénétrable, mais le doute, devant cette fin tragique, plane, terrible.

Rollinat eut la crainte d'avoir été contagionné : « Je suis enragé, moi aussi, dit-il, à Geffroy le jour de l'enterrement, il n'y a pas un mois que je la serrais dans mes bras ! » Quel magnifique thème pour les *Névroses* que ces deux amants roulant dans les abîmes de la mort la plus épouvantable, par le seul fait d'un baiser. Mais si la rage fut un moment une hantise pour Rollinat, il ne fut jamais enragé, quoi que l'on ait pu dire.

Ébranlé par l'abominable appréhension, terrifié par le souvenir horrible, accablé par la solitude, à l'époque de la vieillesse, au moment où l'on ne refait pas sa vie, Rollinat eut, dès lors, une santé chancelante.

Il semble qu'il ait craint un jour la folie quand il écrivit : « *L'Etoile du fou* ».

A force de songer, je suis au bout du songe,
Mon pas n'avance plus pour le voyage humain,
Il me faut voir sans cesse, où que mon regard plonge,
En tout lieu se dresser la peur sur mon chemin.

... Reviens bonne étoile, à mon triste horizon,
Unique espoir d'un fou qui pleure sa raison,
Laisse couler sur moi ta lumière placide.

Luis encore et surtout cher astre médecin,
Accours me protéger si jamais dans mon sein,
Serpentait l'éclair rouge et noir du suicide.

Rollinat ne fut jamais fou, il importe de dire que, contrairement à certaines opinions trop rapidement exprimées, il conserva jusqu'à son dernier souffle, une parfaite lucidité d'esprit. Mais lui, l'éternel épouvanté, lui, dont toute l'existence fut une fuite éperdue de l'âme devant le néant, il subit, impérieux, l'attirance du suicide, et, par deux fois, tenta d'en finir avec une vie trop lourde. Il ne réussit d'ailleurs qu'à se blesser superficiellement.

Il se réfugia à Crozant, près de son ami, le peintre Alluaud. Celui-ci, le trouvant fort ébranlé physiquement, l'emmena à Limoges, où on appela en consultation le docteur Gilbert Ballet. Un instant, on espéra un retour à la santé, cet espoir fut de courte durée.

Toute sa vie, Rollinat avait souffert de l'estomac, il semble bien, que, dès lors, un cancer s'était déclaré, il fallait le nourrir à la sonde, et « encore supportait-il difficilement le bouillon et le lait ». L'amaigrissement fut rapide et effrayant, il ne pesait plus que 44 kilogs. On décida son transport à Paris, où il pourrait

recevoir les soins les plus éclairés et on l'installa dans une maison de santé d'Ivry.

Pendant quelques jours, les praticiens firent entrevoir la possibilité d'une guérison encore. Rollinat seul ne se faisait aucune illusion : « C'est la fin disait-il, la charogne se vide. » La cachexie fut rapide, le 26 octobre, à 8 h. 3/4, il répondait au docteur, qui lui demandait de ses nouvelles : « J'ai passé une bonne... » il pâlit et s'éteignit dans une syncope.

La cause nullement mystérieuse de cette mort après une vie aussi calme, aussi reposante qu'il puisse être, doit, semble-t-il, mettre fin aux légendes de névroses, de folie, ou d'abus des narcotiques, qui trouvèrent crédit dans certains milieux, au sujet de Rollinat. Il ne fut qu'un intoxiqué de la littérature.

L'impression, laissée dans sa jeunesse sur son âme trop vibrante par des lectures où il chercha la pensée sans la forme, agit sur son esprit comme le firent les théories de métaphysique occultiste sur Gérard de Nerval. Il ne perdit pas la raison, comme l'auteur du *Rêve* et de la *Vie*, mais il resta toujours un obsédé. Et l'on se prend à regretter que le charmant poète de la nature qu'il aurait pu être, ait lu, médité, « approfondi », Baudelaire ou Edgard Poë au point de se les assimiler...

TABLE DES MATIÈRES

Préface	9
Introduction	17
Gérard de Nerval	25
Baudelaire	73
Verlaine	117
Alfred de Musset.	157
Rollinat	211

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 15 JUIN 1927
PAR L'IMPRIMERIE
PAUL DUPONT
A CLICHY (SEINE)

840.903 G953



a39001



007994232b

G953

ALBIN MICHEL, Éditeur, 22, Rue Huyghens, PARIS

	Vol.
BARBY (Henry)	
Au pays de l'Épouvanté (l'Arménie martyre).....	1
Avec l'Armée serbe.....	1
Les Extravagances bolcheviques et l'Épopée arménienne.....	1
BAUMANN (Emile)	
Les Grandes Formes de la Musique..	1
BARTHOLOMI (Jean)	
Wagner et le Recul du Temps.....	1
BERTRAND (Louis)	
de l'Académie Française	
Gustave Flaubert.....	1
BIENSTOCK (J.-W.)	
Raspoutine.....	1
BOUCHARDON	
Le Mystère du Château de Chamblas	1
L'Affaire Lafarge.....	1
Le Crime du Château de Bitremont	1
L'Auberge de Peyrebeille.....	1
BOULENGER (Jacques)	
Les Dandys.....	1
BOULENGER (Marcel)	
Introduction à la Vie comme il faut.	1
BURNAT-PROVINS (Marguerite)	
La Fenêtre ouverte sur la Vallée....	1
La Servante.....	1
Le Livre du Pays d'Armor.....	1
Le Livre pour Toi.....	1
CAILLIAUX (Joseph)	
Agadir.....	1
CURNONSKY et J.-W. BIENSTOCK	
Le Musée des Erreurs.....	1
DELAYEN (Gaston)	
L'Inavouable Secret du lieutenant de la Roncière.....	1
DOCQUOIS (Georges)	
Nos Emotions pendant la Guerre....	1
Chair innocente.....	1
FUSS-AMORE (Gustave) et Maurice des OMBIAUX	
Montparnasse.....	1
GAIFFE (Félix)	
L'Envers du Grand Siècle.....	1
GALOPIN (Arnould)	
Sur le Front de Mer.....	1
Priz de l'Académie Française	
GIOVAGNOLI (Raphaël)	
Spartacus (traduit de l'Italien par BIENSTOCK).....	2
HELSEY (Edouard)	
Au pays de la Monnaie de Singe....	1
LALO (A.-M. et Ch.)	
La Faillite de la Beauté.....	1

	Vol.
LEBLOND (Marius-Ary)	
Gallient parle.....	2
LEMOINE (Henri)	
Manuel d'Histoire de Paris.....	1
LEROY (Maxime)	
Les Premiers Amis français de Wagner.....	1
LONDRES (Albert)	
Au Baigne.....	1
Dante n'avait rien vu.....	1
Chez les Fous.....	1
La Chine en folie.....	1
LYSIS	
Contre l'Oligarchie financière.....	1
MASSARD (Ct Emile)	
Les Espionnes à Paris.....	1
Les Espions à Paris.....	1
MAUCLAIR (Camille)	
De l'Amour physique.....	1
La Magie de l'Amour.....	1
Les Maîtres de l'Impressionnisme....	1
Le Mystère du Visage.....	1
Princes de l'Esprit.....	1
Servitude et Grandeur littéraires....	1
Le Génie d'Edgar Poe.....	1
MERMEIX	
Au Sein des Commissions.....	1
Le Combat des Trois.....	1
Foch et les Armées d'Occident.....	1
Joffre.....	1
Les Négociations secrètes et les quatre Armistices.....	1
Nivelle et Painlevé.....	1
Sarrail et les Armées d'Orient.....	1
MIRMAN (L.)	
Histoire de la Grande Guerre racontée à la Jeunesse de France.....	1
MONZIE (de)	
Rome sans Canossa.....	1
L'Entrée au Forum.....	3
NADAUD (Marcel)	
Les Patrouilleurs de la Mer.....	1
PERCIN (Général)	
1914. Les Erreurs du Haut Commandement.....	1
1914-1918. Le Massacre de notre Infanterie.....	1
RAYNAL (Commandant)	
Journal de la Défense du Fort de Vaux.....	1
ROLLAND (Romain)	
Au-dessus de la Mêlée.....	1
Les Précurseurs.....	1
WARNOD (André)	
Les Berceaux de la jeune peinture..	1

Catalogue franco sur demande